

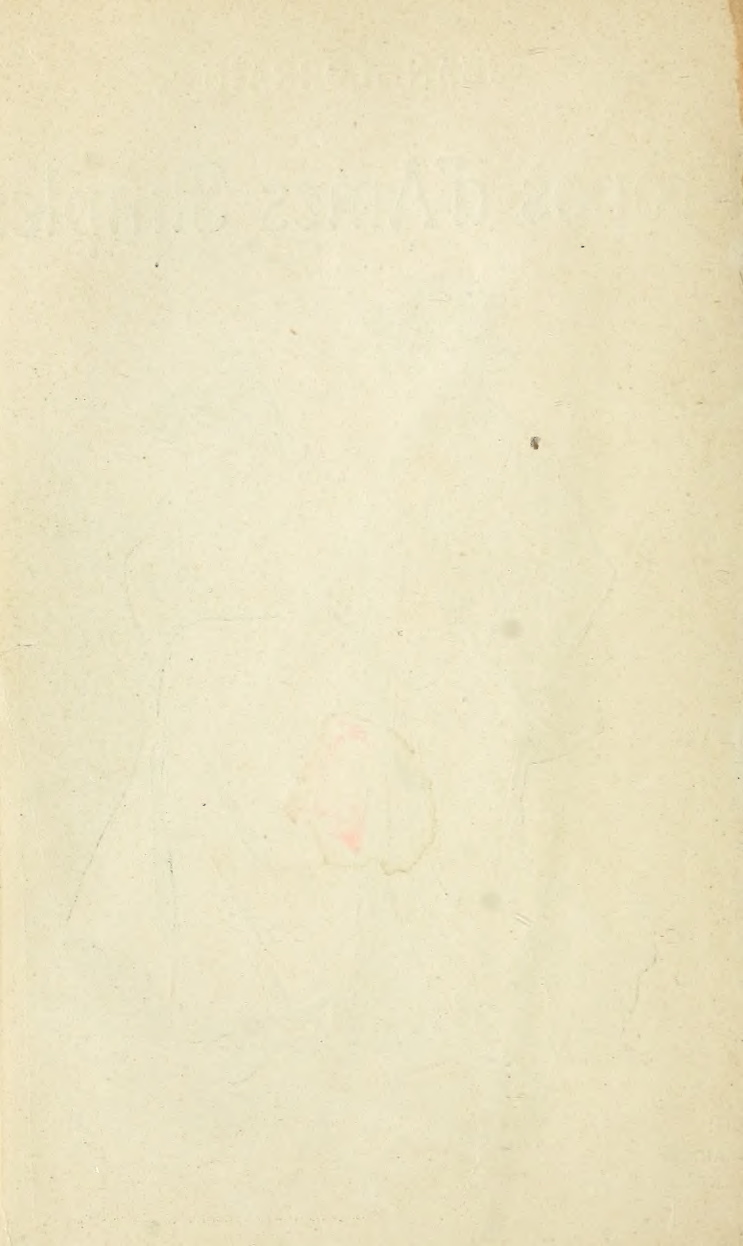
23/1/70

JEAN LORRAIN

Propos d'Ames Simpl



PARIS
LIBRAIRIE
OLLENDORFF — 1904



Propos d'Ames simples

DU MÊME AUTEUR

La Petite Classe . . . . 1 vol.
Histoires de Masques . . . . 1 vol.
Monsieur de Phocas . . . . 1 vol.
(Couverture de Geo-Dupuis.)

Poussières de Paris . . . . 1 vol.
Princesses d'Ivoire et d'Ivresse . . . . 1 vol.
(Couverture de Manuel Orazi.)

Le Vice Errant . . . . 1 vol.
(Couverture de Lorant-Heilbron.)

Monsieur de Bougrelon . . . . 1 vol.
Les voies tragiques, la Riviera.
Fards et Poisons . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION

Madame Monpalou . . . . 1 vol.
Hélie, garçon d'hôtel . . . . 1 vol.
La dernière Roulotte . . . . 1 vol.
Le Châtiment de la Lumière . . . . 1 vol.
Le Valet de Gloire . . . . 1 vol.
Le Jardin des Complices . . . . 1 vol.

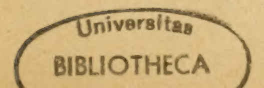
JEAN LORRAIN

Propos d'Ames simples



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1904



Il a éte tiré à part

dix exemplaires sur papier de Hollande

numérotés.

Ah! tu ne t'imagines pas toutes ces grandes villes méditerranéennes! De vraies, de véritables alcôves préparées pour l'amour; Marseille, Naples, Barcelone, Valence, Alger Séville! Et chacune a sa volupté! Marseille, c'est l'amour à la française, au milieu du mouvement, de bruits du port, quelque chose de brillant, de superficiel et d'un peu vulgaire! Naples et Valence, c'est le plaisir à la fois sentimental et sensuel parmi les jardins, les fleurs, la musique; Alger, c'est la luxure brutale, toute la fureur du sang africain! Mais Séville!... Séville est divine! Une langueur passionnée, je ne sais quoi de tendre et de tragique, de suave et de sauvage, dans un air de fête perpétuelle.

LOUIS BERTRAND.
(*Le Rival de Don Juan.*)

Mon cher Louis Bertrand,

A vous l'écrivain sensitif et sensuel du *Sang des Races*, à vous le Latin par excellence et le hardi briseur d'idoles, qui avez si cruellement fait justice du factice et du mensonge littéraire, dans un livre admirable, *le Rival de Don Juan*, en haine de tout ce que vous détestez et méprisez comme je le hais et le méprise, en horreur du faux, du prétentieux, du convenu et des écoles et des coteries et des cénacles et des chapelles, et en toute sympathie aussi, je suis heureux de vous dédier ces *Propos d'âmes simples*, qui sont dans leur inconscient cynisme des propos de nature et de soleil.

Jean Lorrain.

PROPOS D'AMES SIMPLES

MARINETTE

Marinette Guillan était une fille comme bien d'autres, ni pire ni meilleure, meilleure peut-être, car elle faisait le métier sans vocation, et, demeurée peuple, ne mettait pas trop d'âpreté à dépouiller les gens de mer que les hasards du transit amenaient dans la rue chaude, où s'ouvrait son échoppe.

Marie Guillan faisait le métier dans le Quartier, le fameux *Coin de Reboul* de la bonne ville de Marseille. Sa petite chambre au rez-de-chaussée, dont l'unique fenêtre s'allumait à la tombée de la nuit, sous un rideau de percale rose à fleurs, et flamboyait, tel un phare de la côte, aux yeux des mathurins, était située dans une de ces rues étroites, puantes et sordides,

qui dévalent en pentes raides de la place des Accoules vers les mâtures du port ; rues prostituées aux noms bizarres et pittoresques, qui, sous le martellement des syllabes de la prononciation provençale, chantent et rutilent comme des symboles : rue de la Rose, rue Triperie, rue Lanternerie, rue de la Reynarde... Marie Guillan habitait rue de l'Araignée, pauvre araignée humaine elle-même embusquée à l'affût de la santé et de l'argent des mâles.

Marie Guillan n'avait pas toujours fait la vie. De quinze à dix-huit ans, elle avait, comme les Gênoises rencontrées à l'angle des marchés, porté la corbeille où les acheteurs entassent jusqu'à des quarante kilos de victuailles ; comme les robustes *porteris* dont Pierre Puget semble s'être souvenu dans ses *Cariatides*, longtemps elle avait stationné, la gorge libre sous la camisole, au milieu des foules grouillantes des carrefours, et plus d'une fois des yeux d'artiste l'avaient complaisamment suivie de loin, tandis que, la tête droite et les yeux plus brillants sous l'ombre portée de la corbeille, elle s'éloignait au rythme balancé de ses hanches, dominant encore de toute sa taille le flux et le reflux des passants museurs, vivante canéphore au front encorbeillé de courges et de tomates, Gyptis

plébéienne sculptée par la lumière sur le bleu du ciel provençal.

Depuis, elle avait vendu des bonbons et des *chichis frégis*, installée en plein air devant une petite table, aux ouvriers du Vieux-Port... Le premier amant et la première grossesse lui avaient fait lâcher la corbeille.

Maintenant, les seins mûrs, le ventre lourd et les joues blettes, l'œil encore jeune sous l'entablement du front bas, et belle de cette beauté particulière que donne aux races du Midi la merveilleuse construction de la tête, Marie Guillan, devenue la Marinette, racolait dans la rue de l'Araignée, complaisante aux amies, avenante aux clients et brave à tout le monde.

Comme les autres filles, la Marinette s'éveillait tard, les yeux pesants et le cœur fade des besognes de la nuit. Jusqu'à midi, elle s'attardait en peignoir sale chez l'épicier et la fruitière et voisinait chez des amies. C'était l'heure des interminables flâneries autour du petit noir des débits, ces dames, les pieds nus dans les savates, sans corset, dépeignées, la chemise fripée dépassant l'ourlet de robes lâches, toutes affalées, les coudes au zinc des comptoirs, l'air aveuli d'un bétail... On se contait, la langue épaisse, les déboires et les recettes de la nuit : la

Jeanne avait fait un client d'un louis ; la police avait dû intervenir chez l'Espagnole, rapport à un Américain qui voulait lui faire une *mauvaise manière.* Un filet battait aux hanches de la plupart, un filet aux provisions dont les mailles laissaient passer un pied de céleri, une pointe rouge de betterave, une tête dorée de hareng saur ; et c'était leur déjeuner qui s'attardait avec elles autour des consommations jouées au tourniquet des bistros. Parfois, un ami traversait la rue, Baptistin ou Marius, ex-portefaix, navigateur débarqué ou pisteur, et ces dames le hèlaient pour sa bonne mine ou ses belles façons : « Té, il est si aimable ! » Et Marius et Baptistin se laissaient régaler par ces dames. Et puis, chacune rentrait chez elle... Il fallait bien dîner !... Té ! Et puis c'était la sieste.

Cela menait la fille jusqu'à trois heures. C'était alors la séance chez le coiffeur... Et lavée, rincée, bichonnée, les paupières noircies et les joues frottées de fard, parfumée à la rose, du clinquant et des fleurs en papier piqués dans les coques bouffantes de ses cheveux luisants et noirs, Marinette s'installait sur le pas de sa porte, et bien propre, un châle de tricot croisé sur son peignoir clair, jouissait de la vie de la rue populeuse et remuante. Elle dévalait obs-

cure, mal odorante et fraîche, vers une trouée de soleil : des vergues, des carènes et des mâtures s'enlevaient, éclaboussées de bleu, sur un fond d'eau moirée, frissonnante et plissée de tout le mouvement du port. Des camions, des tramways et des équipes d'hommes s'y encadraient en décor... Et la rue bourdonnait de cris d'enfants joueurs et de propos de commères assises, oisives et repues, sur leur seuil, et la fille causait gravement aux commères et gravement embrassait sur les joues la marmaille échouée en jouant dans ses jupes, et les commères répondaient poliment à madame Marinette, et, sans songer à mal, les mères poussaient leurs petits dans les bras caressants de la fille. Et c'est ainsi dans tout le Quartier de Marseille : la vie de famille et la prostitution y vivent porte à porte et même y fraternisent sans dégoût et sans haine, familiarisées et fondues dans cette instinctive et touchante philosophie des humbles, que tous les métiers sont bons et qu'il faut bien vivre.

Les jours de pluie, des lectures à haute voix des anciens feuilletons du *Petit Marseillais* rassemblaient les filles en groupe chez l'une d'entre elles et les retenaient, charmées et attentives au récit dramatisé du crime de la Blancarde ou des aventures épiques de Gaspard de Besse,

le brigand d'Ollioules. Et puis, en toute saison, le soir venait; la sortie des ateliers emplissait la rue d'une lente montée d'hommes ; le gaz s'allumait dans les bars, et des bâtiments à quai s'organisaient des processionnants exodes de mathurins et de portefaix en quête de ripailles et de chair : tout le rut de la ville montait vers les filles ; c'était l'heure du travail.

Toutes les turnes béantes dans la nuit rougeoyaient comme des forges; la lampe à abat-jour rose, posée sur la table, éclairait violemment la toilette et le lit, et, debout comme ses pareilles dans l'embrasure de sa porte, l'air d'une poupée sous le crépi du maquillage, Marinette d'une voix zézayante hèlait la flânerie des passants, aguichant les convoitises et forçant les hésitations par des : « Entre donc, mon petit! » ou : « Viens donc, belle face d'homme » ! Et, de porte en porte, le même appel riait, mâché, on aurait dit, par un immuable écho ; et, toute la nuit, la Marinette raccrochait et s'acharnait, active à l'ouvrage et dévouée à son homme — car Marinette avait un amant — Véran Gallinari, un demi-Italien, autrefois portefaix et qui maintenant roulait par les bars sa taille souple et ses grands yeux languides et ne la battait pas trop, brutal seulement quand ses amis

l'excitaient, pas mauvais diable au fond, mais indolent et paresseux avec ivresse, et dont les flânes entretenues traînaient, le jour, des matinées de l'Alcazar aux parties de boules de Castellane pour s'attarder, la nuit, aux parties de baraque où s'exténue tout le Marseille des joueurs.

C'est sur ce Véran, dont elle aimait la force enveloppante et la savante insistance des caresses, que la Marinette avait échafaudé toute la joie de son soir de Nöël.

Pour lui offrir chez Brégaillon ou Mistral le gros dîner traditionnel en Provence : la brandade de morue, la soupe aux coquillages, la cuisse de dinde aux marrons et le fameux gâteau surnommé « la Pompe », qu'on arrose de vin cuit, la veille, pendant que les cloches en branle sonnent à toute volée et semblent d'église en église mener des processions d'anges dans le bleu nocturne du ciel, elle avait trimé comme un cheval de trait, attelée aux plus répugnantes besognes. Toute la nuit, elle avait accepté les plus vilaines trognes de brutes ; Anglo-Saxons congestionnés et matelots grecs à peaux huileuses. Elle avait satisfait toutes les exigences, essuyé toutes les rebuffades, pauvre crucifiée d'amour dont, au cours des plus tristes corvées, les yeux

hallucinés ne voyaient que le sourire à dents blanches et les claires prunelles amoureuses de Véran, Véran attablé devant sa dinde et bafrant goulûment olives et marrons, tout le soleil de Gaëte, son pays, dans l'or roux de sa moustache.

La veille, elle lui avait donné la montre et la chaîne en or, et aujourd'hui elle fermait boutique. Véran devait venir la prendre à quatre heures pour la conduire sur les Allées voir la Foire aux santons. De là, on devait dîner au restaurant et finir la soirée à la *Pastorale* du boulevard Chave ; car Marinette, dans sa simplicité d'âme peuple, avait gardé une grande tendresse pour les personnages de la crèche : le bouffi, le chasseur, le fermier, le bohémien, Margarido, Grasset et Grassetto lui ravissaient l'âme.

Et Véran n'était pas venu... Toute la soirée et toute la nuit, elle s'était mangé le sang à l'attendre. Dévorée d'angoisse, craignant un malheur, une rixe, un coup de couteau, une arrestation peut-être — sait-on jamais avec ces hommes? — elle avait grelotté sur sa chaise jusqu'à l'heure grise du petit jour et, dans le brouhaha du Quartier en liesse, sourde aux coups de poing ébranlant sa porte et aux appels des clients, toute la nuit, elle avait agonisé sa dé-

tresse, les mains croisées sur ses genoux et les yeux vides... Et, vers les dix heures, quand le Quartier engourdi se ranime, elle avait appris qu'on avait vu Véran, la veille, avec une autre femme. On les avait rencontrés dans la soirée au théâtre, à l'*Affaire Mathieu*, et on les avait revus à minuit, à la Maison Dorée, soupant ensemble, et avec quelle femme? Une fille du Quartier comme elle, et laide! une masque qui ne faisait pas un sou avec les hommes et serait morte de faim sans un gros monsieur de la ville, un négociant à la Bourse qu'elle tenait par on ne sait quelles pratiques; car la Fernande venait de Bône en Alger, cette *rate-pennate* — rate-pennate, en provençal, chauve-souris — car on l'appelait ainsi, tant elle était affreuse, noire et velue comme une vraie chauve-souris.

Et c'est cette rate-pennate qui lui avait volé son homme!

Aussi la Marinette n'avait fait ni une ni deux. Elle savait que c'était l'heure où sa rivale, comme toutes les filles, faisait son marché; elle prenait son filet, allait aux verdurières, l'emplissait de tomates, et, d'un œil d'oiseau de proie fouillant tous les coins de la place, découvrait la Rate en train de marchander des poireaux à l'autre extrémité du marché.

Elle fendait la foule et, se campant droite devant l'acheteuse :

— Tu n'en as donc pas eu assez ! lui faisait-elle en lui arrachant des mains les tiges vertes. Tiens, tu lui feras la soupe ! Tu diras à Véran que c'est son ancienne femme qui a fourni le poivre !

Et, faisant tournoyer son filet comme une fronde, elle écrasait son stock de tomates sur la face de sa rivale.

Les légumes en bouillie dégoulinaient le long des joues de la Fernande ; maintenant, les coups de poing pleuvaient dru sur ses yeux.

On emmenait au poste les deux femmes hurlantes. Et là, devant le commissaire, comme la rate-pennate, l'air d'une assassinée sous le jus des tomates sanglantes, épongeait en geignant ses paupières tuméfiées et gluantes : « Ce qu'elle m'a fait ? rugissait la Marinette ; elle m'a volé mon homme ! Si elle pouvait le nourrir, je ne dirais rien ; mais regardez-la, monsieur le commissaire ! Est-ce qu'on nourrit un homme avec une figure comme ça ! Elle n'en fait pas pour elle-même, et je connais Véran ! Y souffrira, et, cet homme, il faudra qu'y vole ; et je ne veux pas que mon amant devienne un voleur. » Et comme le commissaire impatienté lui disait : « Mais

qui êtes-vous donc, vous qui insultez madame ? — Moi, se récriait fièrement la belle fille, je suis une honnête femme. Si je fais la putain (et elle dit le mot tout à trac), c'est pour vivre. »

MATIN DE NOEL

— Eh bien! mère Mahaude, qu'est-ce que vous faites? Nous retournons au Cap Brun. Passez-nous les paniers. »

Et la bourgeoise, arrêtée devant l'étal de la marchanche de légumes, faisait signe au valet de pied debout derrière elle de prendre les couffins et le filet entassés contre une chaise, à côté de la commère.

Un break stationnait au coin de la rue *Pavé-d'Amour*, les deux chevaux tenus en mains par un cocher de campagne. C'était dans le brouhaha et le remuement de foule et de couleurs des Allées La Fayette : les allées dont les étalages de tomates, de courges et de poivrons, de mimosas et d'anémones, d'œillets et de résédas, d'objets

de lingerie, de mercerie, de brosses, de plumeaux et d'ustensiles de ménage, descendent, à l'ombre grêle des platanes d'hiver, de la place Pierre Puget à la trouée de la vieille Darse, dans un si amusant tohu-bohu de cris, de nuances et d'odeurs.

Et la dame au mantelet de velours passementé de jais avait beau interpeller la marchande et l'inciter à lui rendre les paniers confiés à sa garde, la Mahaude, une bonne grosse mère à la figure jaune et crevassée de rides sous un chapeau rond de paille noire, posé sur un bonnet de linge, (l'amusante galette que les paysannes mocottes et niçoises fixent d'un nœud bouffant sous leur menton) la mère Mahaude, les yeux demi-clos dans une somnolence heureuse, continuait à dodeliner de la tête et, les mains croisées sur son gros ventre, comme sourde à la requête de sa riche cliente, balançait sur ses jambes un peu écartées sa béatitude de vieux potiron.

La dame s'impatientait.

— Eh! voyons, mère Mahaude, je vous parle. (Et sa main gantée secouait le bras de la marchande.) Donnez-moi les paniers. A quoi songez-vous donc?

Et la paysanne, de cette voix scandée et chantante, qui martelle les mots en les caressant,

l'œil encore noyé d'une langueur humide :

— Eh ! laissez donc; je *fais un peu pipi.* Les voilà, vos paniers, ne vous lamentez pas. J'ai fini maintenant.

Ce fut une joie dans tout le groupe, mais une joie bon enfant, excitée par la mine un peu interloquée de la dame et indulgente à la marchande, une joie presque maternelle aux ébats d'un enfant.

Nous nous étions arrêtés comme les autres, pris à la bonhomie de cette femme du peuple, qui, sans songer à mal, se soulageait si tranquillement, et puis l'avouait, sans impudeur et sans honte.

Autour de nous, c'était la joie de vivre et la flânerie amusée et loquace, l'amour du bruit pour le bruit et la paresse affairée et si voluptueusement attardée à des bavardages, à de fausses querelles et à des accolades des marchés de Provence. Tout le Toulon des jours de fête, le Toulon d'escadre et des retraités descendait et remontait les Allées dans un grouillement de foule émoustillée de matin de Noël : c'étaient des officiers de marine, des sous-officiers surtout, par groupes de trois ou quatre, tenant toute la largeur de la chaussée, les yeux allumés et le geste frôleur au passage des servan-

tes; des ouvriers de l'arsenal, des bateliers du quai : toute une humanité endimanchée et faraude, toute fraîche accommodée par les mains du coiffeur; et puis les permissionnaires de la flotte, débarqués du matin même pour les fugues de vingt-quatre heures; des marsouins en petite tenue, des collégiens en vacances : tout un public spécial de fête carillonnée, avec, au milieu des lazzis des porteurs, du caquet des marchands et des : « *Eh! adieu!* » des promeneurs, s'interpellant d'un trottoir à l'autre, le froufrou soyeux et la démarche à pas comptés des dames de la société, sortant de la grand' messe : « — Té ! qu'elle est brave, cette petite blonde ! — Es poulide ! Es Poulide ! — Et jolie ! — Eh ! voulez-vous bien vous taire, insolents, c'est madame Perrache, la femme de M. Perrache, le nouveau lieutenant du *Bouvines*. Ne l'affrontez pas, cette dame ! » Et, sur ces lentes allées et venues et ces bousculades heureuses dans des odeurs de légumes et de fleurs, c'était le clair soleil des décembre du midi avec, au fond de la large travée, le bleu moiré de la rade en décor, les collines délicatement mauves des Tamaris et de Saint-Mandrillé, et, sur le plissement lumineux des vagues, l'hostile immobilité des cuirassés à l'ancre et le chassé-croisé des longs canots-majors.

Et, mis en joie par toute cette gaieté, tout ce mouvement et ces exubérances, nous rappelions en riant l'imprévu de la réponse de la marchande à la dame du Cap Brun.

— Ah! ces gens du Midi, s'exclamait Henri de Bergues, ils sont uniques. Je leur dois les meilleures heures de ma vie. Leur façon de parler, leur accent, leurs gestes, leur mimique, tout cela a une saveur et une couleur à nulle autre pareilles, qui, une fois qu'on les a connus, ne vous permettent plus d'habiter ailleurs. Avez-vous remarqué la vigueur de leurs syllabes martelées, comme sculptées et vibrantes dans l'air, le drôlatique des clignements d'yeux et des lippes dont ils soulignent leurs moindres phrases, la vie intense qu'ils donnent à tout ce qu'ils disent, et, à côté de l'exagération comique de leurs colères et de leurs enthousiasmes, la puérilité charmante de leurs diminutifs, cet *un peu* qu'ils introduisent dans ce qu'ils font : ils dorment *un peu*, ils mangent *un peu*, ils promènent *un peu*, ils font *un peu* pipi? Je leur ai voué, moi, une éternelle reconnaissance. Avec eux je suis tout le temps à la comédie. Et cette inconsciente impudeur, cette exquise absence de sens moral en parlant de tout ce que dans le Nord on affecte de ne pas soupçonner, cette belle tranquillité

dans l'ignorance du bien et du mal (le bien et le mal convenus, entendons-nous, la morale que nous avons, nous autres, inventée) et cette solide assurance qu'il n'y a pas de fonction naturelle honteuse et que tout est bien sous le soleil.

J'ai souvent, ici, la sensation de vivre un chapitre des *Mille et une Nuits* du docteur Mardrus. L'audace des propos y fleurit si saine et si robuste, qu'elle en supprime l'obscénité ; la grivoiserie se fane, comme le sous-entendu, sous la belle allure du mot cru, car je partage, je vous l'avoue, sur les êtres et lès choses l'opinion de madame de Longueville, qui ne trouvait inconvenants que les roseaux penchés.

— Haut les cœurs ! Vous en avez de bonnes !

— Oh ! à propos de cœur, j'en ai justement une vraiment drôle à vous conter. A mon dernier passage à Marseille (car je m'arrête toujours deux ou trois jours dans la ville de la bouillabaisse, moins pour la soupe aux poissons de chez Pascal et le filet aux huîtres de chez Mistral, que pour l'allégresse ensoleillée du Vieux-Port et le pittoresque inouï des propos entendus dans les bars du cours Belzunce), j'étais descendu, comme toujours, hôtel d'Armorique.

Le soir de mon départ, deux heures avant l'express qui vous met à Nice à onze heures, on

frappe à ma porte, et, la corbeille au linge sur le bras, m'entre un vrai rayon de soleil : le plus joli petit brin de Marseillaise que j'eusse encore vu depuis que je voyage. Déjà râblée et pourtant menue, blonde comme du miel, une mousse d'or sur les tempes, des cils frisés, des yeux limpides, un teint de fleur, des dents comme du lait d'amande, les seins pointant sous la camisole rose, la robe courte battant les mollets, des fossettes dans la nuque (je les ai vues après), un de ces amours de petite blanchisseuse qu'a célébrées Monselet, ce que le Marcheur d'ici appelle une *pétite* et sentant exquisement l'ail. O la provocation ingénue de ses longs cils battants et de ses prunelles claires! « — Il est bien, votre linge? mosieu est content? — Admirable, mon enfant, c'est mieux blanchi qu'à Paris. — Mosieu veut rire? — Mais non, tout ici est mieux qu'à Paris. (Je me sentais en veine d'amabilité galante.) Les blanchisseuses aussi, je n'en ai jamais vu d'aussi charmantes. Quel âge avez-vous donc? — Dix-sept ans. — Une fleur. Savez-vous que vous êtes très gentille? On vous l'a déjà dit? — Un peu. » Et toute rougissante, elle finissait d'étaler mon linge sur le lit. « — Et vous avez des amoureux? — Eh! ce n'est pas ce qui me manque, mais tous ne me plaisent pas. — Vrai-

ment! il y a pourtant des beaux garçons à Marseille? — Oui, mais ils n'ont pas les mains blanches. Moi j'aime les bonnes manières et le linge soigné. C'est l'état qui veut ça: j'aime mieux les messieurs de Paris. »

L'attaque était directe. Intéressé, je m'étais approché de la petite et, d'un geste enveloppant, la prenais par la taille ; ma main plus hardie s'égarait sur ses hanches.

La petite me regardait de bas en haut, entre le treillage de ses cils :

— *Qu'est-cé qué vous voulez me fairre?*

Je ne lui répondis pas. J'étais dans une chambre d'hôtel, je me conduisis comme un commis-voyageur.

Alexandrine était délicieuse. Elle sentait plus que l'ail, la brandade; mais sa bonne volonté de rendre heureux les messieurs de Paris n'égalait que sa spontanéité dans la caresse et la sincérité de son ardeur. C'était une convaincue des exigences du métier de porter le linge à domicile.

La petite s'était à peine esquivée sur un dernier baiser et un tintement de monnaie, que des pas venaient s'arrêter à ma porte, comme si quelqu'un écoutait. On se hasardait enfin à frapper, et, à mon joyeux : « Entrez! » une vieille Mar-

seillaise, le mouchoir noué sous le menton, y risquait un œil soupçonneux :

— Pardon, excuse, monsieur, je croyais que la petite était encore chez vous.

Et, les lèvres serrées, elle inspectait la chambre et le lit intact ; nous avions abusé d'un fauteuil.

— La petite blanchisseuse! Il y a beau temps qu'elle est partie.

— Elle sera montée chez un autre voyageur ; qu'est-ce qu'elle peut bien y faire? Où mettre la main dessus, maintenant ? Ah! j'en ai un mal avec ces jeunesses !

— C'est votre fille ? demandai-je, oppressé d'un vague remords.

— Alexandrine ! Dieu m'en préserve ; mes filles sont à la maison. Ce n'est que ma nièce, mais j'en ai deux autres comme elle qui courent en ce moment les chambres de l'hôtel ; moi, je les attends dans le bureau : mes pauvres jambes sont trop vieilles pour monter les étages ; elles m'y font endêver des heures; mais, si elles ne me savaient pas là, on ne les reverrait pas de la soirée. Ah! il y a des jours où je deviens chèvre. Tous les messieurs ne sont pas raisonnables comme monsieur : ça n'a pas de défense, ces jeu

nesses, c'est dans la fleur de l'âge, et le cœur y leur demande.

Et la vieille Marseillaise ne dit pas précisément le mot *cœur*.

LE BAR DES CAGOLES

« Té ! il ne la connaissait pas, cette demoiselle. Quelle canaille de vouloir faire accroire des choses, qu'il était son amînt ! Des chansons pour égarer la justice. Quand un homme maintenint, il tue sa maîtresse, ces messieurs du jury l'acquittent. Ils appellent ça une passionnelle. Je t'en flanquerai, moi, des passionnelles ! Cette pauvre demoiselle, il l'a bien tuée sous son tunnel pour la vôler, le munstre... D'abord le *Journal* l'a bien dit, toute la journée il avait suivi des femmes dans les rues de Nice, le couteau ouvert dans la poche, pour en tuer une et sans se décider. Celle d'Eze a payé pour les autres, la pauvre brebis du bon Dieu, si jeune et si brave ! Cela peine, et il les suivait dans les rues noires pour les pendants

d'oreilles et la chaîne et dire qu'en Marseille nous sommes exposées à cela tous les jours. Té ! une ville de voyageurs, il en passe de toutes sortes. Ah ! le métier n'est pas toujours drôle. » Et Thérèse Pujol, appuyée du coude au comptoir du bar, vidait d'un trait son champoreau à la menthe. C'était au bar Mayol, au coin de la rue des Récolettes et de la rue Thubaneau ; l'étroite boutique, toute en profondeur où se réfugient les filles poursuivies par les Mœurs, le Bar des Cagoles, comme l'appellent les traîneurs du cours Belzunce et du port. La *Cagole*, en patois marseillais, c'est la travailleuse en cheveux et en tablier, qui pullule dans les rues avoisinant le cours Belzunce et dont l'accoutrement de servante peut faire illusion aux libertins de passage, affriolés d'aventures et de conquêtes personnelles. Jeune la plupart du temps, débutante même dans le vice sous l'œil exercé d'un chiqueur (un souteneur), la *cagole* avec son haut chignon et ses cheveux ramenés en oreilles de chien sur les tempes, ses bas écossais bien tirés sous la jupe courte, la taille souple serrée par les cordons d'un tablier, est le sourire équivoque et falot des petites rues obscures du Marseille vicieux. Elle en est le fruit vert et l'alliciante promesse de plaisirs coupables avec

ses faux airs de petite fille, sa fraîcheur outrageusement fardée et la gaieté fiévreuse de son regard, et quel bagoût ! Un foulard de soie voyante noué de côté autour du cou comme celui de son amant, complète le signalement de la cagole... A partir de dix heures du soir, des cris, des querelles, des scandales entre elles ou avec leurs hommes, tout un charivari de femmes saoules les dénonce à la méfiance du promeneur. Les rafles emplissent les rues de l'Arbre et Poids-de-la-Farine de leurs effrénées galopades, et les rabattent toutes, comme un gibier, dans le bar Mayol.

Une ronde des Mœurs, éventée à temps par un de ces messieurs, entassait ce soir-là, filles et chiqueurs dans l'arrière-salle du bar. Il y avait là Marius Belles Mirettes, Pierre le Pêcheur, l'Arbi, le Taureau de Beaucaire, le Boulanger, et, parmi ces dames, Thérèse Pujol, bouquetière pendant le jour, Vivette Aygade, une petite des Martigues, presque neuve dans le métier, la grande Fine, dont l'homme était sous les verrous et qui tuait son chagrin avec du Pernod, la pôvre, et enfin Paulette Bijou, une Parisienne venue à Marseille par béguin sérieux et qui avait la noce dans le sang, un petit chiffon de femme aux hanches trémoussantes, pas toute jeune, le mu-

seau frotté de crème Simon et si adroitement maquillée, que dans les coins sombres, à la clarté douteuse du gaz, elle faisait illusion aux clients aguichés par ses manières de gosse ; Paulette Joujou Bijou, comme la nommaient les habitués du bar allumés par ses mains frôleuses et ses prunelles d'émerillon.

C'est cette belle société qui, traquée ce soir par la police et prudemment retirée à l'abri, dans la tiédeur empuantie du bar, discutait avec des gestes forcenés et mimiques le récent assassinat d'Eze.

« Et ce n'est pas son premier coup, objectait la petite Vivette, je l'ai lu dans le *Petit Provençal*. On croit bien qu'il a tué la bonne de sa mère. — Une si brave femme, risquait Pierre le Pêcheur, je la connais, moi ; j'ai fait la pêche à Saint-Jean, même qu'elle était établie blanchisseuse. — Et la femme de la Maison Dorée à qui il a donné trois coups de couteau en arrivant dans la chambre, pendant qu'elle frottait les allumettes ! — Elle lui tournait le dos, elle l'a bien reconnu, elle aussi, remarquait Thèrese Pujol, très documentée sur l'affaire. — La femme de la rue Chevalier-Roze et celle de Nice ! qu'il a fait la même chose dans le *collidor*, déclarait Marius Belles Mirettes, elles

ont crié toutes les deux à temps, les pôvres ! — Et que ça doit être lui qui a fait le coup de Toulon, cette autre femme qu'on a trouvée à Tamaris ! L'homme au pardessus gris, ça doit être cette canaille. — Et toutes des nous autres, soupirait Paulette, en voilà un salaud qui ne s'adresse qu'aux filles ! C'est ça qui donne du cœur à l'ouvrage ! Moi, quand j'ai lu les détails dans le journal, j'ai été trois soirs sans vouloir descendre dans la rue. J'avais le frisson et, quand Joseph a voulu que je recommence, je me retournais tout le temps sur les clients et j'avais l'œil aux pattes, je vous assure, et pendant huit jours j'ai eu le froid de la petite mort dans le dos. — Et l'on appelle ça faire la noce ! concluait la grande Fine affalée devant son absinthe, grelotter de peur, claquer ses dents, crever la faim, suer la misère et se faire larder dans un garni ! Cochon de métier ! » Et toute cette basse pègre, vivant de la prostitution, discutait passionnément les phrases et les moindres détails et jusqu'aux plus vagues hypothèses du passé de l'assassin d'Eze. « Pour moi, il a un grain, déclarait la Parigote, ça doit être un monomane, comme ils disent en justice, un maniaque, une espèce d'homme à passion qui assassine, dans le genre de Dumolar qui ne tuait que les bonnes ou de

Jack l'Eventreur. — Brrr..., faisait la Thérèse Pujol, j'aime encore mieux celui qui déterrait les mortes, au moins il ne faisait de mal à personne. — Pour sûr, opinait Vivette. — Les Mœurs sont-elles parties ? demandait Fine, en commandant une troisième absinthe. Victor, r'gardes-y un peu. La Chaloupe doit être au coin de la rue. » Le garçon interpellé entr'ouvrait la porte ; à un sifflement, un gas accourait ; un court colloque s'établissait entre eux : « Y sont sur les Allées, déclarait Victor. La Fiorette est faite, la Nana aussi. — Des galoubets, y a pas grande perte, grognait le Boulanger. — Tu caches ton jeu, dégoisait la grande Fine. Ah ! y sont encore là, ces charognes, on pourra pas travailler ce soir ! Victor, une absinthe ! — Et moi, une menthe, disait Paulette, et puisqu'y a le temps, j'vais vous conter une histoire. — Qui t'est arrivée ? — Non, ma chère, mais à une amie. — T'es si jeune, t'as pas de passé, toi ! — Si vous j'tez de la bêche ! — Tu rendrais de la dèche. Va, poursuis, mon amour, — Est-elle mal embouchée, cette grande Fine ? — Laisse-la, tu vois bien qu'elle est saoule ! » Et Marius, l'Arbi et le Boulanger entouraient la Parisienne : « On t'gobe et on t'écoute, vas-y, bel azur. » Paulette Bijou, ayant trempé ses lèvres dans sa menthe avec une lenteur dis-

tinguée, s'asseyait en se trémoussant sur les genoux de Marius, et d'une voix de conférencière : « Quand j'étais à Bordeaux... — T'as été partout? interrompait la grande Fine. — Ferme! ripostaient les hommes en chœur. Et, triomphante, Paulette reprenait. — Quand j'étais à Bordeaux, j'avais une amie, Parisienne comme moi, une bonne fille et dégourdie, qui faisait le Pont-de-Pierre et le quai près des Quinconces, Marie Patard (je me souviens de son nom) une fille mariolle et toujours bien tenue, râgoutante. — Une fleur, enfin toi, reprenait la voix éraillée de Fine. Paulette se contentait de hausser les épaules.

« Un soir qu'elle faisait le Pont-de-Pierre, on était en juin et la recette de la journée avait été maigre (Paulette soignait maintenant ses phrases, et, sûre de son auditoire, surveillait sa diction), elle avise, accoudé sur le parapet, un homme qui regardait l'eau couler. Il était près de minuit, l'homme avait l'air d'un croquant, un complet de velours gris, un grand chapeau rond de meunier et un air sérieux, pas à la rigolade. Le pont était désert, plus personne et Marie ne se souciait point d'aborder, mais le métier est le métier et l'homme était bien propre, elle se décide. Elle tourne d'abord autour de lui, passe et

repasse, le frôle du coude, et puis lui parle : « Beau temps, belle nuit ! » Tout ce qu'on dit. Y répond pas ; elle s'enhardit, s'accoude à côté de lui, lui propose la chose. Y répond pas, mais passe son bras sous le sien et lui fait signe de l'emmener. C'était un muet, un sourd-muet : il avait bien compris, mais il ne pouvait s'exprimer, cet homme. Elle lui montre une pièce de cent sous, y fait signe que oui : bref, les voilà partis. Elle l'emmène chez elle et c'est la nuit d'amour : un homme ardent à la caresse et qui gloussait comme une poule, rien que des étreintes et des petits cris, mais qui, entre temps, la regardait avec un air si drôle qu'elle n'osait pas dormir. On aurait dit qu'il avait une idée de derrière la tête, des yeux fixes d'un homme qui aurait eu un remords ; bref, la Marie, qui n'était pas bête, ne ferma pas l'œil de la nuit, elle ne respira qu'à l'aube, l'homme une fois dehors.

» Elle me dit la chose dès le lendemain et puis n'y pensa plus. Un clou chasse l'autre, quand, v'là que dix jours après, on apprend qu'un homme a tué une femme dans la rue, un sourd-muet : trois coups de couteau, à la manière de l'assassin d'Eze et pas pour voler, mais par manie, un homme qui voit rouge et qui frappe au hasard dans le tas et la première venue. L'homme est

arrêté, et v'là que les débats apprennent que l'homme n'est pas muet. C'était un garçon meunier de Cavaillac-la-Bastide. Une idée qui l'avait pris comme ça de tuer une femme, qu'il avait d'abord résisté, mais que ça le travaillait de plus en plus, et y ne pouvait pas en voir passer une sans avoir des fourmis dans les bras ; il fallait qu'il tape. C'était plus fort que lui. Il y a de la sorcellerie dans ces choses-là. Bref, n'y pouvant plus tenir, il avait quitté son village, ne voulant pas faire le coup chez lui. Il était venu à Bordeaux avec son baluchon et ses économies, guettant une femme pour la saigner et ne s'y décidant pas par un restant d'honnêteté et si triste qu'il en avait perdu le boire et le manger et jusqu'à la parole. Il était devenu muet ou bien faisait le muet. Tout à son idée fixe, il avait erré dix jours dans Bordeaux, un couteau dans la poche et travaillé par son besoin de tuer. Il avait même été deux fois avec des femmes, bien décidé à en finir et pourtant retenu, jusqu'au jour où la tête lui avait tout à fait chaviré et alors, en pleine rue, il avait frappé comme un fou.

» Il avait tout avoué au juge d'instruction, pris d'un besoin de raconter son mal, et puis était retombé dans son mutisme sur cette déclaration

qu'il recommencerait s'il redevenait libre ; c'était plus fort que sa volonté.

» Marie Patard fut prise d'un tremblement quand nous lûmes ça ensemble dans le *Petit Bordelais,* un soir, comme ce soir, au bar. « J'veux le voir, j'suis sûre que c'est lui. » Et elle alla le lendemain au Palais. Elle fut confrontée avec l'homme chez le juge d'instruction. C'était bien celui du Pont-de-Pierre ; elle en garda trois jours le lit et elle déposa aux assises. Un Anglais, qui assistait au procès, eut le fort béguin pour elle. Ça l'allécha cette femme qu'avait connu un assassin, et l'emmena à Nice avec lui. Elle est aujourd'hui avec un prince russe. A quoi tient la vie mais pour un métier qui s'expose, c'est un métier qui expose. — Sûr qu'y a plus de risque que chez les couvreurs. — Hum ! les couvreurs s'exposent aussi. » Et Marius Belles Mirettes, qui avait été infirmier au 2e zouaves, à Oran, avait un clignement d'yeux sournois et concluait par une salauderie.

II

Ce soir-là, ce n'était pas la police des mœurs, mais l'averse qui rabattait ces dames au bar

Mayol, une pluie torrentielle qui faisait rage depuis midi, une de ces pluies d'hiver provençal qui se déversent du ciel par colonnes d'eau et font, en un clin d'œil, les rues vides et les places désertes. La Canebière, balayée d'ondées et de rafales, n'avait pas un promeneur, et le cours Belzunce lui-même, aux trottoirs mouillés et luisants, s'enfonçait désespérément morne entre des bars aux rares consommateurs.

« Sale soirée ! avait déclaré, en fermant son parapluie, Etienne le Boulanger, noir et brillant comme une otarie dans un caoutchouc neuf, évidemment cueilli dans un café aux frais de quelque client absorbé par ses cartes, il en pleut des curés ! » L'assistance s'esclaffait sur l'élégance imprévue d'Etienne, mais tous et toutes avaient le bon goût de ne pas s'informer de la provenance du vêtement. Il y avait là la société des autres soirs : le Taureau de Beaucaire, l'Arbi, Macaron, Pierre le Pêcheur, Marius Belles-Mirettes et jusqu'au Pouly de Castellane, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec le célèbre toréador, le Pouly, ouvrier tonnelier à ses heures et qui venait là pour Vivette. Côté des dames, c'était la même séquelle : Thérèse Poujol, la grande Fine encore plus bue que la veille (il fallait bien combattre l'humidité) et Paulette

Bijou, à laquelle son costume de canotière n'avait pas porté bonheur. Une idée qu'elle avait comme cela de se mettre en jupe courte de serge bleue galonnée de blanc, le grand col marin rabattu sur la blouse et un coquin de petit chapeau de toile cirée à la vent-vole sur ses cheveux teints... Vraiment la Parigote n'était plus assez jeune pour risquer le demi-travesti ; il lui avait réussi dans le temps au Jardin public de Bordeaux, quand elle aguichait les vieux messieurs dans les allées sombres, un livre de la Bibliothèque rose à la main, mais ce temps-là était loin et plus d'une fois son obstination à jouer les matelotes en pleine rue de l'Arbre l'avait fait traiter de *ruinasse* et d'*échappée du quartier* par des passants excédés de ses attaques. Mais Paulette s'acharnait à jouer les petites filles. Ses minauderies à la fanfan plaisaient moins aux clients qu'aux chiqueurs et, ce soir-là, un peu grâce à la pluie, un peu par la faute de son accoutrement, la Parigote avait fait four, tandis que Vivette, à peine sortie, avait été levée par un capitaine américain dont les goussets sonnaillaient l'or. Le Yankee l'avait emmenée hôtel de la Clémence et cela pour toute la nuit, et la Clémence n'a que de riches clients.

Naturellement, on reprenait la conversation

de la veille, l'assassinat d'Eze, le passé du coupable, les dangers du métier et les périls de la profession... « qui n'était pas gaie tous les jours », — soupirait Thérèse Pujol en sirotant un amer-grenadine éclairci de limonade, un mélange à Marius, son nouvel amant, — ainsi, moi qui vous parle... — Ah ! non, ferme ça », s'écriaient les hommes qui savaient la Thérèse geignarde, et, se tournant vers la Paulette dont ils aimaient le bagout papotant : « Allons, Bijou, conte-nous un de tes drames d'amour ; t'as dû en avoir des aventures, coquine... — D'autant plus que tu n'es pas née d'hier. » C'était son ennemie, la grande Fine qui grognassait, le menton aux poings. C'était une vieille haine entre les deux femmes au sujet d'un amant que la Parisienne, en vraie fille à béguins, avait subtilisé à l'autre. « Si madame m'insulte, je m'en vais », et la Paulette avait un tortillement indigné sur sa chaise, avec un petit geste envolé et flottant de la main. « Mignonne, goguenardait la Fine. — Allons, tais-toi, intervenait le Beaucairois allumé, et toi, Nine, — et il passait son bras autour de la taille de la canotière, — jaspine-nous ça dans la belle langue qu'on dirait un livre. Elle est calée, la petite, elle fait plaisir à l'entendre. » Et Paulette, rayonnante et s'étant, d'un coup

d'œil, assuré de l'attention de tous, se rengorgeait et d'une voix claire : « Pour des aventures, et extraordinaires, sûr que j'en ai eues, mais pour avoir eu peur et bien peur, je n'ai vraiment tremblé qu'une fois. C'était à Lyon. J'avais rencontré au Casino un monsieur tout à fait sérieux, chauve, teint et repeint, les moustaches cirées, l'air d'un ancien militaire, encore bel homme, haute forme, fourrures et tout. « La belle enfant, » qui me dit, je vous offre des huîtres. » Nous voilà partis. Au restaurant, y quitte sa pelure : redingote, gilet de velours, l'épingle et la chaîne. Ah ! je n'avais pas fait four... et des manières... un chic... de l'ancienne cour. — Des Miracles ! c'était l'incorrigible Fine. — Pour une fois, t'as mis dans le mille. » Et Paulette poursuivait imperturbable : « Bref, un tel galbe et si bien sanglé dans sa redingote, qu'un moment j'ai cru que c'était Esterhazy. J'avais vu son portrait dans le journal ; bref, y m'emmène, et à l'hôtel (j'aurais jamais osé emmener un client comme ça chez moi) et puis, quoi ! on se déshabille. Le type marquait moins bien sous le linge, mais c'était élevé, ça avait des égards. — T'avais prise pour une duchesse ! » Mais Paulette ne relevait plus les interruptions de Fine... « Et puis on éteint la bougie et l'on dort... Voilà que, tout

à coup, j'entends comme qui dirait des voix de gosses, des plaintes d'enfants qui chialent après leur mère et je me dis : « Y a des mômes à côté. » Mais le sabbat augmentait et v'là que les voix sortaient de sous le lit. C'était pas naturel. J'allume. Le vieux dormait toujours ; et v'là que les voix grimpent dans les rideaux. C'était dans le ciel-du-lit que ramageait le vacarme, et puis silence. « J' deviens folle, que je m' dis, ce sont les huîtres qui ne passent pas. » Quand v'là qu'une voix de polichinelle sort de dessous la commode, un nasillement de pratique, une vraie voix de guignol et qui m'appelle par mon nom et m'entonne la chanson :

Ugène, Ugène, tu me fais mourir.
Ousqu'y a de la gêne, y a pas d'plaisir.

et accompagnement d'orgue de barbarie ! Le sang ne me fait qu'un tour : « Y a quéqu'un dans la chambre. » Et j'éveille mon vieux. « Qu'est-ce qui a, qui me dit. Je le mets au courant de la chose. « Ecoute, que j' lui fais. » Plus rien. « T'émouve pas, qui m' dit, c'est p't-être moi qui ronfle en dormant. » Y m' regarde d'un drôle d'air, m' tourne le dos et r'pique un somme.

« J'aimais pas beaucoup ses manières, mais un client est un client. « Ce sont les huîtres »,

que je pense, et j' réteins la camoufle. Mais ça recommence, et, cette fois, des voix de Jérémie, des mots en latin, des *Miserere*, des salamalecs terribles, comme y s'en chante le Vendredi-Saint à Ténèbres, des : « *Fille perdue, tu brûleras vive en enfer, prostituée de l'Ecriture* »... et tout le branlebas de la confession, de l'extrême-onction et de la contrition parfaite... J' n'avais plus un poil de sec. J' saute à bas du lit : « Je n' reste pas là-dedans ! » que je m'exclame. — Vous avez tort, mon enfant, me dit le vieux, ce n'est pas le moment de sortir de cet hôtel. » Et plif, plouf, v'là qu' des pas courent dans l' *collidor*, des voix d'agents grognent à la porte : « Ouvrez, au nom de la loi ! » Et des cris de filles qu'on arrête et des jurons d'hommes qui s' cavalent. Tout un piaillement de poulailler où qu'est un renard. Y avait une descente de police dans l'hôtel. Je n' bouge pas, j' me remets au lit, mais j' laisse la camoufle allumée. Le vieux non plus n' dormait plus : ses yeux de faïence, de drôles d'yeux de poupée que j' n'avais pas encore remarqués, s'fixaient droit sur moi. Il en avait une tête d'automate. « S'rait-y somnambule? » Tout cela n' me rassurait pas.

» J' m'assoupis qu' d'un œil ; le vieux me r'gardait toujours.

» Tout à coup un cri, un cri de femme qu'on saigne, mais un de ces cris qui font hurler les chiens dans la nuit, et ça dans la chambre à côté, porte à porte : « Au secours ! On tue dans c't hôtel ! » Et je secoue mon vieux tant que j' peux. Mais lui restait toujours immobile avec ses yeux d'homme de musée d' cire. Silence, et les cris d'assassinée reprennent dans la rue : « Au s'cours ! » Et un bruit de lutte et des apartés à voix basses, des conversations à faire dresser les ch'veux sur la tête : « *Crève-la donc ! Passe-moi ton eustache !* » Toutes les horreurs d'une femme qu'on scionne. Je serrais le vieux à le faire crier, les ongles enfoncés dans sa peau. Y bougeait pas ! Il est p't-être mort ! Mais non, il était chaud, et plus que chaud, j' vous l'affirme ; on aurait dit que tout c' massacre l'excitait, et c'est d' lui maintenant qu' j'avais peur. Oh ! ses narines pincées, c' nez en bec d'aigle, cette face maquillée et l' crâne comme une bille de billard où la lueur de la bougie miroitait. Et puis, ses yeux, ses terribles yeux comme du verre et ce sourire figé sous ces moustaches !

» Maintenant, c'étaient des obscénités que des voix de crécelle me chuchotaient ; des salauderies de corps de garde flûtées par des voix de fausset, aigres et sûrettes, des petites voix de

vieux, comme il en rôde, à la tombée de la nuit, près des églises; tout un chœur de marguilliers et de sacristains en quête de rencontres, dominé par la voix nasillarde d'un polichinelle.

» C'en était trop. Quelqu'un s' payait ma tête et c' quéqu'un-là, c'était mon vieux. Il avait beau ne pas bouger, je l' tenais à l'œil; de temps en temps, ses lèvres remuaient un peu et puis sa poitrine se soulevait; les boyaux lui chantaient dans le ventre, un orchestre lui gargouillait dans les tripes. C'était un ventri... — ...Logue! — Tu l'as dit, ma chère, un ventrilogue! et un grand artiste! Gourette, le ventrilogue de l'Alcazar, du Casino de Toulon et du Kursaal de Nice, un homme qui gagne ses cent balles par jour! Y s'était offert les terreurs de Paulètte Bijou; une espèce d'homme à passions, comme y disent, un sadique; mais y m'a bien payée, trois *sigues*. Ça valait bien ça, et puis j' l'ai pas regretté. On n'a pas tous les jours la veine de coucher avec un grand artiste. — Toi d'abord, tu n' lèves jamais qu' des grands seigneurs! » C'était la grande Fine qui ne lâchait pas sa rivale. « Tu dis? — Que tu n' travailles que dans l' grand et n' ramasses que des *sigues*, excepté les jours où des retaillés te dégringolent, comme les deux matelots de Toulon, qui t'ont enfermée

dans la taule après t'avoir vidée de ta bourse et cueilli tes pendants et ton tour de cou! Tu l'as eu le béguin, ce soir-là, et tu marchais presque pour ton compte ; madame était chipée pour ces messieurs, et ces messieurs n'ont même pas touché madame. Ils l'ont bouclée dans la chambre et se sont tirés avec la clef. Tu ne t'en es pas vantée, de tes émotions, en casquant les frais de serrurier! — Si ce chameau parle encore......! — Vous n'allez pas vous manger le nez pour des hommes », concluait la Thérèse Pujol avec la philosophie d'une femme qui a beaucoup vécu. La porte s'ouvrait avec fracas : « La Babet est faite, jetait en courant une fille trempée de pluie. Les mœurs l'emmènent. — Par ce temps! — La Babet, une fille qui soutient sa mère! Y a plus de bon Dieu! »

LE NOEL DE LINE

« Surtout, ma chère Line, puisque tu vas te guérir au soleil, évite tous les interlopes que la *season* amène sur la Riviera. Trouve-toi une villa un peu écartée, un peu haute surtout, avec une belle vue sur la montagne et la mer; descends le moins possible en ville; montre-toi peu sur les routes et refais-toi les poumons dans le grand air et dans la solitude; refais-toi le cœur aussi, notre cœur anémié, aveuli par l'affreuse usure de la vie. L'isolement dans la nature te donnera seul le calme dont tu as tant besoin; c'est de la laideur humaine dont tu souffres et tu meurs, la laideur morale, plus hideuse encore que la laideur physique... et pourtant! Je n'ajoute pas un mot, car je sais que tu me comprends.

» Ne reste à l'hôtel que le temps de trouver un gîte. Les importuns sauront toujours trop tôt que tu es là ; ferme-leur impitoyablement ta porte. Ils t'amèneraient avec eux leur ennui, l'incurable ennui des gens qui s'amusent. Choisis une villa très loin, qui décourage les visites, et surtout, pour tes bronches fragiles, prends-la dans les hauteurs : l'air y est purifié par le voisinage des neiges, et rappelle-toi, petite Line, que rien pour toi n'est assez pur.

» Il y a de l'impureté dans tout ce qui nous approche; la curiosité est impure comme le désir, et tu sais bien que ta beauté, ton talent, ta renommée même éveillent toutes les convoitises..

» Ne crois pas que je te parle ainsi par jalousie, je ne suis jaloux que de ta santé. Tu es si frêle, si pâle, si délicatement irréelle! La grâce même de ta fragilité m'inquiète; je ne voudrais pas que l'ignoble haleine des snobs fît fondre ma petite reine des neiges. Tu te rappelles le joli conte d'Andersen, que j'avais mis pour toi à la scène et ce rôle de Neighilde qui te ressemblait, ce rôle de reine chimérique et spectrale des régions glacées du Pôle! Je l'avais composé pour toi et tu ne le joueras jamais... Et j'en suis presque heureux, car Neighilde était une impérieuse

et une implacable, et depuis je t'ai su une âme de pitié.

» Oui, ma petite Line, toi si calomniée et qu'on juge si mal (on te connaît si peu), je te sais bonne, pitoyable et tendre, et je voudrais te voir encore plus penchée sur les humbles et sur les malheureux.

» C'est la bonté qui console et guérit.

» Chaque détresse secourue offre à notre misère morale un durable élément de bonheur ; rien n'est plus doux que de consoler, et je sais de grands voluptueux qui, pour les essuyer ensuite, ont fait d'abord couler des larmes ; mais ceux-là déjà n'avaient plus la divine simplicité. Ma petite Line, dans ta solitude ensoleillée, donne-toi la joie d'en apporter aux autres. On a toujours l'occasion de faire la charité ; regarde autour de toi, vois les pauvres, vois les humbles. Ceux-là t'aimeront sans te comprendre, bien meilleurs que ceux qui te comprennent sans t'aimer. »

Et la lettre finissait dans d'intimes tendresses.

La petite courtisane la tendait du bout de ses doigts aux ongles brillantés à Bébé Chichette, accroupie sur un pouf derrière sa chaise de toilette, et, tout émue à la pensée de ses maux évo-

qués, croyait devoir étouffer un accès de toux poitrinaire.

— Comme il m'aime et comme il écrit bien ! Je me sens une âme d'enfant quand je le lis !... Il est encore plus malade que moi.

— Et ousqu'il soigne son rhume? traînait la voix faubourienne de Chichette.

— A Madère. Comme il doit s'ennuyer !

Jacques d'Espeuilles, le librettiste et le poète attitré de Line, y soignait, cet hiver-là, une incurable neurasthénie, volontairement exilé de Paris par une saturation dégoûtée du boulevard.

C'est là, en plein Océan, qu'une lettre de Line l'avait informé de la décision des médecins, envoyant la jolie fille se remettre en Riviera de l'humidité glacée des brouillards de Londres et des exigences d'une liaison princière.

Le caprice d'un des membres de la famille royale avait attiré Line de Serres en Angleterre; le caprice, devenu passionnette, y avait fixé la blonde courtisane. Line avait quitté Paris, sa luxueuse installation du quartier Monceau pour un des plus beaux hôtels de Charing-Cross. Mais les brumes de la Tamise avaient débilité la constitution déjà si frêle de Line et sur l'ordre de la Faculté, la favorite s'éloignait momentanément et allait passer l'hiver en Riviera. La ré-

ponse de d'Espeuilles l'atteignait à Paris, dans le désarroi de son appartement de la rue de Prony, gardé comme pied-à-terre.

Line s'était arrêtée cinq jours, le temps de respirer avant de prendre le train de luxe de Cannes et de faire quelques commandes chez le grand faiseur.

La lettre de Jacques la trouvait donc désemparée, dans la détresse de ces vastes pièces inhabitées depuis six mois, frileuse et grelottante et de son isolement et du froid de l'hiver.

Bébé Chichette, une amie des débuts, une amie restée pauvre, immédiatement appelée auprès d'elle, n'avait pu dissiper cette impression de foyer éteint, et voilà que la prose cadencée et chrétiennement littéraire de d'Espeuilles venait encore l'attendrir sur elle-même.

Oh! comme il la connaissait bien, le caresseur de mots et de phrases qui lui parlait de sa santé et de son âme, et jouait avec l'archet de son style sur l'égoïsme morbide et joli de tout cet être sensitif. Line buvait les conseils de Jacques comme un philtre, et merveilleusement cabotine, s'aggravait son état, toussait nerveusement, délicieusement apitoyée devant les tons de nacre de son visage, délicieusement angoissée devant ses yeux de fièvre et leurs cernures mauves,

car elles sont toutes plus ou moins *Dames aux Camélias* à l'entrée de l'hiver.

— Oui, Jacquot a raison, soupirait Line avec une intonation de théâtre. Suis-je assez pâle, ma Chichette, et mes pauvres doigts sous leurs bagues, on dirait des lys sous de la rosée en pleurs. »

Line de Serres avait de la littérature ; les méchantes langues soupçonnaient même d'Espeuilles de n'être juste que son collaborateur.

Une sonnerie électrique arrachait la jeune femme à sa délectation morose ; une femme de chambre paraissait à une porte.

— Hortense, qu'est-ce encore ? Je n'y suis pour personne.

— Madame, c'est le père Ledru, le régisseur des Fantaisies-Parisiennes. Il a su madame à Paris et vient s'informer de la santé de madame. »

Le père Ledru, des Fantaisies-Parisiennes ! Tout un passé de gloire et d'apothéoses pétillait dans les yeux de Line. Les Fantaisies-Parisiennes ! Le tumulte des machinistes en scène, l'empuantissement des coulisses, les coups de sifflet du régisseur, les menaces d'amende, la plantation discutée des décors, et, les soirs de première, l'affolement général, le troupeau bous-

culé des danseuses et le défilé des soireux et des clubmen dans sa loge encombrée de fleurs. Les Fantaisies-Parisiennes ! Les trois années de débuts et de créations qui avaient consacré Line, et rien que des livrets de d'Espeuilles, dont elle avait incarné toutes les héroïnes : Floriane, dans la *Belle au Bois dormant ;* Yeldys, dans la *Chevauchée du roi Gombaud;* Elfrid aux cheveux blonds, le petit page de la reine, dans un *Conte d'hiver !*

— Le père Ledru ! Qu'il entre !

Et Line, comme délivrée, se levait toute droite dans les plis amples de son peignoir, et après les exclamations d'usage, les poignées de main au vieil homme balbutiant, ahuri, les cris de joie et de stupeur un peu voulus, le père Ledru était installé, au coin du feu, devant un lunch improvisé de sandwichs, de porto et de xérès, choyé, cajolé par les deux femmes, pressé, harcelé de questions de Line de Serres, reprise à son passé de chanteuse applaudie du boulevard.

Le boulevard, les Fantaisies-Parisiennes ! Qu'y faisait-on ? Qu'y jouait-on ? Quelle était la femme en vedette ? Et à travers un débinage hâtif de toutes les artistes en ce moment sur l'affiche, exécutées d'un mot féroce, revenait comme un « leit-motiv » le regret naïvement

exprimé par le père Ledru dans cette même et unique phrase : « Ah ! ça n'est plus comme du temps de madame !... »

Tout allait de travers depuis que le directeur était malade. Son beau-frère, M. Adolphe n'y entendait rien. Est-ce qu'un courriériste de théâtre connaît quelque chose à la mise en scène ? Il avait de l'esprit, cela était certain, et avait de drôles de mots qui révolutionnaient parfois Paris pendant vingt-quatre heures, comme sa Piqueuse de cothurnes pour mademoiselle Bartet et son théâtre de la Chausson du Maine pour les Folies-Ménilmontant, à cause de madame Balanec, la directrice qui s'envoyait tous les machinistes... Avec ça que le compliment ne pouvait pas lui être retourné, avec sa grande bringue de madame Ploméneuse, l'ex-Ploméneuse des Folies-Dramatiques, un vieux collage d'il y a dix ans, qui le menait au doigt et à l'œil. Elle s'appuyait, elle aussi, tous les béguins dont elle avait l'envie, jusqu'aux commissionnaires des magasins du Louvre. Oui, madame, même que sa cuisinière l'a quittée par rapport à ça. Elle chante maintenant dans les chœurs ; elle est chez nous, mais sous un faux blaze, et je l'ai mise au troisième rang, pour que la Ploméneuse ne la reconnaisse pas aux répétitions, car elle assiste maintenant

aux répétitions, ce chameau-là ! De quoi se mêle-t-elle ? Ah ! c'est bien un grand malheur pour nous que M. Pranzi soit tombé malade, et un malheur plus grand que M. Adolphe ait cette femme-là dans le sang ! On dirait qu'il en a peur. C'est un vrai massacre, cette femme ! Elle a tout chambardé au théâtre, elle a rompu tous les traités, changé le costumier, toutes les partitions sont commandées à M. Niquette, parce qu'il est bel homme, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre les figurants jusque dans leurs loges. C'est comme les pompiers de service ! Je vous jure qu'ils en ont un service avec elle. C'est un scandale ! Ah ! M. Adolphe peut blaguer la Chausson des Folies-Ménilmontant ; il a le chameau de la rue du Caire à domicile ; et avec ça mauvaise comme une teigne avec les autres femmes, cherchant noise aux jeunes et aux jolies et n'engageant que des laiderons ou des vieilles gardes, des vieux requins du second Empire, cuirassés de bijoux comme des reines de féerie, car elle signe les engagements aussi. Malheur ! Chiquita, la maîtresse de ballet, a tout envoyé au diable, et quelles vedettes sur l'affiche pour remplacer madame ! La grande Ida de l'Athénéum, qui arrive toujours, saoule d'éther et de morphine, cinq minutes avant le lever de rideau,

embouchée comme un charretier, et qui a fait manquer deux répétitions générales! Quant à miss Patisson, madame la connaissait, puisque madame avait refusé de jouer avec elle : elle ravageait tous les quadrilles et débauchait jusqu'aux figurantes : une *fille d'acétylène*, comme disaient les « Echos » de *Gil Blas*. Ah! ce n'était plus comme du temps de madame, non, ce n'était plus comme du temps de madame! » Et le vieux régisseur, allumé de xérès, dépêchait le chapelet de ses griefs et de ses rancunes.

Line buvait du lait. Le menton dans ses mains, les coudes aux genoux, elle caressait ses yeux aux rides du vieillard ; elle le trouvait beau ; encore un peu, elle l'eût embrassé sur les lèvres, ces vieilles lèvres rasées, dont les récriminations lui rafraîchissaient l'âme. C'était comme un jeu de massacre, dont chaque poupée abattue la piédestalisait dans une apothéose.

— Et Polo, le machiniste? disait-elle au hasard.

— Polo, le grand Bellevillois, qui a monté le décor si difficile du deux dans la *Belle* et le truc mouvant de la *Chevauchée* où madame semblait grandir à vue d'œil! Ah! madame, il est bien bas. Voilà six semaines qu'il est à l'hôpital : une bronchite infectieuse qui ne veut pas guérir, et

trois mioches à la maison et une femme quasi élevée comme une bourgeoise. Quelle misère, madame! J'ai été le voir l'autre jeudi, mais je ne suis pas riche! »

Line n'écoutait plus, les yeux ailleurs. Les paroles du père Ledru venaient d'évoquer à ses yeux la silhouette du chef machiniste, un grand blond aux yeux tendres et découplé comme un déménageur. Une vague ressemblance avec Jacques d'Espeuilles l'intéressait au malade. Dans les coulisses, au cours des répétitions des pièces du poète, le personnel plaisantait le faux air qu'avaient entre eux le machiniste et l'auteur. La mère de Polo avait dû sûrement avoir une faiblesse. Et pendant qu'elle s'attardait complaisamment au passé, une phrase de la lettre de Jacques lui revenait en tête : « Vois les humbles, ceux-là t'aimeront sans te comprendre, meilleurs que ceux qui te comprennent sans t'aimer. »

— Ce pauvre Polo, scandait-elle, la voix haute, comme sortant d'un rêve. A quel hôpital est-il, père Ledru?

— Ah! bien trop loin pour vous. A la Pitié, derrière le Jardin des Plantes! Et encore, s'il est là, c'est grâce à un sénateur.

— Trop loin pour nous, père Ledru? vous ne

nous connaissez pas! Tu te souviens de Polo, Chichette? Nous irons le voir.

— Ah! si vous faites ça, mesdames, vous serez des...

— Des anges, dites le mot, père Ledru, des anges de ciels de lit.

— Ah! on sait bien, au théâtre, que madame a du cœur.

II

Et Line décida un exode à l'hôpital. On irait voir Polo sur son lit de misère. D'Espeuilles la voulait plus penchée sur les humbles : elle suivrait à la lettre les conseils de son poète ; sa joie serait d'en apporter aux autres. On était justement à la veille de Noël, et le lendemain était un jour de visite. On irait porter de l'argent, du raisin, des oranges et des fleurs à ce pauvre machiniste. Polo aurait aussi son petit Noël. Toutes les Fantaisies Modernes sauraient que Line de Serres avait du cœur. Le père Ledru se chargeait d'en informer le personnel, ne serait-ce que pour faire *endéver* cette grande teigne de madame Ida, qui lâchait juste cent sous pour toutes les collectes organi-

sées au profit des camarades, tandis que madame Line et Madame Asting aussi, quand il s'agissait de secourir une infortune, ne donnaient pas moins de cinq louis, en cela grandes artistes comme madame Sarah Bernhardt, dont la générosité était bien connue dans le monde des théâtres (voyez réclame). « Pour sûr que Polo serait heureux de les voir ! C'était capable de le guérir du coup, à moins pourtant que l'émotion ne fût trop forte. Si ces dames le voulaient, il les accompagnerait demain à l'hospice et il les précéderait pour préparer Polo. » Mais la courtisane, que le verbiage de Ledru commençait à énerver, congédiait d'un ton bref le vieil homme. Le régisseur se retirait avec un louis d'étrennes glissé par la femme de chambre, confondu de gratitude et d'admiration.

« Pourvu qu'elle y pense encore demain, ronchonnait-il en lui-même, c'est si volage, ces grandes artistes. » Et il étouffait un soupir qui en disait long sur ses fréquentations des princesses de la rampe et de l'alcôve.

Line était déjà toute à la toilette qu'elle devait arborer, cette nuit même, chez Olympe de Sambre-et-Meuse, sa plus intime ennemie. (Ces dames, dans leurs lettres, se traitaient de « cher cœur ».) Un richissime Américain venait de

désespérer toutes les amies d'Olympe en installant, dans l'hôtel de la Thowtiwa, l'ex-espionne impériale, la fraîche et robuste créature qu'était la Sambre-et-Meuse.

Seconde femme de chambre, il n'y avait pas six mois, chez la d'Anglars, danseuse à l'Opéra, la chance inespérée d'une rencontre avait enlevé la belle fille du promenoir des Folies-Bergères pour la lancer le lendemain aux Acacias. La sottise légendaire d'Olympe la servait à miracle : sa chair de lait, ses larges yeux de ruminant, sa candeur même et sa parfaite ignorance rafraîchissaient les sens des mâles et reposaient comme un séjour aux champs ; son précédent amant l'appelait *sa ferme*; on se mettait au vert avec elle.

« Nous souperons à Bethléem et dans l'étable », avait dit Line en acceptant l'invitation au réveillon. Elle méprisait la rapide fortune d'Olympe, due tout entière au hasard, mais n'était pas fâchée d'exhiber à cette crémaillère, où se montreraient les filles les plus huppées de Paris, la dernière parure offerte par le prince : un collier de perles incomparables, séparées les unes des autres par des noisettes en brillant, et Line savait son collier unique au monde. Le prince l'avait payé plus de deux millions, et les cadeaux de

cette valeur, on les a peut-être moins pour soi que pour les montrer aux petites amies. Line avait fait sortir de ses malles toutes ses robes de satin blanc ; elle avait fait étaler aussi sur son lit les anciennes robes blanches restées dans ses penderies ; elle et Chichette les étudiaient attentivement. L'écrin était ouvert au milieu des étoffes, et Chichette faisait jouer successivement sur chaque robe les grosses perles et leur humide orient. C'était une robe de moire, pourtant vieille de dix-huit mois, qui obtenait tous les suffrages.

La nacre des perles s'avivait sur les grandes ondes de l'étoffe.

Pour rajeunir la coupe de la robe, Line décida qu'on ajouterait au corsage des larges manches de velours blanc de Venise aux froissures délicates, dont les plis s'éclaireraient de pendeloques de perles cousues à même, et la robe ainsi retouchée devenait un merveilleux costume de dogaresse. Les perles de nacre vive sur l'ombre de la moire s'allumaient comme du givre sur le mat du velours, et Line battait des mains comme une enfant, ravie de son idée, de cette invention de robe, dont l'ingéniosité allait affiner encore sa beauté de princesse de conte.

Et la tête de tous les convives, de toutes ces volailles de la haute noce, à commencer par la

maîtresse de la maison, et de leurs financiers et gros industriels d'entreteneurs, quand pareille à quelque patricienne de la Renaissance dans la somptuosité soyeuse et veloutée de toutes ces blancheurs, elle déclarerait, elle la favorite aux deux millions de perles, qu'elle irait passer sa journée du lendemain à l'hôpital! Quelle leçon à toutes ces parvenues du cabaret et de l'alcôve, dont l'avarice se défendait toute l'année contre la cupidité de parents pauvres! Quelle gifle sur les faces congestionnées et les crânes luisants de tous ces forbans de la haute banque et de l'usine, dont les capitaux étaient sués par la misère des ouvriers. Et la petite courtisane sentait frémir en elle l'âme héroïque de Maud Gone.

Ce revirement généreux lui remettait forcément en tête la visite à Polo. Il fallait aussi arrêter le costume de ce pèlerinage. Il fallait quelque chose de simple et de discret et qui sentît pourtant la grande dame; il ne fallait révolutionner ni le personnel des salles ni les familles des malades, et il fallait pourtant impressionner les internes. Il y avait parmi eux deux fils de famille, des jeunes gens bien nés, et qui plus tard peut-être seraient de grands médecins; il fallait que ces Pozzi et ces Poirier de l'avenir gardassent à jamais le souvenir de Line. La blonde

enfant se décida pour un costume de drap carmélite : une étole de zibeline achèverait de lui donner une allure liturgique. Une petite capote ornée de deux ailes de mouette idéaliserait son profil séraphique, une chaîne d'améthystes compléterait l'ensemble. Elle imposait à Chichette, dont elle redoutait le goût commun, un froc de bure olive, et pour être sûre d'être obéie à la lettre, elle lui en faisait présent ; elle la prendrait le lendemain chez elle, Chichette demeurant à l'angle de la rue de Provence.

Le don d'une ceinture en vieil argent achevait de décider l'amie pauvre, qu'avait tout juste enthousiasmée le choix du froc. Chichette se rendait bien compte qu'elle ne ferait pas un sou, ensevelie sous un linceul de bure verte ; mais avec Line il fallait toujours se résigner à briller à l'arrière-plan ; et les deux amies se quittaient sur une effusion de tendresse. Chichette devait sa soirée à son coulissier, son monsieur du mardi, et ne soupait pas encore chez Olympe de Sambre-et Meuse.

Le lendemain, vers les deux heures, le coupé de Line emportait dans la direction du Jardin des Plantes les deux petites femmes frileusement blotties et tout heureuses de la bonne action qu'elles étaient complices. La voiture était encombrée

de fleurs, de paquets soigneusement ficelés et de boîtes nouées de faveurs bleues et roses : Line avait dévalisé fleuristes et confiseurs. Cinq louis, préalablement insinués dans une petite bourse de soie mauve, devaient être glissés en partant dans la main du malade ; on couronnerait ainsi dignement la mise en scène de l'œuvre méritoire. Line avait renoncé au dernier moment, à son étole de zibeline ; une ample mante de satin noir l'engloutissait toute, et pénétrée de la grandeur de la mission qu'elle assumait, elle se taisait, les yeux ailleurs, la prunelle perdue dans on ne sait quelle intime contemplation, plus tête d'expression que jamais sous la petite toque aux deux ailes d'ange. Chichette dans son froc de bure avait franchement l'air d'une nonne de bal masqué ; un coquin de petit nœud bleu pâle, qu'elle s'était campé sur l'épaule, nuisait à son aspect évangélique ; Line déplorait cette erreur, mais ne souffrait pas trop de ce manque de goût qui était à l'avantage du sien. Elle avait renoncé à informer Chichette des fautes de service et de tenue qu'elle avait notées au souper de la veille ; qu'y eût-elle compris ? Et Chichette, un peu gênée de ce silence, sentait s'affirmer le sérieux de leur apostolat.

Dire que, malgré leur effort vers la simplicité,

leur débarquement à l'hôpital ne fit pas sensation, serait un impudent mensonge. Dès leur sortie de la loge du concierge, ce fut une révolution qui mit tous les malades aux fenêtres, les infirmiers aux seuils des bâtiments. Elles traversèrent trois cours entre deux haies de convalescents engoncés dans des capotes brunes, la face hâve sous des bonnets de coton ; des infirmières accourues chuchotaient avec des internes. Elles ameutaient des groupes. Elles gagnaient le bâtiment D, Chichette un peu gênée de tous ces chuchotements, à côté de Line imperturbable, en vraie femme de théâtre dont la curiosité du public augmente et fortifie l'aplomb. Mais, quand elles entrèrent dans la salle Nélaton, Line portant une énorme gerbe de lilas à la façon d'un ange préraphaélite, Chichette la suivant, les bras encombrés de paquets et de cartons, ce fut une stupeur. « Monsieur Polo, une visite pour vous! » criait en se précipitant dans sa robe de chambre un petit Montmartrois convalescent. Tous les malades s'étaient dressés sur leur séant : quarante paires d'yeux écarquillés dans quarante faces terreuses dévisageaient les deux femmes, ne perdaient pas un de leurs mouvements. Polo soulevé sur son lit regardait sans comprendre; il ne reconnaissait pas Line. Elle

avait quitté Paris rousse, elle revenait blonde, et puis ce grand air de duchesse pairesse appris à Londres la changeait étonnamment; c'était la présence de Chichette qui le renseignait. Celle-là avait toujours ses yeux de garce. Le malade avait un sourire souffrant. « — Madame Line!... — Mais oui, c'est nous, mon bon Polo! Le père Ledru nous a dit; nous avons voulu nous-mêmes... Vous n'êtes pas trop changé : ça ne sera rien, vous vous remettrez; nous sommes là. » Et prenant son rôle au sérieux, Line s'installait au chevet du malade, daignait relever les oreillers, border les couvertures et lui tapotait dans les mains, Chichette, très absorbée par les œillades d'un interne paru au fond de la salle, s'activait plus mollement. Maintenant c'était le déballage des friandises apportées, les muscats à trois francs la grappe, les mandarines et les fruits frappés. Des lilas blancs, des anémones et des violettes de Nice jonchaient le pauvre lit d'hôpital; et du rose aux joues, le machiniste un peu gêné de toutes ces munificences s'extasiait et se confondait en remerciements. Des loustics tournaient autour du groupe, des conciliabules s'organisaient auprès des lits; des curiosités montaient de familles scandalisées; des grosses femmes à bonnets avaient des re-

gards de matrones outragées. Le sillage de parfums laissé par les deux femmes et l'armature de bagues des mains dégantées de l'actrice avaient mis toute la salle en éveil. « — Des princesses ! avait murmuré un naïf. — Deux catiches ! avait riposté un apprenti en visite; quèque ancienne à Polo. Un de ses béguins des Fantaisies Modernes, des gonzesses de théâtre des princesses couche-toi-là. »

Line, toute à son rôle de sœur de charité, attachait au plafond des prunelles lointaines, en adoration d'elle-même, elle entendait monter autour d'elle une ovation d'hommages et de respects. Polo la regardait en extase. Tout à coup une angoisse se peignait sur ses traits. Une femme de trente ans, fraîche encore, vêtue comme une petite bourgeoise, venait de paraître à l'entrée de la salle. Elle poussait devant elle trois enfants pauvrement, mais proprement vêtus. Elle allait droit au groupe et, bousculant avec affectation les deux femmes : « Je vois que tu as de la visite, disait-elle au malade ; tu ne t'ennuies pas. Nous aurions pu nous dispenser de venir. » Et s'adressant à l'actrice effarée : « — Vous n'êtes ni la sœur, ni la femme de Polo, alors quèque vous faites ici ? — Mais, madame ! balbutiait Line. — Moi, j' suis la bourgeoise.

C't' homme est mon homme et v'là mes gosses.» Et comme le malade intervenait pour expliquer: « Mais, Françoise, c'est madame Line de Serres! — Parbleu ! j' la r'connais bien. Une poupée. Mince de raisins, de lilas et d'oranges ; en v'là pour plus de dix sigues ! C'est à peine si à la maison j' peux faire manger les petits. Elle te doit bien ça, mon homme, pour l'état où elle t'a mis. » Et coupant la parole au malade : « C'est un béguin, ça saute aux yeux. J'étais dans l'escalier qu'on m'avait avertie. » Et prenant à témoin toute la salle : « Bon sang de malheur ! si c'est pas une pitié de retrouver ici la traînée de son mari. »

Line s'était levée toute blême : « Madame !...» Un interne accouru offrait son bras à la jolie femme défaillante ; Line se retirait presque huée par toute la salle.

Elle se jetait en sanglotant dans le fond de sa voiture, étouffant maintenant, en proie à une crise de larmes. « Faites donc le bien, suffoquait-elle en mordillant son mouchoir. Penchez-vous sur les malheureux et sur les humbles ! Faciles à suivre, les conseils de d'Espeuilles ! » Le coupé descendait la rue Monge. « Et les cinq louis, tu ne les lui as pas donnés au moins, les cinq louis? » C'était Chichette. Elle ne perdait pas la carte. »

Non, ils sont là, je les ai oubliés, ils sont là dans la bourse. J'étais si troublée. Prends-les, chérie, fais-en ce que tu voudras. — Ça m'aidera à payer ma modiste. » Et la petite acteuse escamotait la bourse. Un bienfait n'est jamais tout à fait perdu.

LA PETITE A FRANÇOIS

« *La Femme-Araignée,* la merveille du siècle. Entrez, messieurs ; entrez, mesdames ! — *Les Mystères de l'Inquisition !* Le plus beau musée de cire des cinq parties du monde, salon anatomique visible pour les hommes seulement, Galilée dans son cachot, les *in pace* du Saint-Office, Jeanne d'Arc sur son bûcher, la question au Châtelet, la Sachette de Notre-Dame ! Entrez, rendez-vous compte, messieurs, mesdames, des atrocités de l'Obscurantisme. — *Ramanalo !* Entrez voir Ramanalo, le terrible sauvage de la Terre-de-Feu, le mangeur de flammes ! Il dévore une montre et sa chaîne et les rend intactes ; il engloutit quatre grenouilles vivantes, deux alouettes avec leurs plumes et un lapin tout cru,

et cela en trois minutes. Entrez admirer Ramanalo, le mangeur de grenouilles, la concurrence à nos ministres. — Messieurs les artilleurs, messieurs les militaires, entrez, venez par ici, un spectacle unique, instructif et intéressant à voir, un cas médical visible pour les adultes : le *génésium de Mademoiselle Victoire!* »

Les boniments n'avaient pas grand succès. Une brume froide faisait, ce soir-là, l'atmosphère rousse et le pavé gras ; c'était un lundi et les permissionnaires étaient rares. Le col du veston frileusement relevé, des gens filaient, les épaules hautes, dans la direction de la place Masséna ; pas de promeneurs ; les contorsions de deux gauchos des Pampas, le sombrero mexicain rabattu sur des faces de pitres, retenaient seuls, quelques grelotteux devant la baraque d'une Loïe Fuller au rabais. Les glapissements du Concert tunisien n'arrêtaient même pas les passants et toute la troupe en parade, Fatmas de la Croix-Rousse en grègues Liberty et Andalous de Tarascon en vestes de toréadors et en culottes de soie déteinte esquissaient en pure perte leurs plus hardis déhanchements. La mélopée sabir d'Ali-ben-Lakdar, le nègre soudanais, dont les tours de reins ameutent ordinairement la foule amusée du vieux Nice, n'attirait même pas, ce soir-là,

un Italien; les deux baraques de lutte étaient fermées. C'était la misère noire, la misère prévue du mauvais jour qu'est le lundi, aggravée par la glaciale humidité de cette soirée de brume. C'était l'agonie de la Foire de Noël, dont les bateleurs tiennent jusqu'au 15 janvier leurs assises sur la rive gauche du Paillon, du pont Garibaldi au pont du Lycée, le Paillon tout retentissant, le jour, des battoirs des lavandières et comme éclaboussé de clartés par l'envol de tant de linges blancs !

Il béait à cette heure comme une grande travée d'ombre derrière les toiles des entre-sorts et, dans la solitude de la fête, c'est à peine si le *génésium de mademoiselle Victoire,* lancé d'une voix aiguë par une aguichante commère, faisait tourner la tête à un furtif passant : oui, c'était bien le fiasco final et le krach des forains sous les blêmes platanes d'hiver où de Bergues et moi errions, mélancoliques.

« Rien à glaner, ce soir, faisais-je un peu impatienté de battre la semelle dans ce brouillard, tous font relâche par ce froid ; on se couche tôt au pays de la chatouille. — Suivez-moi. Je sais un bar où se réunissent les forains, et, si vous me promettez de ne pas jeter les hauts cris aux propos plus ou moins verts que vous pourrez en-

tendre, nous allons surprendre dans leur belle inconscience l'âme parfois exquise et souvent touchante de quelques simples. — Des simples parmi des bateleurs ? Ces traîneurs de routes échoués de ville en ville et de village en village ! — Je vous vois venir, mais il y a forains du Midi et forains du Nord. La Provence est comme la Sicile ; le soleil y purifie tout. On parle de l'immoralité de l'Italie et de la Grèce. Le terme est impropre. L'immoralité commence à la conscience du mal commis, c'est la notion du plaisir permis et de la joie défendue qui constitue la faute. Les gens de ce pays sont amoraux et non immoraux ; dans la facilité de leurs mœurs et leur paresse de penser ils ne soupçonnent même pas ce que c'est que la morale. Ils ont l'instinctive appétence des jeunes chiens pour toutes les caresses et, d'où que vienne le plaisir, ils l'acceptent avec cette docilité frissonnante dont on retrouve la sensation dans leurs propos d'amour. « *Tu me donnes le frisson* » est ici, entre amants, l'expression courante du désir. Et la bonhomie de leur langage, et l'indulgente philosophie de leurs âmes de fatalistes ! Je me souviens toujours d'un propos de voiturier entendu à Beaucaire. J'ai le culte des anciennes diligences, on ne voyage bien et on ne voit vrai-

ment un pays, que haut perché sur le siège d'une antique patache ; l'automobile dévore l'espace et l'on brûle les routes dans une espèce de stupeur éblouie. J'allais à Marseille et venais de Valence. C'était au mois d'avril en plein éveil de la *Gueuse parfumée* et, le long des routes bleues et blanches qu'a chantées Paul Arène, c'était le frisselis des roseaux d'Espagne et le scintillement sous les sautes de brise des vergers d'oliviers ; et puis c'étaient aussi les bonnes haltes dans les vieilles villes embaumées de souvenirs et riches d'architectures romaines et romanes, Avignon et Villeneuve-lès-Avignon surtout, cette Pompéi des papes, Arles et ses arènes, l'Arles des Aliscarops, Tarascon et son château du roi René !... Bref, nous étions à Beaucaire, dans une auberge de rouliers. Le voiturier, un vieux Provençal au profil glabre et gras de médaille romaine, un vrai masque d'empereur aux joues rases, Vitellius ou Galba, achevait de descendre les bagages. Un des rouliers stationnant dans la cour l'interpellait : « Eh ! père Azémar, comment va-t-on chez vous? On dit votre femme bien bas. » A quoi le César en blouse : « Eh ! il a mangé le bon Dieu hier, et il a paour de mourir, la pôvre, et moi, j'ai bien paour qu'il ne meure pas. » Sans commentaires, n'est-ce pas, ce naïf aveu de vieil

époux aspirant au veuvage? Mais nous sommes arrivés, monseigneur. »

Nous étions place Garibaldi, devant un bar s'ouvrant sous les Arcades. De Bergues en poussait la porte aux vitres dépolies ; la petite salle était bondée de consommateurs. Bon nombre de casquettes de fourrure et de feutres mous aux larges ailes désignaient assez clairement des forains ; quelques figures m'étaient familières pour les avoir vues en parade ou croisées sur la Foire. Il y avait là le nain du Palais des Illusions, barbu comme un patriarche et drôle de la malice de ses petits yeux en éveil, le nez bulbeux et renifleur ; il y avait là le nègre soudanais du Concert tunisien et un des gauchos mexicains de la baraque de la Loïe ; il y avait là des longues blouses bleues brodées de maquignons et des petites vestes de montagnards, tout ce monde fiévreusement activé autour de parties de manilles dont les cafés étaient l'enjeu : ni cris, ni jurons, une atmosphère presque silencieuse.

Avec la sûreté de coup d'œil qui fait de lui un guide émérite, de Bergues traversait les groupes et allait s'asseoir auprès de quatre colosses attablés devant une bouteille de limonade. C'étaient quatre gars à la nuque violente et à la physionomie douce, malgré l'avancement des

maxillaires, quatre gars aux yeux tendres et comme endormis sous leurs paupières lourdes, l'air de brutes pensives et lasses. Ecroulés sur leurs chaises dans un tassement de tout le corps, ils tripotaient leurs cartes, étayés des coudes aux bords de table, et tous les quatre étaient blonds comme le miel. De Bergues saluait le plus grand d'un imperceptible sourire de l'œil.

« Amable des Baumettes, me disait-il en prenant place à la seule table demeurée libre. Vous l'avez vu, rue Blanche, au Championnat de lutte du Casino, un des plus fins lutteurs, une des gloires du Midi ; mais il préfère à Paris les foires de Provence ; sa baraque ici occupe le coin du pont. L'autre à la tête petite, un masque de Ligure avec des yeux si curieusement droits, un Gênois. Il lutte ici, sous le nom de Jean le Russe, Jean le Russe à cause de l'alliance ; le troisième, énorme, le plus gros de tous, un pêcheur des Ponchettes, un Niçois et, enfin, le quatrième à la physionomie régulière et douce, l'air d'un pâtre sous ses cheveux moutonnés en toison, un paysan de l'Ardèche, un croquant. Voyez, il a son baluchon en sautoir et le foulard noué sur le menton, le vrai costume du trimardeur. Je parierais qu'il retourne ce soir au pays et brûle le train suivant la louable ha-

bitude, qu'il ont tous ici de frustrer la compagnie. François Gorola, dit le Catalan ; le Catalan est pour les besoins de l'annonce. Maintenant écoutons un peu ces messieurs, mais demandons des cartes. Surtout n'ayons pas l'air d'épier. »

Les lutteurs avaient repris leur conversation.

« Alors, c'est dit, François ! tu nous quittes, nous ferons sans toi. Tu prends le train de minuit et retournes au pays ? — Eh ! que voulez-vous ? répondait l'interpellé d'une voix chantante, la femme m'écrit, elle s'ennuie, la pôvre, et la vieille aussi ! Et s'il n'y avait qu'elles, mais il y a la petite, elle est si belle ! elle n'a pas un an et pèse trente livres. On vient la voir de Privas, tant elle est grosse ! — Et puis tu es nouveau marié, François et le cœur y te parle. » Et le Niçois lui donnait une bourrade. « Eh ! ce n'est pas ça ; je vous assure, répliquait l'Ardéchois ; les femmes, on en trouve partout ; mais la pétite, ce n'est pas la même chose. Je ne suis pas sûr d'en faire une si belle. — On ne réussit pas à tout coup. — Et puis tu as raison, François, la fête est presque finie, ta femme te veut, tu dois rentrer chez toi. » C'était Amable qui parlait. Le patron approuvait l'employé. « Et que leur rapportes-tu, à tes femmes ? interrogeait Jean le Russe. — Des oranges de Nice, et j'ai

fait chemin pour en trouver à bon compte; tout est si cher au marché. J'ai été en campagne, chez un paysan, et les ai fait couper sur l'arbre avec les branches et les feuilles. On dirait des rameaux de Pâques. Ce que les femmes seront contentes, elles n'ont jamais vu ça. Ah! on va rire à la maison. » Et le gars riait lui-même aux anges. « Et à ta pétite, qu'es-ce que tu lui rapportes? — A ma belle! Ah! pour elle j'ai fait dépense et j'ai vidé la bourse. Une belle poupée qui m'a coûté trois francs et une maisonnette, quarante sous, avec les brebis, le pastour et le chien. J'en suis pour un écu rien que de bagatelles; mais va-t-elle battre de ses petites mains et en faire des risettes! Je l'aime tant, cet ange du bon Dieu! — Elle te ressemble au moins? — Eh! tu ne voudrais pas! C'est tout mon portrait, elle peut servir de miroir à son père. » Et les autres lutteurs s'égayaient, mis en joie par ce bel élan d'amour paternel.

Le Niçois méditait une malice.

« Et le petit qui couchait avec toi, François, tu l'emmènes? — Quel pétit? faisait l'Ardéchois rouge jusqu'aux oreilles, quel pétit? — Mais le Parisien, le camelot qui vendait des couteaux et des porte-monnaie sur la Foire, et qui avait de si belles mirettes, Jacques les Beaux-Yeux. — Il

me conduit à la gare, mais reste ici pour la saison, le pôvre. Que ferait-il au village? — Et puis où le logerais-tu chez toi ? — Taisez vous, méchants ! Quand je l'ai cueilli la première fois, il ne savait où coucher et n'avait rien mangé de la journée, le môme, et puis si brave ! Ah ! il m'a bien soigné mon linge, et puis où voyez-vous le mal qu'on ait dormi ensemble ! On est des pauvres : la chambre, elle coûte moins cher, et à deux on ne se languit pas tant. »

LA VILLA TROPHIME

Nous causions souvenirs d'enfance, de Bergues et moi, et, avec une mélancolie parfois secouée de gaietés soudaines, évoquions des salons falots et gourmés de petite ville, comme nos fils n'en connaîtront plus. Il y a déjà plus de vingt ans que ces sortes d'intérieur ont complètement disparu.

La civilisation, la démocratie, l'incessante marche du progrès, envahissante et meurtrière, en nivelant la société française ont à jamais détruit ces derniers vestiges d'une époque aujourd'hui abolie. Ces salons ridicules et touchants avaient bien leur charme. Des personnages hoffmanesques à force d'intensité provinciale et des maniaques attendrissants y éternisaient d'un

geste ou d'une attitude l'atmosphère de jadis.

— La province ! moi aussi, j'en ai subi l'engourdissement monotone, la veulerie somnolente, et, comme vous, j'ai souffert jusqu'à en crier de ridicules qui, aujourd'hui, nous font sourire.

Et Henri de Bergues, se redressant à demi sur les coussins du divan, laissait flotter ses yeux troubles sur la Méditerranée, apparue de lapis sombre au-dessus des verdures blêmissantes d'un verger d'oliviers.

— Mais la province n'est pas seule à produire des grotesques, et les petites villes du Centre n'en ont pas le monopole. Les villes d'eaux et de bains de mer peuvent lutter avantageusement pour le ridicule avec les Martinville-les-Fossés et les plus mornes Avranches. Et pourtant j'en ai vu, de ces salons de fossiles et j'en ai avalé, d'insipides tasses de thé dans des cénacles, on eût dit composés d'antiques échassiers et de plus vieilles chouettes. Mais parmi toutes les sociétés de fantoches, que j'ai rencontrés dans une vie déjà pleine, je n'ai jamais connu d'assemblage de gens plus comiques que le salon Pozon du Manoir, le groupe de bas bleus, de poètereaux et de vieux professeurs de province, de vieux cabots aussi réunis sous la présidence et autour des grâces de la comtesse Pozon du Manoir,

née Rosalie Bellet des Brumettes dans sa villa Trophime, à Arcachon-les-Pins.

Le délétère ennui d'une société d'oisifs et de demi-poitrinaires s'y compliquait de prétentions littéraires.

Du vivant de son mari, le comte Pozon du Manoir, inspecteur principal des eaux et forêts longtemps en résidence à Rouen, la comtesse avait été la Muse anonyme d'un poète, aujourd'hui oublié, mais qui avait eu son heure de notoriété au boulevard. Sur la foi de diverses poésies parues dans la *Revue des Deux-Mondes* et de trois volumes de vers publiés chez Lemerre, Rosalie Bellet s'était enthousiasmée pour Onésime Cruchard et avait écrit au grand homme. C'était une âme épistolaire. Débordant d'ennui, dans la pluvieuse cité normande, elle avait éprouvé le besoin de verser le trop plein de ses aspirations dans une âme sœur.

Rosalie Bellet était de Bolbec; elle avait eu une enfance plutôt mélancolique dans une petite gentilhommière située auprès des filatures, sur la route du Havre.

Cette enfance comprimée l'avait rendue romanesque. Elle mouillait ses mouchoirs de larmes en lisant Lamartine et pastichait assez adroitement les poésies de madame Desbordes Valmore;

déjà jeune fille, elle obtenait des succès de diction aux concerts annuels donnés au bénéfice des pauvres, dans la *Jeune Captive* de Chénier, les *Adieux* de Musset et ses *Vers à la Malibran*. C'était dans une de ces fêtes que le comte Pozon du Manoir l'avait vue et s'était épris d'elle. Ce qui n'empêchait pas cette âme tourmentée d'adresser, trois ans après son mariage, des lettres d'un lyrisme effréné à Onésime Cruchard. Le poète touché avait répondu poste restante ; une correspondance suivie s'était établie entre Onésime et la comtesse Pozon. Cet échange de lettres dura vingt ans. C'était de la passion purement psychique tout en tirades éthérées où les deux amants divaguaient et déliraient à qui mieux mieux, renchérissant sur leur admiration réciproque et, pâmés en plein Empyrée, se congratulaient éperdument et, ravis de leurs styles personnels, se juraient d'être toujours l'un à l'autre sans éprouver pour cela le besoin de se connaître : leurs épîtres leur suffisaient. Tous deux savaient qu'ils écrivaient pour la postérité et, le hasard ayant voulu que le poète mourût le premier, la comtesse Pozon avait eu ses *Lettres à une Inconnue*.

Elle les publiait un an, jour pour jour, après la mort de l'écrivain, sous le titre de *Lettres à*

Ninon, le nom même que lui donnait le grand homme : la publication faisait quelque bruit à cause du mort et madame du Manoir en gardait une auréole.

Le comte Pozon n'y voyait aucun mal ; la vertu de sa femme était au-dessus de tout soupçon, et n'est pas qui veut le mari de l'Egérie d'un des plus nobles poètes du siècle. Il fut l'époux de la Muse, comme on est l'époux de la reine et, à la seconde édition des lettres, il eut l'honneur de la dédicace : *A l'homme généreux qui a su m'aimer sans me comprendre et que je comprends en l'aimant*, et ce mari unique ne fit pas la grimace ; mieux : il s'attela à la renommée de sa femme.

Cette renommée suivit le couple à Arcachon, quand les médecins y envoyèrent le comte. La santé de M. du Manoir réclamait de longs hivernages dans l'atmosphère résineuse des pins. La villa Trophime abrita le ménage. Elle devint même leur habituelle résidence, la gentilhommière de Bolbec étant devenue odieuse à la comtesse Pozon, depuis que cette société de filateurs et de gros usiniers avait paru mettre en doute l'authenticité des *Lettres à Ninon.* Il n'en était pas de même de la Société d'Arcachon, population flottante et oisive de baigneurs et de mala-

des avides de nouveautés, de distractions et de bruit. La comtesse de Pozon du Manoir, la Ninon d'Onésime Cruchard, l'Egérie du grand poète! ce fut à qui se ferait présenter; chacun la voulait connaître. La villa Trophime devint le centre et le rendez-vous de toutes les belles âmes en mal de littérature, veuves incomprises, jeunes poètes élégiaques, vieilles dames théosophes, pianistes hongrois en quête de grosses dots, princesses russes nihilistes, officiers retraités passés maîtres dans l'art de broder au tambour et autres hystériques ; bref, la villa Trophime devint la demeure des artistes.

On y produisait des enfants prodiges, des violonistes de onze ans et des calculateurs mentaux en concurrence au fameux Inaudi ; les tables naturellement y tournaient d'elles-mêmes, on y évoquait, tour à tour, Marie Stuart, Louis XV et le général Hoche, car il y avait des spirites dans la compagnie ; des ténors fatigués y crachaient douloureusement le dernier souffle de leurs poumons, et d'anciens comédiens, refusés même aux représentations à bénéfice, y triomphaient dans le répertoire ; des actrices de Paris en tournée à Bordeaux y venaient, entre deux trains, détailler du Jean Rameau ou du Jacques Normand : les *Ecrevisses!* c'était la Maison d'art Régionale.

La villa Trophime se recommandait encore par un autre talent à la sympathie des artistes : le talent de son propriétaire. Le comte Pozon du Manoir, homme d'un goût sûr et délicat et d'une adresse émérite, depuis sa retraite, employait ses loisirs à décorer sa villa de la façon la plus ingénieuse et la plus neuve... avec des écailles d'huîtres. — Des écailles? — Avec des écailles d'huîtres, oui, mon cher!...

Les écailles d'huîtres, de moules et d'arapèdes, tous les coquillages mangés chez lui et même achetés en bloc aux restaurants voisins lui fournissaient les plus jolis motifs décoratifs, tant pour le mobilier que pour les murailles. Entre ses mains les sièges les plus simples, les tables de bois blanc, les jardinières de vannerie, incrustés de coquilles, devenaient de prestigieux meubles d'art. Il y avait toute une crédence composée de conques vierges, et le fronton de la bibliothèque offrait le plus rare arrangement d'écailles de praires et de clovisses ; les crustacés y jouaient aussi un rôle, et les carapaces de homard et les pinces de crabes apportaient aussi leur contingent de formes et de nuances dans les élucubrations esthétiques du comte Pozon. C'était curieux, imprévu et plutôt incommode ; tous ces meubles hérissés de pinces et de nacres coupantes n'in-

vitaient pas précisément à s'asseoir. C'était moins la villa Trophime que la villa Mollusque, mais la nouveauté de ce mobilier et l'imprévu de ses détails ravissaient les imaginatifs.

D'ailleurs, le comte Pozon du Manoir était dans son genre une espèce de grand homme. Il avait des décisions et des coups de génie à la Napoléon. C'est ainsi qu'il avait résolu le problème de la grande soirée à quarante francs. Il s'en vantait avec une certaine emphase ; grâce à des combinaisons culinaires capables de troubler le repos de Vatel, le comte Pozon recevait cent personnes dans ses salons de la villa Trophime et nourrissait et abreuvait ses invités pour la modeste somme de deux louis : « Deux louis, monsieur, pas un sou de plus, y compris l'éclairage. » Et le plus prodigieux de la chose, c'est que les invités revenaient.

Les menus du buffet des soirées Pozon étaient d'ailleurs la fable de la ville, on s'esclaffait dans tout Arcachon des rafraîchissements invraisemblables offerts par le ménage au cours de leurs réceptions. C'étaient, s'il fallait en croire les racontars, des pains fourrés aux épinards, des sorbets au tapioca et des sandwiches à la sardine. Il y avait des échaudés pour les estomacs délicats et des bouchées de foie de morue pour les

poitrines affaiblies ; les méchantes langues prétendaient que le ménage était pensionné par les médecins pour propager la dyspepsie et écoulait ainsi les produits rancis du codex de connivence avec les pharmaciens du cru, mais c'étaient calomnies pures. Le souci seul de ménager la santé ébranlée de leurs hôtes les guidait dans le choix de ces menus. Ninon et son mari évitaient ainsi à leurs habitués les dangers de la gourmandise. On consommait généralement peu aux réceptions de la villa Trophime, il n'y avait jamais foule autour du buffet, et la plus infâme malignité avait pu seule substituer le nom de Poison du Terroir au Pozon du Manoir du comte : ce qui était une détestable plaisanterie.

Poison pour Poison, la comtesse était bien plus néfaste que le comte et, auprès de ses prétentions littéraires, les menus de son mari devenaient inoffensifs ! Rosalie Bellet avait déchaîné dans le pays une véritable épidémie poétique.

Ah ! si elle s'était contentée de publier dans les journaux de mode et les feuilles locales ses élucubrations de Muse en deuil ! Mais, dans son zèle de vestale de l'Art, ne s'était-elle pas avisée de fonder dans sa villa un concours poétique avec jury d'honneur, lecture publique des pièces primées, récompenses, médailles et citations des

noms des lauréats dans la presse, absolument comme le concours Sévigné du *Gaulois* ou le concours littéraire du *Journal*. De frêles églantines d'or (en or très mince), décernés par la main de Ninon aux poètes vainqueurs, évoquaient dans ces fêtes l'ombre de Clémence Isaure.

Cet appel aux vanités endormies avait révolutionné tout le pays. A l'annonce de ces jeux de l'intelligence, tout Arcachon s'était réveillé poète ; le concours s'adressait à tout le département et plus loin encore, à toute la France ; les étrangers pouvaient même y prendre part, pourvu que leur envoi fût en vers français. Ce fut de Bordeaux à Bayonne et d'Angoulême à Toulouse une levée de cahiers et de buvards ; il n'y eut plus d'étude de notaire ou de cabinet d'huissier où un petit clerc ne rimaillât en l'honneur de la villa Trophime. Toute la province bouleversa ses tiroirs. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas commis un sonnet ou un quatrain à Chloris au beau temps de sa jeunesse ? Tous et toutes marchèrent depuis le receveur des contributions qui, durant ses loisirs, met en madrigaux l'Histoire de France, jusqu'à la vieille dame élégiaque et un peu asthmatique qui, dans sa chambre d'hôtel, écrit des stances émues à la mémoire de sa mère. Tous se mirent à l'œuvre en exal-

tant le nom de la comtesse Pozon. A Bordeaux, des bas bleus inconnus quittèrent leur petit logis des faubourgs et vinrent rendre visite à Ninon entre deux trains, aller et retour ; un garçon boulanger se découvrit une vocation et aurait emporté le prix sans les fautes d'orthographe. Un murmure d'ovations, une atmosphère d'encens entourèrent la villa ; la comtesse Pozon élevait le niveau intellectuel en moralisant les masses. Tous les cygnes du Parnasse s'abattirent sur Arcachon, et quelques oies aussi.

— Nous avons lâché Pégase à travers la contrée, disait complaisamment le comte, et des vols de chimères emplissent le pays. Ma femme en est l'héroïque bergère. »

Mais le cher homme n'assista pas longtemps au triomphe de sa femme. Il mourut dans l'année du troisième concours et ne vit pas couronner une fois de plus l'Egérie du grand poète. Ninon sous un pseudonyme avait obtenu le premier prix daux eux concours précédents; elle ne l'avait accepté que la main forcée par l'admiration générale.

Je ne fus admis dans ce milieu falot qu'après la mort du comte.

II

C'est en 1890, il y a une dizaine d'années, que je fus présenté à la comtesse Pozon. J'étais venu à Arcachon me remettre d'une assez forte bronchite contractée à mon retour d'Orient. Sur la foi de relations de voyage publiées dans la *Revue bleue*, madame du Manoir avait désiré me connaître. Elle m'accueillit comme si j'avais fait partie de la mission Marchand; elle avait lu tous mes livres parus, ce qui ne manqua pas de m'interloquer, mes livres étant encore à paraître, et possédait à fond ma psychologie. *J'étais de la race des voyageurs, j'avais une âme de goéland.* Je reconnaissais le mot pour l'avoir vu dans Pierre Loti, auquel elle me compara.

A ces prétentions près, c'était une aimable femme bien moins ridicule que son entourage et supérieure à sa réputation. Elle avait énormément lu et lisait beaucoup encore, mais elle avait mal retenu; une grande confusion régnait dans ses souvenirs : elle citait au hasard les

maximes de penseurs et les passages de poètes qui avaient le plus frappé son imagination, et ce hasard n'était pas un grand maître. Elle s'efforçait surtout à laisser d'elle une impression de culture intellectuelle et philosophique, et travaillait par tous les moyens à prolonger au delà de la mort sa figure de Muse inspiratrice. Elle avait élevé sa fidélité à la mémoire d'Onésime Cruchard à la hauteur d'un culte, et croyait devoir aux mânes de l'écrivain de continuer le personnage, qu'elle avait été de son vivant : la Ninon des *Lettres à une inconnue*. Ce rôle de double veuve d'inspecteur des eaux et forêts et de grand poète guindait un peu ses attitudes.

Si ses voiles de crêpe et ses mines éplorées de Polymnie funèbre s'harmonisaient assez bien avec les pinèdes et les horizons de mer d'Arcachon, ils cadraient assez mal dans le décor de coquilles, d'écailles et de carapaces de la villa Trophime. La première fois que j'y fus reçu, je me sentis envahi du vague malaise, que ressentent les nerveux au milieu des squelettes des muséums et des baleines desséchées des musées de marine : c'était bien un intérieur de fossiles. Si la maîtresse de céans, encore jolie sous ses cheveux cendrés, y détonnait par son charme

de blonde restée grasse, les habitués valaient le cadre.

Le cénacle de la comtesse Pozon ! Cela dépassait toute hypothèse. Quelle ménagerie et quel jeu de massacre ! C'étaient des vieilles dames ennuagées de marabouts ou casquées d'aigrettes, qui avaient dù ravager les cœurs sous le règne de Louis-Philippe. Outrageusement décolletées dans des robes de tulle mauves ou vert d'eau, elles étalaient imperturbablement des ostéologies de cimetière ou des gorges en cascade; toutes avaient eu dans leur vie un grand homme. L'une avait approc hé Musset, l'autre avait inspiré un sonnet à Lamartine, la troisième était l'héroïne de tel livre, et aucune, Russe, Anglaise ou Allemande, n'était demeurée étrangère à la littérature de son pays ; elles avaient toutes dirigé un mouvement littéraire ou politique. C'était un aréopage de vieilles folles comme on n'en voit qu'en Riviera, une Cosmopolis de vieilles Parques mieux placées là, que partout ailleurs, dans cette demeure décorée d'écailles d'huîtres, et toutes affligées de manies si invraisemblables que, si on les écrivait, on ne vous croirait pas.

Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes, la comtesse de Nébouza, la veuve de l'ambassa-

deur bien connu, harpiste accomplie et fervente de tous les maîtres de la musique, collectionnait éperdument tous les boutons de culotte, ceux des musiciens célèbres, entendons-nous. Elle en possédait de Gounod, de Verdi, de Massenet même, de Gabriel Fauré, mais n'en avait pu obtenir de Camille Saint-Saëns; elle les faisait monter entourés de diamants et les voulait de bretelle gauche parce que plus près du cœur; avec cela la plus honnête femme. Une autre, madame Astaréa-Amforti vivait familièrement avec les personnages les plus marquants de l'histoire; les morts étaient à ses ordres. Tous les soirs, elle se retirait discrètement à dix heures pour aller converser avec Louis XV; c'était son flirt de la saison. Lauzun lui dictait ses Mémoires, Casanova voulait lui faire compléter quelques chapitres des siens. Madame Astaréa-Amforti ne fréquentait que le dix-huitième siècle, mais madame de Pompadour lui causait bien des ennuis avec sa jalousie du Roy.

Le moyen que la tête ne vous tournât pas au milieu de toutes ces démences!

La veuve d'un officier mort en Afrique, madame Dorimond-l'Echauguette consolait aussi son veuvage en cultivant les Muses. C'était une âme pastorale. Rien n'était plus fade que les pe-

tites pièces de vers, dont elle encombrait les journaux du cru sous le patronage de la comtesse : les bergères, les bouquets de fougères et les nymphes bocagères en faisaient tous les frais ; c'était une poésie de trumeau de province, du Benserade à l'usage des pensionnaires. Mais dans ce petit lait bouillait une nature ardente. Madame Dorimond-l'Echauguette se passionnait avec une déplorable facilité pour toutes les célébrités modernes. Elle ne pouvait voir un homme connu en chair ou en effigie sans se sentir pour lui capable de tous les dévouements; elle découpait dans les albums Mariani les images de ses préférences, leur faisait des cadres d'herbes sèches, d'algues vertes et de fausses perles et, à un moment donné, n'y pouvant plus tenir, envoyait l'objet à l'élu de son cœur.

On répondait rarement à ses épîtres brûlantes, surtout quand l'inflammable veuve joignait à l'envoi sa photographie.

C'est ainsi qu'elle avait offert à Jacques du Rocroy et sa main et ses six mille francs de rente. Mais la plus célèbre de ses mésaventures fut sa visite au poète Algernoon Filde, lors de son séjour à Arcachon en 1887.

Le lauréat anglais était descendu à l'hôtel de la Plage et ne voyait personne. Absorbé par les

soins de sa santé et de son fameux poème, *Adonis et Vénus*, il déclinait toutes les invitations, éludait toutes les avances. Madame Dorimond-l'Echauguette, elle aussi, avait écrit. Sans réponse du maître, elle prit sur elle de forcer sa porte et se présentait un matin à l'hôtel. Algernoon Filde attendait, ce matin-là, la pédicure et avait donné ordre de laisser monter. Le valet de chambre, sur la foi de son physique, prend madame Dorimond pour la personne attendue et l'introduit. Algernoon Filde était couché; il voit cette dame en noir, un petit sac à la main : « Aôh! c'est vous? C'est bien, commencez. » Et, soulevant la couverture, il lui tend son pied.

La Muse demeure interdite et puis, devant cette nudité, croyant à quelque usage de la vieille Angleterre, hésite un peu et puis se précipite sur ce pied; elle le pétrit entre ses mains et le couvre de baisers. Stupeur épouvantée du poète. « *What are you doing! What are you about? Is she made? Kike her out dredfull!* Chassez cette lady impropre! » Et Filde exaspéré appelle, sonne et se débat.

Confusion de madame Dorimond. On s'explique. « Vous n'êtes donc pas la pédicure? — La pédicure! ». Et madame Dorimond suffoque. La pédicure! une habituée de la villa Trophime, la

veuve d'un officier! La pauvre femme se retira indignée. Quant au poète anglais, le même soir, il quittait l'hôtel.

— Mais aussi quelle idée d'aller voir ce Jonas Bull! lui disait pour la consoler le vieux comte Baboni, un des *sigisbées* de la comtesse, ce Filde est le pire misogyne. Il vous a donné le pied : aucune femme n'en a jamais tant eu.

Et les autres amies de la comtesse Pozon étaient à l'avenant. Madame du Manoir régnait sans conteste sur toutes ces Muses de Sainte-Périne. Le côté des hommes était moins stupéfiant. C'était le groupe ordinaire des plus ordinaires poètes de sous-préfecture : le vieux colonel qui tourne des quatrains aux dames et se lève au dessert pour porter des toasts, une main sur son cœur; l'ancien magistrat qui traduit Horace dans ses moments perdus; l'avoué retiré des affaires, dont le médaillier, connu des hommes seuls, recèle des curieuses intailles de Pompéies et qui anacréontise aimablement au fumoir. Il y avait là aussi le vieux sociétaire de la Comédie-Française, vieux Delobelle recuit aux feux de toutes les rampes, et qui résume en lui Mélingue, Laferrière et Taillade; il y avait enfin les inévitables esthètes anglais, le couple attendrissant autant qu'énigmatique qu'on croise dans

toutes les villes d'eaux, Castor et Pollux d'Outre-Manche errant de Venise à Florence et de Florence à Taormine avec haltes nécessaires et, pour cause, dans toutes les waterings-places où se reconstituent les organismes anémiés; les délicieux, les pâles et languissants traducteurs de Keepling et des auteurs tragiques d'avant Shakespeare, chastes amants de la lune et disciples de Filde, et, comme lui, n'offrant que le bout des doigts aux dames, et puis quelques moindres seigneurs.

La grande préoccupation de tous ces êtres atteints de dilettantisme aigu et de vanité chronique était les concours de poésie ouverts dans la villa Trophime. Tous rimaillaient en son honneur, tous ambitionnaient celui d'obtenir l'églantine d'or, en or si mince et à la tige si frêle, et d'entendre surtout leurs poésies déclamées à haute voix, devant tout Arcachon assemblé, aux mémorables *five o'clock tea* où l'on décernait les prix.

Une actrice, généralement du théâtre de Bordeaux, était chargée de réciter, ce jour-là, les pièces des trois premiers lauréats. Cette récitante d'œuvres primées se trouvait être, l'hiver de mon séjour en Arcachon, une jeune tragédienne de Toulouse, deuxième prix du Conser-

vatoire et récemment engagée à l'Odéon, à cette époque en tournée à Bordeaux.

On faisait grand cas dans tout le Midi du talent de mademoiselle Amalia Daurécie ; les jeunes revues l'encensaient et tout le Languedoc escomptait son avenir. Sarah Bernhardt n'avait qu'à bien se tenir ! Mademoiselle Daurécie était une belle personne, vibrante comme l'arc d'Eros et brune comme une olive ; elle avait des dons merveilleux, une voix de métal, de longs yeux de caresse et une plastique qui n'égalait que son aplomb ; mademoiselle Amalia avait le secret des regards appuyés et des savantes attitudes. Ses amis lui trouvaient du génie, et mademoiselle Daurécie ne demandait qu'à croire ses amis... Mais tous ces ridicules, on les lui pardonnait à cause de sa touchante affection pour sa mère. La jeune tragédienne désarmait les rieurs par son culte filial : elle traînait partout avec elle, dans le monde comme au théâtre, madame Daurécie mère, une bonne grosse femme réjouie avec l'accent de Toulouse et dans ses cheveux et dans toute sa personne, des relents de cassoulet et un parfum d'ail ! ; une exquise et brave femme de mère, intraitable sur la question de l'honneur, vrai dragon de vertu, mais qui s'alanguissait, amollie d'émo-

tion, à la voix de son enfant, la buvait du regard, les mains jointes, en extase et se rengorgeait dans son orgueil en disant : « Ma jeune fille ! » comme au monde aucune autre mère.

La villa Trophime avait à ce concours l'honneur de posséder *Ma jeune fille* et *Madame mère.* Mademoiselle Amalia détaillait les poésies. Gainée dans une robe molle à la Théodora, coiffée d'énormes touffes de fleurs à la Gismonda, les bras plus chargés d'anneaux que ceux de Cléopâtre, elle avait déjà animé de sa voix mordante et mis sur pied d'un geste deux assez piètres pièces de vers ; elle déclamait maintenant au milieu du silence un assez beau sonnet, mais d'un ton plutôt vif, écrit en l'honneur de la comtesse Pozon. Le poète qui l'avait fait y faisait parler l'ombre même d'Onésime Cruchard :

O grande inassouvie, esclave d'une lyre
Divinement savante et triste et chère au chœur
Des souffrantes pleurant l'infini de leur cœur,
J'admire ton tourment et comprends ton délire.

Un carillon frénétique interrompait l'actrice : toute la sonnerie de la villa en mouvement emplissait les étages d'une trépidation infernale ; on sonnait à la cuisine, on sonnait dans les chambres de bonnes ; une sarabande de domes-

tiques affolés dévalait par les escaliers : ils se précipitaient tous dans le salon : madame du Manoir y défaillait debout, suffoquée, interdite... Quel était le mauvais plaisant qui se permettait?... Et l'endiablée sonnerie carillonnait toujours; le tableau, consulté, indiquait que l'appel venait du boudoir. Ce fut une ruée de tous les invités dans la pièce soupçonnée : on n'y trouvait que madame Daurécie mère endormie. La bonne dame s'était assoupie au bercement cadencé de la diction de sa jeune fille. Affalée dans une bergère, elle ronflait en dodelinant de la tête et d'une main machinale avait saisi, en sommeillant, la poire en caoutchouc de la sonnerie pneumatique; et cette poire, madame mère la balançait, la palpait, la caressait et la pressait avec béatitude. C'était son inconscience qui mettait en branle toute la maison.

— Maman, s'écriait mademoiselle Amalia indignée, maman, à quoi penses-tu donc!

Et elle secouait un peu rudement madame mère.

La brave dame s'étirait, ouvrait un œil humide et, riant encore à ses souvenirs :

— Eh! je dormais, et je rêvais que j'étais auprès de ton pauvre père!

LE DANGER DES PÉRIPHRASES

« Rien de plus dangereux que les périphrases, et pour éviter un mot cru on s'embarque la plupart du temps dans des métaphores scabreuses. Tout le monde ne s'en tire pas à aussi bon compte que M. de Marsay, foudroyé d'une sévère œillade, un soir d'Opéra, par madame de Maufrigneuse elle-même pour avoir prononcé le mot *adultère* dans sa loge.

C'était parler corde dans la maison d'un pendu et madame de Maufrigneuse n'aurait pas dû broncher, mais il y avait là sa fille et mademoiselle d'Esparres, deux jeunes filles, et pour ces innocentes oreilles, l'ex-princesse de Cadignan crut devoir se cabrer.

« Monsieur ! » disait-elle. Et elle arrêtait le

jeune homme d'un regard lourd d'indignation. A quoi le dandy, s'inclinant dans son frac : « l'Adultère, c'est une province d'Algérie. »

M. de Marsay a toujours eu beaucoup de présence d'esprit, mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de ces sorties heureuses.

La périphrase la plus malencontreuse et la plus comique, que j'ai présente à la mémoire, est restée de mes plus joyeux souvenirs d'enfance. Eclose sur les lèvres d'une brave et digne Supérieure de couvent, embarrassée d'expliquer une mésaventure domestique, elle eut bientôt fait le tour de la ville, d'où elle gagna les environs et la proche sous-préfecture. L'atmosphère est si lourde d'ennui en province et, dans la monotonie des heures interminables, l'occasion est si rare d'en secouer un peu la torpeur ; la réponse de la bonne religieuse éclata, telle une bombe, dans l'atmosphère figée de ma vieille petite ville et, la minute de joyeuse stupeur passée, y demeura comme incrustée dans toutes les mémoires à la façon d'un mot historique.

C'est qu'elle était moins que gaie, la petite vieille ville de mon cœur où s'écoulèrent mes premières années d'enfance. Les talus des fortifications, les lentilles d'eau de ses fossés et,

de l'autre côté de la rivière, un poussiéreux quinconce en étaient l'unique verdure... et la rivière de Martinville-les-Fossés ! C'était, à perte de vue, une étendue d'eaux grises, toute de tourbières et de hardines, que traversaient deux chaussées seulement, aboutissant, l'une, à la Porte de Bretagne ; l'autre, à la Porte de Paris ; et c'étaient là les seules communications avec la campagne, cette plate et crayeuse campagne de l'Artois aux longues routes pavées, plantées de maigres peupliers. C'est assez dire quels tristes horizons et quelle monotonie !

Une incurable mélancolie d'automne semblait peser sur Martinville en toute saison et, sous les ciels blancs d'août qui faisaient scintiller la rivière, comme au milieu des brouillards de novembre, elle était d'octobre, la petite ville de mon enfance, et comme emplie d'invisibles feuilles mortes avec son vieux beffroi où ne sonnaient plus les heures, les logettes de son marché immuablement closes, et ses ruelles poudreuses et désertes aux noms surannés et charmants.

En dehors, c'était la blême étendue des marais de la Sorgue et de leurs champs de roseaux ; et puis, comme un panorama géographique, les lacets des routes au milieu des récol-

tes, et, posés çà et là à des bifurcations et à des carrefours, des amas de points noirs qui étaient des petits hameaux. C'était un horizon d'une écrasante mélancolie et, dix ans de ma vie, cet horizon fut le mien.

La société de Martinville était à l'image de ces horizons. C'était la société la plus gourmée, la plus imbue de préjugés et la plus confite en dévotion, qu'ait jamais évoquée Barbey d'Aurévilly dans ses intenses romans de mœurs provinciales, avec pour cadre les rues silencieuses et herbues d'un Valognes ou d'un Avranches.

Je reviendrai sur cette spéciale et hallucinante société, hallucinante à la façon des spectres en vérité, car tout y semblait mort.

Mais me voici loin de la fameuse périphrase et de la mésaventure qu'elle clôtura.

Le premier pensionnat de la ville était la maison des Dames de l'Abbaye. Il y avait bien aussi le Pensionnat des Dames de Saint-Etienne, et celui des Dames Bleues, dont l'uniforme était vraiment joli. Mais l'établissement bien tenu, la maison d'éducation tout à fait sérieuse, celle où toute bourgeoise de Martinville avait à cœur de faire élever sa fille, le pensionnat adopté par la société bien pensante et bien posée du pays, demeurait, sans aucune espèce de contestation



possible, le couvent des Dames Rédemptrices et Salutrices du Sacré-Cœur de Jésus, dont la maison mère était à Rouen, et dont la succursale à Martinville dépendait de la paroisse de la Trinité, dite l'Abbaye.

C'était une vaste demeure d'assez triste apparence et sise dans une rue peu passante, comme il sied, la rue des Jardins, (je me souviens encore du nom,) un long couloir de murailles au chéneau fleuri de giroflées, et qui em baumait au printemps. La ruelle serpentait, étranglée entre des grands enclos de vergers et de jardins fleuristes qui appartenaient à des communautés. Le couvent des Dames de l'Abbaye en occupait le centre; une grande porte à vantaux pleins, abritée sous un auvent d'ardoises, dénonçait seule la demeure. La porte était toujours fermée. On y accédait par trois marches et, au drelindindin d'une vieille sonnette rouillée, un judas s'ouvrait dans cette porte, encadrant dans son grillage la face de cire d'une Sœur tourière. Il y avait toujours des soutanes devant cette porte et, les premiers jeudis du mois, un défilé de petites filles à talmas, des mines de componction sous de grands chapeaux de velours, processionnait lentement sous la voûte et se répandait par les rues de la ville,

amusantes avec les broderies de leurs pantalons au ras des chevilles et leurs larges scapulaires de moire bleue sur leurs pèlerines de velours noir.

« Ce sont les demoiselles des Dames de l'Abbaye », chuchotaient les commères accourues sur le pas de leur porte. « Voici les plus beaux partis de Martinville qui passent », répondaient en écho les petits rentiers. « Voilà les grosses dots qu'épouseront messieurs nos fils. C'est la fine fleur du pays. » L'honneur et la vertu du siècle, concluaient quelques dévotes. — Les bigotes et leurs petites oies, ricanaient les libre-penseurs. Et ces quelques réflexions vous fixent bien mieux la situation des Dames de l'Abbaye, que tout ce que je pourrais vous en dire.

C'était la maison où l'on devait être élevée : mesdemoiselles de Lunebourg en sortaient, madame Princepré y avait une nièce. Le prix de la pension était plus fort que chez les Dames de Saint-Etienne et les Dames Bleues. Ces Dames Rédemptrices avaient les plus belles fleurs pendant le mois de Marie et le plus beau reposoir de la Fête-Dieu. La maison de l'Abbaye, en plus de ses internes, recevait des demi-pensionnaires, mais le nombre en était limité ; la moindre incartade amenait un renvoi; la discipline y

6.

était maternelle, mais sévère, et tout Martinville s'accordait à reconnaître la haute intelligence et le grand caractère de la Mère Angélique.

Aussi jugez du scandale qui courut en grandissant dans la ville, le matin où l'on apprit que la Supérieure avait fait maison nette. Elle avait, sans même leur accorder leurs huit jours, mis dehors les trois bonnes chargées du service des élèves, trois filles de la campagne, dont la dernière entrée y était déjà depuis trois ans ; Ursule Cafard, attachée au dortoir des grandes; Emilie Binet, aide à la cuisine, et Antoinette Fauvel, seconde à la lingerie. Les trois filles avaient été conduites à la gare et mises dans le train par la Mère Fulgence, Sœur économe.

Que s'était-il passé? Ce fut une traînée de poudre à travers Martinville, le propos affairé de toutes les dévotes sous le porche des églises, à la sortie de la basse messe de neuf heures; et, à onze heures, toutes les mères des élèves étaient au parloir, demandant la Mère Angélique et voulant savoir.

La Supérieure les reçut d'un air plutôt pincé. — « Mais enfin, ma Mère, ces trois filles dont vous étiez si contente? — Elles n'étaient pas honnêtes, elles mangeaient les provisions des

pensionnaires. Je les ai surprises, la nuit, furetant dans les armoires du réfectoire. » La petite armoire que chaque élève possède derrière sa place de banc, à table, et dans laquelle elle enferme à clé les menues friandises qu'on lui donne chez elle pour ses goûters ou ses desserts : chocolat, pain d'épices, confitures, pots de miel, et parfois de beurre salé. »

La provision des pensionnaires! Ce fut un *tolle* parmi toutes ces bourgeoises atteintes dans la propriété. Elles approuvèrent la décision de la Supérieure, on la félicita de sa sévérité.

Mais bientôt une autre version circula dans Martinville-les-Fossés : la Mère Angélique avait bien surpris ses trois bonnes, la nuit, dans le réfectoire, mais pas précisément la main dans les armoires des internes.

Une pensionnaire avait parlé et voilà ce que prétendaient les gens bien informés. La petite Hortense Dumont, une de la division moyenne, s'était réveillée, l'autre nuit, l'estomac retourné de fringale (l'ordinaire de ces Dames est très frugal le soir). N'y pouvant tenir, elle avait passé une jupe et s'était glissée à tâtons hors du dortoir; elle avait descendu sournoisement l'escalier et gagné le réfectoire. Un spectacle affreux l'avait clouée sur le seuil. A la clarté de la lune

tombant en plein par deux larges baies cintrées sans rideaux, elle avait aperçu les trois bonnes, depuis congédiées, étendues, renversées sur la grande table du milieu. Les trois pauvres filles, les vêtements en désordre, soupiraient et geignaient faiblement sous l'effort de trois inconnus, qui les avaient brutalement empoignées par la taille et tentaient de les étouffer. Les trois bandits apportaient dans leur crime une ardeur singulière. L'enfant épouvantée n'avait pas écouté davantage les râles des victimes. D'un bond elle avait gagné l'escalier, grimpé les étages quatre à quatre et était venue s'abattre contre la porte de la cellule de la Supérieure et, la secouant de toutes ses forces : « Ma Mère, ma Mère, il y a des hommes en bas. On tue les bonnes ! »

La Mère Angélique avait enfermé la jeune élève dans sa cellule et était descendue surprendre les assassins. Le lendemain matin, elle mettait les trois assassinées à la porte.

Toutefois, quand on sut le fin mot des choses et qu'on rapprocha le genre de méfait des trois filles chassées du motif donné par la Supérieure : *Elles mangeaient les provisions des pensionnaires*, on trouva que la Mère Angélique en avait aussi de bonnes.

LA MÉPRISE DE MADEMOISELLE LUNO

— Je vous parlais, l'autre jour, de Martinville-les-Fossés, la dolente petite ville où je suis né et dont les horizons de marais et de vieux remparts pesèrent, mornes et doux, sur toute ma première enfance... O le logis de mes parents, un logis depuis des siècles transmis de père en fils, rue des Bernardins, à l'angle de la place de l'Homme-Armé.

C'était une vieille maison, ventrue comme une commode Louis XV et surplombant de tout son premier étage au-dessus de poutrelles sculptées en forme de masques et de nains grimaçants. Entre chaque fenêtre priaient à jointes mains de fluettes statues d'évêques et d'apôtres. Ce logis, qui avait eu l'honneur d'héberger le roi

Louis XI, en l'an 1465, lors de son passage à Martinville, quelques jours avant la fameuse entrevue de Péronne avec le Bourguignon, avait été pendant trois siècles la maison de la famille de Vassenoise. Mon bisaïeul paternel s'en était rendu acquéreur pendant la Révolution. Mon grand-père en occupait le second étage, nous en habitions le rez-de-chaussée : le premier était loué à une madame Pincepré de Bourdeilles, dont tout Martinville respectait l'autorité. Toute ma famille considérait comme un honneur la chance inespérée d'avoir une locataire de cette importance.

C'était une grande faveur que de loger chez soi madame Pincepré de Bourdeilles. Tout Martinville-les-Fossés considérait ses moindres avis comme autant d'oracles.

Oh ! mon vieux Martinville et madame Pincepré !

Madame Pincepré de Bourdeilles, née Aglaé d'Espréménil, y régentait alors toute une société superlificoquentieuse et gourmée de vieux gentilshommes à prétentions d'antan et de douairières compassées et revêches. Quelques magistrats retraités étaient admis par condescendance dans le salon de madame Pincepré ; on y supportait aussi quelques petits bourgeois en raison

de leur attachement au passé, de leur dévotion reconnue et la modicité de leurs rentes, qui permettait aux autres de les humilier. Une espèce de mode surannée réglait les gestes et les attitudes des habitués de ce salon. Il était de bon ton d'y affecter un absolu mépris pour les choses de ce temps. Un dédain affiché pour le gouvernement actuel et tout ce qui l'approchait de loin ou de près, en était la suprême élégance ; les hommes y promenaient des manières d'avant l'émigration, les femmes s'y targuaient d'ignorer tout ce qui s'était passé en France depuis la mort de Louis XVI ; quelques-unes portaient encore le catogan, et un M. Gourmont-Larive, dont la mère avait été femme de chambre à la cour de Louis XVIII, y risquait parfois un œil de poudre. Madame de Saint-Génin, née Clavel, y prétendait avoir eu des ancêtres morts sur l'échafaud ; mais le vidame de Gondreville, bien authentique celui-là, insinuait que cette Saint-Génin descendait de l'échafaud par M. Samson. A l'entendre, cette petite Clavel aurait eu dans les veines un peu de sang du bourreau.

Volontairement attardés dans un passé dont ils tentaient de singer le langage et les façons d'être, espèces d'hallucinés grotesques et touchants, d'autant plus obstinés dans leur rêve

que ce rêve seul les faisait vivre, eux qui eussent été moins que rien sous ce régime dont ils regrettaient l'éclat, Nobliaux ruinés, petites-filles de femmes de charge aux Tuileries sous des règnes abolis, petits robins et plus pauvres petits rentiers, dont les ancêtres avaient peut-être passé les plats, telle était la petite cour, sur laquelle régnait sans conteste cette madame Pincepré, née d'Espréménil, dont les jugements faisaient loi.

Madame Pincepré de Bourdeilles ne se faisait aucune illusion sur la société qu'elle recevait, et c'est en cela même qu'elle était admirable. Fanatique d'une époque à laquelle elle devait tout, par la seule force de ses regrets et de son caractère elle avait su inspirer à ces parvenus d'hier, à ces fils et ces filles de gens la veille encore en condition, le culte ébloui d'un régime et d'une cour où ils n'eussent été que des mendiants. Mieux, par son autorité et sa diplomatie elle avait su créer dans cette petite ville bourgeoise une atmosphère de préjugés et de traditions dignes de Versailles et de l'île Saint-Louis. Chez madame Pincepré l'aiguille des cartels s'était arrêtée depuis Quatre-vingt-treize, et son cercle hypnotisé en était, comme elle, demeuré à la mort du Roy. Mieux, ce respect d'une

époque abolie, elle avait su l'inspirer à tout Martinville-les-Fossés et cela sans fortune.

On riait dans tout Martinville des soirées de madame Pincepré, de son cénacle de vieilles dames à mitaines et en robes déteintes, de ses dédains affichés de la mode et de ses réceptions de cinq heures, où les feuilles de tilleul ramassées sur le Mail remplaçaient le thé absent ; réceptions sèches entre toutes, où les petits pains de blé noir pétris par l'unique servante remplaçaient les gâteaux à venir.

« Singulières réceptions, déclarait M. Bornille, ex-marguillier de Saint-André et ancien habitué du salon, évincé pour ses mauvaises mœurs, on y sert du sommeil et de l'indigestion. » Tout Martinville-les-Fossés n'en aspirait pas moins à figurer à ces agapes illusoires ; le salon de la rue des Bernardins classait. Une situation était limitée d'un mot : Etait-on ou n'était-on pas reçu chez madame Pincepré !

Cette chère Aglaé, je la vois encore trônant dans son éternelle robe de soie olive, au milieu de son vaste salon carrelé aux boiseries grises et neutres, striées de chiures de mouches. D'assez beaux rideaux de lampas fauve, derniers vestiges d'une antique splendeur, drapaient les deux fenêtres et, sur la cheminée de marbre gris, deux

flambeaux d'argent brillaient du même éclat morne et froid que les yeux de la dame. Mince, blonde et guindée, Aglaé d'Espréménil de Bourdeilles justifiait à merveille son nom de Pincepré. Son quant à soi et la hauteur de ses manières faisaient tout ensemble la joie et la terreur des fournisseurs. Avec cela charitable, dépensant ses minces revenus en aumônes et brodant d'une aiguille infatigable des étoles de prêtres et des nappes d'autel ; d'ailleurs intraitable sur le chapitre des bonnes mœurs, des opinions et des idées, n'encourageant l'indigence que chez des âmes bien pensantes et au-dessus de tout soupçon.

Madame de Pincepré de Bourdeilles était une des personnes les plus noblement étroites que j'aie jamais rencontrées de ma vie.

Dans le cénacle de la rue des Bernardins, où ma qualité de petit-fils du propriétaire m'avait donné mes entrées grandes, parmi les personnes admises *par-dessus le bord,* fréquentaient les demoiselles Luno, deux orphelines déjà montées en graine et qui devaient à la mémoire de feu leur père, autrefois intendant chez une duchesse de Maulevriers, l'honneur d'être acceptées aux réceptions Bourdeilles.

Mesdemoiselles Luno, personnes proprettes,

discrètes, secrètes et macérées dans des pratiques pieuses, étaient d'une innocence dont s'amusaient même les habitués du salon Pincepré. Elles n'avaient jamais su démêler les mystères de leur basse-cour et, à trente-cinq ans, s'indignaient encore de la méchanceté du coq qui battait les poules. Elles traitaient les pigeons en humeur de colombes du Bon Dieu et prenaient les Cupidons culbutants des plafonds de l'Hôtel de Ville pour des nudités angéliques. Par une grâce d'état, qui ne pouvait être que la grâce efficace, ces deux vierges mûres ignoraient tout du monde et des choses de l'amour. A Martinville, la simplicité des demoiselles Luno était proverbiale.

Mademoiselle Blanche, la cadette, était assez ragoûtante. Grassouillette avec une face un peu ronde, mais trouée de fossettes aux bons endroits, elle joignait à un teint uni de religieuse deux grands yeux bleus, dont la limpidité, un peu troublée, n'eût pas été sans charme. Elle avait l'attrait toujours un peu agaçant des niaises. C'est à elle d'ailleurs, que devait arriver l'amusante mésaventure que voici :

Au cours de ses réceptions d'*indigestion et de sommeil* madame Pincepré, pour en atténuer l'ennui permettait parfois les jeux innocents à ses hôtes ; il fallait bien distraire un peu cette jeunesse.

Cette jeunesse, c'était moi, les deux demoiselles Luno, l'abbé Lefèvre — un grand gaillard bâti pour être valet de charrue et sentant à plein nez la campagne et l'étable — l'abbé Lefèvre et quelques autres jeunes membres du clergé. Et parmi ces jeux innocents, source sûre de petits cris, de petits rires et de grandes joies, un des divertissements les plus en vogue était le colin-maillard assis, que le bas peuple dans son langage hardi appelle aussi le *cul d'entendement*.

Ce colin-maillard se joue comme l'autre, avec cette différence que tous les joueurs assis en cercle autour de celui ou de celle qui a les yeux bandés, attendent tranquillement que le joueur aveugle vienne s'installer sur leurs genoux. Tout le monde garde le silence et celui, qui y est, sans autre guide que la sensibilité avertie ou perspicace de ses lombes, doit reconnaître au contact la personne sur laquelle il s'est posé; jeu en somme assez dangereux, bien que l'usage des mains en soit formellement proscrit.

On y jouait, ce soir-là, chez madame Pincepré et la cadette des Luno y était. Un bandeau sur les yeux, le buste en avant et les mains croisées sur sa poitrine, mademoiselle Luno venait déjà de s'asseoir sur plusieurs personnes sans avoir pu placer un nom; elle s'asseyait enfin sur les

genoux de l'abbé Lefèvre, s'installait dans son giron et de toute sa chair en éveil interrogeait les genoux du prêtre et sa soutane.

Elle s'appuyait même un peu du dos sur le torse de l'abbé, évidemment trompée par la robe ecclésiastique et cherchant à reconnaître un corsage. Tout le monde se taisait dans l'attente, le vicaire retenait sa respiration, mademoiselle Luno se recueillait ; puis, tout à coup, d'une voix aiguë, avec une gaieté de jeune pensionnaire :

— « C'est mademoiselle Tiburcien, Anaïs ! » et elle battait des mains comme une petite folle, « je sens son busc. »

Il y eut un silence gêné, des rires étouffés flûtèrent. Madame Pincepré s'était levée toute droite, les lèvres encore plus amincies qu'à l'ordinaire :

— Vous divaguez, ma chère enfant, disait-elle à l'ex-jeune fille.

L'abbé Lefèvre, lui, était devenu écarlate.

— Je sais ce que c'est, déclarait-il avec onction. Mademoiselle a été induite en erreur par cet objet. Elle a pris pour le busc d'un corset cet innocent goupillon.

Et, entr'ouvrant légèrement sa soutane, il retirait de sa ceinture, encore enveloppé de papier soie, un *asperges me* réargenté à neuf.

On respirait... Le vicaire était immédiatement entouré de dévotes. On ôtait le bandeau des yeux de mademoiselle Luno.

— Figurez-vous, mesdames, que ce négligent Loizelier, notre bedeau l'oublie depuis huit jours chez l'argentier. J'ai beau le lui rappeler tous les matins. Il se fait vieux, le pauvre homme. Alors j'ai pris sur moi de le prendre moi-même, et, en venant ici, je suis passé chez Pelaprat. Je ne pouvais le mettre décemment dans ma poche... Le caractère sacré de l'objet... Je l'ai placé sur ma poitrine. La rigidité du métal a égaré mademoiselle. On pouvait s'y tromper, Rien de plus simple en somme. N'est-il pas vrai, mesdames ? »

Mademoiselle Luno, curieuse et candide, considérait avec de grands yeux clairs le goupillon de son erreur ; madame Pincepré, réinstallée dans son fauteuil, opinait de la tête, daignait sourire aux propos de l'abbé.

Mais à partir de ce soir-là on ne joua plus au colin-maillard assis dans le salon Bourdeilles.

Après trente ans passés, on parle encore à Martinville du goupillon de l'abbé Lefèvre et de la méprise de mademoiselle Luno.

CES DAMES LEBOUTEILLER

— Eh bien! maman, comment te trouves-tu? Tu as chaud, toi! moi, je suis gelée. »

Marie Lebouteiller venait d'entrer en coup de vent dans la petite salle à manger, où madame Lebouteiller mère se tenait pelotonnée au coin de la fenêtre, un châle de tricot sur les épaules et les pieds juchés sur une chaufferette. Elle relevait un coin de sa voilette raidie de givre, baisait hâtivement la vieille femme au front et venait s'accroupir devant la petite cheminée; il y brûlait un maigre feu de bois. Marie Lebouteiller se décidait alors à sortir les mains de son manchon, entr'ouvrait sa jaquette, dégrafait un peu son boa, ôtait sa voilette et, comme un pauvre oiseau frileux qui lisse ses plumes après

la pluie, se désengourdissait à la chaleur du foyer.

— Il fait si froid que ça, Marie?

C'était la vieille dame emmitouflée qui interrogeait.

« Si froid qu' ça ! On voit bien, maman, que tu mitonnes à l'abri sur ta chaufferette. Il gèle et à pierre fendre, tous les ruisseaux sont pris. — Le fait est qu'il ne passe pas grand monde dans la rue, ce matin, soupirait la vieille dame. — Et tu t'ennuies ! Qu'est-ce que tu dirais s'il te fallait aller donner des leçons comme moi. Il faisait un froid chez les Vasseur ! les deux enfants toussaient dans cette salle d'étude sans feu ; je ne comprends pas leur mère. — Madame Vasseur est si avare, une femme si riche. Tu n'as pas pris mal au moins, Marie ! — Oh ! j'ai gardé mes fourrures... Et ma pomme cuite, tu as encore oublié de me la tenir au chaud, maman? Je ne la vois pas. — Je l'ai si peu oubliée que la voilà. Devine où je l'ai mise? »

Et la vieille dame, relevant un peu ses jupons de laine, se baissait péniblement vers sa chaufferette et retirait d'entre ses chevilles une pomme appétissante, juteuse et mordorée, à la peau crevée et boursouflée par places, un amour de pomme cuite posée sur une soucoupe.

— Et bouillante, mademoiselle. »

L'institutrice avait été prendre une petite cuillère et une assiette dans le buffet, et, maintenant assise sur une petite chaise aux pieds de sa mère, elle dégustait avec des mines délicates l'acidité sucrée de son en-cas.

Madame Lebouteiller mère, somnolente et heureuse, regardait manger sa fille tout en lissant du doigt ses épais bandeaux noirs, la seule chose de bien que possédât mademoiselle Marie Lebouteiller, d'une laideur de tout repos pour les familles dont elle éduquait les enfants.

« Et quelles leçons as-tu encore à donner, Marie? — Oh! je ne suis pas près d'avoir fini ma journée! C'est mercredi, mon jour le plus chargé de la semaine : le petit de Ségogne, mesdemoiselles Vasse, la famille Haudéride, les Lemeunier. J'en ai au moins jusqu'à sept heures. — Et tu ne déjeunes pas ici! Qu'est-ce que je vais devenir toute cette sainte journée? »

Et la vieille dame se lamentait.

« Tu n'es pas raisonnable, maman. Madame Chottard déjeune avec toi. Elle n'a qu'une leçon cet après-midi, à trois heures; tu ne seras pas longtemps seule. — Madame Chottard, ta sœur! Comme si c'était la même chose que toi! »

Et la vieille dame ronchonnait, toute à sa préférence pour sa fille cadette.

Marie Lebouteiller avait fini sa pomme. Elle se levait, allait poser la soucoupe sur le marbre du foyer, consultait la pendule, reboutonnait sa jaquette, agrafait son boa, se rajustait un peu devant la glace, remettait méthodiquement ses gants, puis se rapprochant de sa mère, l'embrassait longuement :

— Allons, du courage, maman, je rentrerai pour dîner, ne t'ennuie pas trop : et *Petit-Homme*, comment va-t-il ?

Et une curiosité tendre la penchait sur un gros chat, niché sur les genoux de madame Lebouteiller.

« N'y touche pas ! Il dort et il me tient chaud.
— Alors ne le réveillons pas. A tantôt, maman ! »

Et la voilà partie.

Mademoiselle Lebouteiller donnait des leçons de français, d'histoire, de géographie et pouvait préparer une jeune fille aux examens du brevet supérieur : mademoiselle Marie Lebouteiller avait ses diplômes. Sa sœur, madame Chottard enseignait le chant et le piano. Toutes deux couraient le cachet et se partageaient la clientèle des familles riches et bien posées qui n'envoyaient pas leurs enfants en pension. C'étaient les éducatri-

ces patentées de Froberville-les-Nointaux. Elles donnaient même des leçons dans les environs, mais elles exigaient alors qu'on les vînt chercher et reconduisît en voiture. Madame Chottard donnait même des leçons de solfège aux pensionnaires des Dames de l'Espérance. La société de Froberville les traitait en égales. Leur laideur, la distinction de leurs manières, la raideur de leur maintien en imposaient à cette société de petits rentiers et de commerçants parvenus ; leur laideur surtout, qui n'autorisait aucun soupçon en offrant un sujet de plaisanterie facile, leur avait donné droit de cité parmi les habitants. Il y avait près de trente ans que ces dames Lebouteiller sévissaient dans Froberville; elles y avaient éduqué près de trois générations. Des mères de famille se souvenaient parfaitement d'avoir appris leurs notes sous l'œil de madame Chottard et appelaient familièrement la seconde des Lebouteiller : Marie.

Ces dames Lebouteiller se recommandaient encore à l'estime et à la sympathie par les soins touchants dont elles entouraient leur mère. Du produit de leurs leçons elles aidaient à vivre la vieille dame, titulaire d'un maigre bureau de tabac, situé dans la rue des Tanneurs. Ses filles en avaient exigé l'abandon pour une location dé-

risoire à une ancienne blanchisseuse. Marie et madame Chottard ne se souciaient pas de voir leur mère avoir affaire au public de rouliers et d'ouvriers tisserands de la rue des Tanneurs.

Les demoiselles Lebouteiller n'étaient pas nées pour le métier qu'elles exerçaient. Comme le disait leur mère : « Mes filles ont été élevées dans la soie et l'opulence, et sans la mort de leur pauvre père... » Ces dames Lebouteiller avaient eu des malheurs.

Filles d'un receveur principal, la mort subite de M. Lebouteiller les avait ruinées. Le grand train de la maison n'avait pas permis à l'insouciance de leur mère de leur amasser des dots. Un bureau de tabac et une éducation soignée, ce qu'on appelait alors des talents de société, voilà quel se trouva être le bilan de leur situation. Leur bureau de tabac était à Froberville-les-Nointaux ; elles étaient venues à Froberville. Fureteuses et avisées, elles avaient su s'y faire une place en y donnant des leçons. Leurs façons de femmes bien élevées et d'un rang social supérieur au niveau Frobervillais les avaient imposées ; leur physique aussi.

Il était impossible d'être plus disgraciées de la nature que les demoiselles Lebouteiller, la cadette surtout. Grande, mince et d'une mai-

greur qui n'était pas sans distinction, elle portait sur un long cou décharné une face à la fois de guivre et de négresse blanche : nez camard aux narines évasées, lèvres lippues, dents offensives, lourdes mâchoires de carnivore, oreilles écartées et pointantes comme celles des fauves, c'était une gueule de gargouille en rupture de cathédrale. La pauvre créature possédait avec cela une démarche onduleuse, une certaine élégance de gestes et d'attitudes et presque une jolie tournure. Mademoiselle Lebouteiller portait toujours des voilettes épaisses et, sur la foi de cette taille fringante, il lui était arrivé d'avoir été suivie, oh! par des étrangers de passage dans la ville; mais les suiveurs ne s'y prenaient pas deux fois. Cette figure d'épouvantail aurait fait reculer les plus braves. Les bourgeoises de Froberville disaient couramment de l'institutrice : « Elle a de si beaux cheveux, et elle aime tant sa mère! » épitaphe connue de tous les laiderons. Spirituelle avec cela et d'humeur caustique, mademoiselle Lebouteiller savait mieux que se défendre; le mordant de ses reparties tenait en respect les rieurs. Certaines familles lui confiaient l'éducation de leurs enfants par terreur; on craignait son esprit d'observation aiguisé de remarques judicieuses. Ses

énormes yeux en boule de loto étaient doués d'une terrible clairvoyance. C'est surtout sur le sexe fort que s'exerçait la verve de mademoiselle Lebouteiller. Fervente apôtre du célibat, elle faisait une propagande ardente auprès de ses élèves pour les détourner du mariage, revendiquait hautement les libertés de la femme et proclamait qu'elle n'accepterait jamais le joug d'un mari; elle faisait profession de détester les hommes, et c'était un sentiment partagé par les mâles de tout le pays.

Madame Chottard, la pianiste, affichait la même aversion; mais, au moins, chez elle, la haine avait-elle un motif : Celina (c'était le petit nom de madame Chottard) avait été mariée, — oh ! à peine, puisque son bonheur n'avait duré qu'une nuit.

Le lendemain même de son mariage, Chottard réalisait le petit avoir de sa femme, maigre dot amassée leçons par leçons, et disparaissait sans retour. Il laissait à Celina son trousseau et la perspective d'une grossesse dont le dépit de l'abandonnée faisait avorter l'espoir. Un premier colloque avait suffi à l'indélicat Chottard, il avait préféré la fuite à un second entretien. Les mauvais plaisants prétendaient que les scrupules de la jeune mariée avaient rebuté

la patience de l'époux. Mademoiselle Celina Lebouteiller aurait exigé que son mari gardât au lit son caleçon et aurait passé toute cette première nuit de noces, un traversin convulsivement serré entre ses bras, sans vouloir lâcher d'une minute cette égide improvisée de ses pudeurs.

Madame Lebouteiller avait trop bien élevé ses filles. Petite et râblée avec une figure insignifiante de poupée à monter les bonnets, madame Chottard, elle, passait pour avoir été jolie. Je n'ai jamais connu, moi, qu'une petite femme courte à la mine pointue et au teint gâté par la couperose, courte de jambes et courte d'humeur, et dont la voix mielleuse et facilement aigre, avait la fadeur équivoque d'une crème surie. Acrimonieuse avec cela à rendre des points à la légendaire mistress Gribiche des pantomimes anglaises, madame Chottard était le vivant effroi de ses élèves, dont elle châtiait les maladresses à coups de règle appliqués sur les doigts.

Oh! cette mince règle en fer de madame Chottard, dont mademoiselle Lebouteiller avait, dans son parler le cinglement bref et sec! Ces demoiselles Lebouteiller étaient comme cette règle : de fer.

La mère avait plus de bonhomie et, quoique

éternellement geignarde et mécontente, gardait dans ses ronchonnements une espèce de tendresse. On la devinait amollie par d'anciennes privautés. De ses jupons de laine et de ses tricots de vieille femme s'émanait encore une caressante douceur. Madame Lebouteiller avait dû toujours être laide, mais d'une laideur aguichante; un tout petit nez tourné à la friandise, de grosses joues rebondies, une fossette au menton et une stupéfiante fraîcheur lui donnaient, sous ses bonnets enrubannés de jaune, l'extravagant aspect d'une grosse rose trémière; des petits yeux de malice pétillaient dans cette large face hilare, de petits yeux clairs d'un bleu de fleur et si innocents, disait le vieux président de Neurville, qu'ils en devenaient criminels. Elle était gourmande, coquette, curieuse, fantasque et cancannière, et sa malveillance, embusquée le long des jours derrière les rideaux de sa salle à manger, surveillait la rue et se dépensait le soir en interminables racontars, dont ses filles indulgentes supportaient le papotement. Marie et madame Chottard adoraient leur mère. Impotente et goutteuse, elle était d'humeur difficile, et la brusquerie de ses boutades leur avait déjà fait perdre des leçons. Longtemps, elle avait trompé l'ennui de ses journées solitaires en par-

tageant avec son perroquet des trempettes de biscuits et de vieux malaga ; le perroquet en était mort. La vieille dame buvait maintenant seule les vins fins de sa cave, si bien que, le soir, il lui arrivait parfois d'avoir le bonnet sur l'oreille et de gazouiller des propos inquiétants. Elle regrettait, par exemple, que Froberville n'eût pas de garnison, et avait de longs soupirs en songeant à Nancy, qu'elle avait habité en 1840 et où il y avait de si beaux dragons.

Ces demoiselles Lebouteiller souffraient des inconséquences de leur mère ; elle aurait pu se faire mal juger. Madame Lebouteiller n'était que supportée à Froberville ; on lui prêtait des aventures.

II

HISTOIRE D'UN CLYSOPOMPE ET D'UNE SAUCE A LA BENZINE

La plus célèbre aventure de madame Lebouteiller était sa soi-disant liaison, aux premiers temps de son séjour à Froberville, avec M. Mouillard, le pharmacien de la rue Chanoinesse,

marguillier de Saint-Gervais, aujourd'hui défunt, le cher homme. M. Gustave Mouillard était demeuré veuf avec deux filles qu'il élevait sévèrement ; on n'avait jamais parlé de lui avant l'arrivée à Froberville de madame Lebouteiller.

Comment le veuf connut-il la veuve ? M. Mouillard prenait son tabac rue des Tanneurs, madame Lebouteiller sa pharmacie rue Chanoinesse. A Froberville, quand on va du quartier des filatures à Saint-Gervais, il faut passer rue Chanoinesse et, quand on va de Saint-Gervais au faubourg de la ville, il faut passer rue des Tanneurs ; et M. Mouillard et madame Lebouteiller se rencontraient forcément tous les jours ; la parité d'âge des demoiselles Mouillard et Lebouteiller acheva la connaissance. La veuve du receveur, alors dans tout l'éclat d'une quarantaine florissante, avait de la fraîcheur et de la vivacité.

Madame Chottard, encore jeune fille, venait de débuter dans l'enseignement musical ; Marie, de six années plus jeune, travaillait encore pour son diplôme de hautes études. M. Mouillard demanda à madame Lebouteiller les lumières de ses deux filles pour compléter l'éducation des siennes. Juliette et Anaïs n'auraient qu'à gagner de la compagnie de Marie et de Celina ; d'a-

mies qu'elles étaient, les jeunes filles devinrent élèves et maîtresses, et le père et la mère, attendris et touchés de l'édifiant accord de leur progéniture, de se congratuler et de s'applaudir de la combinaison. Des relations quotidiennes s'établirent entre la pharmacie et le bureau de tabac : Madame Lebouteiller promena et chaperonna les demoiselles Mouillard par la ville, l'heureux père était trop flatté de pouvoir confier ses filles à une femme de cette valeur. La province n'eût pas été la province si elle n'avait pas malignement interprété cette entente de deux familles. Le pharmacien était encore vert : Froberville prêta à M. Mouillard un sentiment pour madame Lebouteiller et à madame Lebouteiller des faiblesses pour M. Mouillard.

Mais où la malveillance provinciale éclata, c'est dans le détail et l'imagination des signaux qu'elle voulut voir entre les deux amants. Madame Lebouteiller ne pouvait recevoir M. Mouillard chez elle : la présence de ses filles, l'espionnage organisé de la servante et des voisins, l'inquisition même des passants rendaient tout rapprochement impossible. M. Mouillard était aussi très surveillé chez lui : l'élève de pharmacie, la bonne, ses deux demoiselles rôdant par la maison ; mais le petit cabinet de consultation situé

dans l'arrière-boutique pouvait abriter un galant entretien.

On remarqua ou l'on crut remarquer que madame Lebouteiller passait bien souvent rue Chanoinesse. Elle allait, frôlant les murs, et devant la pharmacie hâtait le pas avec un regard furtif aux objets de la devanture. A peine répondait-elle au salut de M. Mouillard, installé dans son comptoir, mais, parfois, elle tournait sournoisement le bec de cane de la porte et disparaissait, comme si elle fût tombée dans une trappe. Elle en ressortait une heure après avec un petit paquet de graine de lin ou de guimauve, reconduite jusqu'au seuil par l'empressé M. Mouillard. Ce manège intrigua. La veuve fut suivie, épiée. Que regardait-elle ainsi à la devanture avant d'entrer? et voilà ce que découvrit M. Fouina, employé à la mairie. L'objet, qui décidait des visites de madame Lebouteiller au pharmacien était un clysopompe, un vulgaire clysopompe mis là, comme par hasard, au milieu des seringues et des bocaux de couleur. Seulement, ce clysopompe changeait d'attitude. Tantôt il avait le bec en l'air et dardait sa canule comme une couleuvre irritée; tantôt, au contraire, son tuyau de caoutchouc pendait tristement et reposait, inerte, sur la tablette de verre. La position

de la canule décidait tout. En l'air, elle précipitait madame Lebouteiller dans la boutique ; pendante, elle hâtait son pas et lui faisait continuer son chemin.

La canule était un signal ; le clysopompe était symbolique. On avait surpris plusieurs fois le pharmacien en train de redresser le bec de l'instrument.

Si non e vero, e bene trovato.

Vous pensez si Froberville en fit des gorges chaudes.

Ces demoiselles Lebouteiller étaient-elles au courant des histoires colportées sur leur mère ? Leur tenue à elles était parfaite ; elles désarmaient la critique par une conduite exemplaire et une sévérité de langage, une raideur d'attitudes qui ne permettait pas un soupçon. Madame Chottard poussait les scrupules d'une conscience timorée jusqu'à proscrire le mot *amour* dans les romances qu'elle serinait à ses élèves. Elle le remplaçait par le mot : *tambour*, sans prévoir quels étranges quiproquos pouvait amener cette substitution. Mademoiselle Marie, moins avertie par l'expérience, se contentait d'opérer par périphrases ; elle avait rayé le mot *passion* de l'enseignement qu'elle donnait à ses élèves. Dans sa

bouche, les plus notoires égarements des personnages historiques devenaient *des sentiments profonds*; Néron avait eu un sentiment profond pour Poppée, et Louis XV pour madame de Pompadour; les mères de famille étaient orgueilleuses de citer les métaphores de mademoiselle Marie. Par leurs scrupules quintessenciés les demoiselles Lebouteiller s'étaient attiré la faveur et le patronage de madame Lemastur, vieille dévote irréductible, qui voilait de gaze les nudités de ses pendules et terrorisait les vicaires de sa paroisse par ses relations avec le haut clergé. On la disait puissante à l'archevêché, assez bien même pour disposer des cures. On citait jusqu'à Rouen le menu de ses dìners; madame Lemastur recevait tous les messieurs prêtres de la contrée.

Madame Lemastur était presque une figure héroïque. Elle incarnait le veuvage dans sa plus haute conception de deuil et de regret. A la mort de M. Lemastur, n'avait-elle pas voulu soustraire le défunt à la constatation médicale de décès, et, dans l'exaltation de sa douleur, pour le conserver auprès d'elle, n'avait-elle pas imaginé de mettre mariner le corps dans une baignoire remplie de sel? Une démarche de Monseigneur auprès de la veuve avait pu, seule, faire cesser

le scandale. Mais une espèce d'auréole en était demeurée à madame Lemastur. Pour tout Froberville ahuri elle était la veuve inconsolée qui, par excès d'amour, avait salé son mari. Des époux soupçonneux la citaient comme exemple à leurs femmes.

C'est cette autorité qui s'intéressait aux demoiselles Lebouteiller. La situation des deux coureuses de cachets s'accrut de tout le prestige de la riche dévote; ce fut pour elles le droit de cité. Les dames Lebouteiller eurent cet honneur inespéré d'être invitées à un dîner d'évêque *in partibus*, il est vrai ; elles furent ensuite d'un déjeuner de chanoines, et leur faveur s'affermit jusqu'au jour où elles eurent la malencontreuse idée de rendre une politesse à leur bienfaitrice en l'invitant à leur tour à dîner.

Le curé de Saint-Gervais, par égard pour madame Lemastur, avait promis aux dames Lebouteiller d'être des leurs.

La mère et les deux filles avaient mis les petits plats dans les grands. Malheureusement par excès de zèle la mère Lebouteiller, qui était friande et pleine de prétentions culinaires, ne voulut pas s'en remettre au cordon-bleu loué pour la circonstance et s'obstina à rôder autour des casseroles. Ses filles ne laissaient pas d'être

inquiètes. Elles respirèrent au premier service, quand madame Lemastur, après avoir loué le potage aux quenelles, s'exclama sur le coulis des bouchées d'écrevisses ; les hochements de tête du curé de Saint-Gervais approuvaient. Les autres invités, madame Edgard Lenut, mademoiselle Mitoire du tiers-ordre des Augustines, et M. Gentil organiste se taisaient, hypnotisés par le luxe de madame Lemastur, qui arborait, ce soir-là, une chaîne d'améthystes sur une robe de moire violette ; le dîner s'annonçait bien. Tout à coup — on venait de servir un turbot sauce câpres — madame Lemastur poussait un cri d'outarde et, avec un geste d'horreur : « Ne mangez pas cela, monsieur l'abbé ! Il y a de la benzine dans cette sauce ! — De la benzine ! » Et les trois dames Lebouteiller se levaient indignées ; elles regrettèrent plus tard ce mouvement.

« Mais goûtez vous-mêmes, mesdames ! ripostait sèchement la dévote. — En effet, il y a de la benzine dans cette sauce, objectait l'abbé. — Mais oui, il y a comme un goût de benzine », répondaient en écho madame Lenut et M. Gentil. Madame Lemastur avait repoussé son assiette ; les trois Lebouteiller goûtaient le plat incriminé et devaient se rendre à l'évidence. Un

relent de benzine empestait le turbot. Mademoiselle Marie n'y tenait plus : « C'est odieux! Comment pareille chose a-t-elle pu se produire? Maman, tu n'as pourtant pas quitté la cuisine! » La vieille dame se taisait, atterrée.

On faisait venir la cuisinière. Marie l'apostrophait violemment; l'institutrice était déchaînée : « Comment cette sauce sent-elle la benzine? Elle avait trompé leur confiance. On la payait pourtant assez cher! » Et c'était, à travers un flux de récriminations cinglantes, les déductions d'un vrai réquisitoire. « Après tout, est-ce que j'sais? plaçait enfin l'interpellée, Madame a fourragé dans toutes les casseroles. — Vous dites... maman? — C'est Madame qu'a voulu mettre le vin elle-même dans toutes les sauces; elle ne lâchait pas les bouteilles. J'ai bien senti, un moment, une odeur de benzine ; mais j'pouvais pas penser... — Sortez! Vous êtes une insolente! » La femme rendait son tablier.

Que s'était-il passé? Madame Lebouteiller, harcelée par ses filles, devait avouer qu'en furetant dans l'armoire elle avait pris la benzine pour le vinaigre blanc, mais n'en avait pas versé dans la sauce : l'odeur l'avait avertie. Elle avait tenu un moment la cuillère pleine au-dessus de la casserole, mais l'avait retirée aussitôt.

« Une goutte sera tombée, une goutte aura suffi, concluait madame Lemastur ; ne vous *éluges* pas, mes bonnes, et passons au rôti. C'est un petit malheur. »

Le rôti était un faisan paré par M. Leveau, le pâtissier-cuisinier de la rue du Mail. Il fut déclaré exquis. Mais il y avait quelque chose de brisé entre mesdames Lebouteiller et madame Lemastur ; le lien rompu ne se renoua pas. Avec l'inconséquence de madame Lebouteiller mère tout le passé de la vieille dame était apparu à madame Lemastur ; l'ombre du clysopompe s'était dressée devant elle. Le dîner s'acheva dans la contrainte.

Madame Lemastur n'invita plus ces dames Lebouteiller à ses repas ecclésiastiques ; la vivacité de leurs protestations lui avait déplu ; elle n'avait pas aimé non plus la violence de Marie invectivant la cuisinière. Néanmoins, toujours pleine d'estime pour la rigidité de leur caractère et de leurs mœurs, elle voulut marquer à mademoiselle Marie surtout sa sympathie protectrice, et, quand sa chatte Moumoutte mit bas, elle lui fit présent d'un petit. Elle le lui envoya dans un panier de fine vannerie, rempli d'ouate et enrubanné de bleu.

Ce chat devait emplir et bouleverser l'existence de l'institutrice.

III

PETIT-HOMME

Il arrivait en pleine disgrâce. Ce fut comme une éclaircie dans l'horizon assombri des dames Lebouteiller. Madame Lemastur ne boudait plus ses amies ; elle avait oublié le fameux turbot à la benzine, dans lequel des bonnes âmes avaient voulu voir une tentative d'empoisonnement. La province seule possède cette bienveillance dans les insinuations. Il faut accorder à madame Lemastur qu'elle n'avait pas un instant accueilli cette dénigrante hypothèse ; c'était une femme de grand sens. Elle avait depuis longtemps passé l'âge où les veuves enamourées mettent conserver leur mari dans la saumure ; mais sa méfiance, une fois éveillée, ne s'endormait pas, et l'étourderie de la mère Lebouteiller lui avait cruellement rappelé les racontars colportés sur les débuts de son séjour à Froberville. Elle ne rendait pas ces demoiselles responsables, car madame Lemastur

était juste; mais pouvait-elle en bonne conscience admettre encore à la même table que Monseigneur une femme qui avait un clysopompe aussi symbolique dans son passé?

L'envoi du petit chat arrangeait tout. La dévote ne prodiguait pas ses cadeaux; c'était une grande marque d'honneur que d'avoir un petit de sa chatte Moumoutte. Moumoutte était une des rares faiblesses de madame Lemastur; elle excusait les innombrables portées de l'animal, suite d'indéniables déportements, en les attribuant à une irrésistible vocation maternelle. La pauvre bête souffrait tant quand elle mettait bas; ses miaulements de femelle en gésine se répercutaient dans son cœur. Madame Lemastur endurait les mêmes affres que sa chatte et offrait pieusement ses angoisses au Seigneur; mais les rejetons de Moumoutte n'en étaient pas moins jetés à l'eau, car la riche veuve aimait mieux les noyer que de les remettre entre des mains indignes, dans des familles où la lignée de sa chatte aurait eu de mauvais exemples. Et c'était être privilégié que d'avoir un petit chat de madame Lemastur.

Marie Lebouteiller comprit tout le prix de la faveur. Le chat à peine installé dans la cuisine, elle courait chez la donatrice. La vieille dame

l'accueillit avec un fin sourire : « Vous m'avez comprise ; je n'en donne pas à tout le monde. — Ah ! madame, je le le sais. Voilà pourquoi... » Ce fut une effusion : « Il est mignon, n'est-ce pas ? — Un amour ! — Et j'ai songé à tout ; c'est un mâle. » Le front de Marie se rembrunit. « Vous souffririez trop avec une femelle. Vous ne vous imaginez pas les ennuis. Ah ! ce que j'endure avec Moumoutte, quand elle met bas ses petits ! Je n'ai pu encore m'y faire depuis le temps que ça dure ; j'agonise chaque fois avec elle ; ce serait mon enfant, je ne souffrirais pas plus. Vous n'auriez pas pu supporter cette vie-là ; je connais votre cœur. Mademoiselle Marie, remerciez-moi ; je vous évite bien des tracas, bien des soucis. »

Mademoiselle Marie remerciait ; la révélation de Madame Lemastur lui ôtait un poids. A l'arrivée du cadeau madame Chottard, qui n'aimait pas les bêtes, avait jeté les hauts cris : « On avait bien besoin de ça dans la maison ! Ça allait faire des ordures partout, et, deux fois par an, ça allait mettre bas un tas de petites bêtes puantes, miaulantes et malpropres ; autant habiter une ménagerie ! » Et elle ne parlait pas des puces et de l'odeur.

Mademoiselle Marie avait écouté, anéantie ;

madame Lebouteiller ébranlée hochait la tête et semblait donner raison à son aînée. C'est alors que Marie avait pris sur elle de courir rue Parchemin, chez la donatrice; les éclaircissements de madame Lemastur soulageaient son cœur : c'était un mâle.

L'institutrice rentrait au logis triomphante. Madame Lemastur avait donné le mot de l'énigme que n'avait pu résoudre leur inexpérience du mystère des sexes : c'était un mâle ! Avec lui ni grossesses, ni petits; l'institutrice déclarait fièrement qu'elle se chargeait de l'éducation de l'animal, et madame Chottard rentrait ses griffes.

Et pour mademoiselle Marie Lebouteiller commença une ère merveilleuse et nouvelle; toutes ses heures appartinrent désormais à *Petit-Homme*.

Petit-Homme! Comment mademoiselle Lebouteiller, qui faisait profession de haïr le sexe fort et d'en fuir toutes les entreprises, avait-elle pu donner ce nom à son chat: *Petit-Homme?* C'est là un de ces mystères dans lesquels un penseur aurait voulu voir une revanche de l'instinct et une inconsciente revendication de la nature; l'amante et la mère, refoulées dans la vieille fille, s'affirmaient évidemment dans le choix imprévu de ce nom.

Petit-Homme ! L'institutrice apportait à l'éducation de l'animal une passion singulière ; elle l'aima avec toutes les tendresses, toutes les cajoleries et toutes les ferveurs. Pour le minet chéri elle eut des attentions d'amante et des sollicitudes de mère. Une vocation s'était fait jour en elle : la vocation du dévouement. *Petit-Homme!* La nuit, elle se réveillait en sursaut pour écouter la bête dormir ; elle courait, pieds nus, sur le carrelage de sa chambre pour lui donner à boire, et ne s'assoupissait que rassurée par son ronronnement. *Petit-Homme* finit par coucher sur son lit. Pour lui les meilleurs morceaux, la noix de côtelette et l'aile de poulet posées sur une assiette et mangées sur la table, un petit fauteuil d'enfant installé, aux repas, auprès de sa maîtresse.

Il connut la béatitude des longues siestes dans la tiédeur des jupes et les caresses appuyées des lentes mains lissant son poil. Et *Petit-Homme* grandit et embellit même, choyé, dorloté, épié, deviné dans ses moindres désirs, sous l'œil en extase des trois femmes (Madame Chottard était venue à résipiscence). Il se développa, un peu ahuri de caresses, avec, parfois, une inquiétude dans ses prunelles d'émeraude, quand dans un élan d'amour l'institutrice le serrait

entre ses bras maigres et lui mordait presque l'oreille en s'écriant : « Chéri, il ne te manque que la parole. » Ce fut une transformation dans l'intérieur Lebouteiller ; une vie nouvelle en anima l'existence monotone. Il y avait maintenant un enfant dans la maison.

Trésors de tendresses refoulées, essor contenu, parfois brisé, des aspirations vaines ! Mademoiselle Marie Lebouteiller avait enfin trouvé sa voie. Grâce à *Petit-Homme,* elle était mère, amante aussi ; elle eut l'orgueil de la bourgeoise flattée dans son fils en écoutant les dames en visite la complimenter de la fourrure luisante et de la souplesse râblée du matou. Le matin, quand une petite pèlerine de caoutchouc jetée sur ses épaules nues, elle vaquait devant sa toilette aux ablutions quotidiennes, il arrivait parfois au chat, demeuré sur le lit, de bondir tout à coup sur le dos de sa maîtresse. Mademoiselle Lebouteiller fléchissait délicieusement sous le poids moelleux de l'animal ; la chute imprévue en était d'autant plus désirable. *Petit-Homme* se frottait contre la nuque osseuse de la vieille fille, la fouillait de son nez, la chatouillait de ses moustaches, et, sous les griffes à demi enfoncées dans sa peau, des griffes de chat ronronnant et jouisseur, l'institutrice défaillit toute frissonnante

et les yeux chavirés par l'intensité de la caresse : c'étaient là des sensations d'amoureuse. Elle en connut bientôt les affres et les angoisses : il arriva une nuit où *Petit-Homme* découcha.

C'était au printemps, et les chattes en humeur attiraient les matous sur les toits. La vieille fille connut l'attente hallucinée des veilles. Des sarabandes de félins emplissaient la douceur des nuits d'un vacarme de sabbat : c'étaient des miaulements et des râles de rut et des crissements de combat. Marie reconnaissait la voix du bien-aimé et souffrait en silence dans son orgueil d'Ariane ; le mystère des sexes lui était enfin révélé. Le matin, elle n'en pansait pas moins d'une main maternelle les oreilles sanglantes et le nez griffé de l'infidèle. Puis, vint un matin où il ne rentra plus.

Il partit un soir de printemps.

Le désespoir de mademoiselle Lebouteiller fut immense. Après trois jours d'attente, l'institutrice ne douta plus que la malveillance ne lui eût dérobé son chat. Ses soupçons se portèrent d'abord sur madame Tacon, l'épicière-mercière d'en face, qui avait offert à mademoiselle Lebouteiller de marier sa chatte rousse avec son beau *Petit-Homme,* et dont on avait repoussé

les propositions avec horreur. Elle crut d'abord à une vengeance ; puis, la grosse gaieté d'un ménage voisin l'éclaira. C'était un couple d'ouvriers socialistes. L'homme buvait et la femme la poursuivait depuis longtemps de ses rires muets. Un matin, des enfants tassés sur le trottoir l'accueillirent avec le célèbre refrain :

C'est la Mère Michel qui a perdu son chat.

Et mademoiselle Marie ne douta plus de son malheur : on avait mis *Petit-Homme* en gibelotte.

Son cœur se fendit et ses yeux se remplirent de larmes. Pauvre mademoiselle Marie ! A sa mère et à sa sœur, qui lui conseillaient de remplacer le chat disparu par un autre, elle répondit que cette épreuve l'avait à jamais guérie d'aimer qui que ce soit, jamais un autre minet ne franchirait son seuil ; mais une réflexion de madame Chottard l'ébranla : « Que dirait madame Lemastur, si elle apprenait la disparition de *Petit-Homme ?* Il fallait tenir la vieille dame dans l'ignorance de leur malheur. La dévote était pointilleuse et facilement irritable, elle ne leur pardonnerait point de ne pas avoir su préserver l'enfant de Moumoutte, le chat issu de sa maison. »

L'institutrice se résigna. Un autre chat donné par une mère d'élève remplaça l'absent. Un pieux mensonge entretint l'erreur de la vieille dame. Elle avait la vue un peu basse et ne venait que rarement rue des Tanneurs. Comme l'autre, le nouveau venu s'appela *Petit-Homme*.

Et malgré son serment, mademoiselle Lebouteiller se prit à l'aimer. Il y avait maintenant en elle un besoin de tendresse. Choyé, caressé, gavé de friandises comme son prédécesseur, *Petit-Homme II* devint la joie et le souci des trois femmes, jusqu'au soir de printemps où les gouttières mal hantées ne le rendirent pas à l'inquiétude de sa maîtresse.

Madame Lemastur n'était pas morte, il fallut continuer la pieuse comédie : un autre *Petit-Homme* remplaça le second.

Mademoiselle Lebouteiller connut ainsi la tristesse des veuvages et la douceur des secondes noces renouvelées de printemps en printemps. Elle vieillit entre le regret et l'espérance et, quand leur riche amie de la rue Parchemin, madame Lemastur s'éteignit à soixante-quinze ans en laissant à mademoiselle Marie sa chaîne d'améthyste et sa robe de moire violette, l'habitude était prise ; la vie avait plié et vaincu ce caractère et ce à quoi elle avait consenti par défé-

rence et par amitié, elle le continua par lassitude et aussi par besoin d'aimer. Les chats se succédèrent dans cet intérieur on eût dit, néfaste à leur espèce, dans cette maison où une malveillance embusquée s'acharnait à les supprimer tour à tour ; et, comme dans une dynastie tragique, tous s'appelaient *Petit-Homme* du nom viril et câlin du premier de la race.

Et cela jusqu'au jour où la mère Lebouteiller, fatiguée de voir sa fille vivre toujours dans les transes et dans les larmes, prit une décision héroïque. Si tous les chats étaient ainsi ravis à leur sollicitude, c'est que l'instinct les attirait dehors. C'est pendant qu'ils couraient les gouttières, que des voisins malfaisants s'emparaient des matous enamourés. En supprimant la cause, on supprimerait l'effet. Le *Petit-Homme* régnant se trouvait être un superbe angora également cher aux trois femmes.

Madame Lebouteiller mère décida de le faire couper, mais il fallait faire la chose à l'insu de sa cadette : jamais Marie n'aurait consenti à ce qu'on martyrisât *Petit-Homme*.

On saisit l'occasion d'une absence de mademoiselle Lebouteiller ; la première communion d'un petit cousin l'appelait à Rouen : elle devait y rester trois jours. Le lendemain de son départ,

le vétérinaire était appelé rue des Tanneurs, la bête était happée, ligotée, sa virilité cueillie : il ne courrait plus maintenant

La bête se traînait trois jours, maussade, renfrognée, ahurie, obstinément réfugiée sous les meubles, elle refusait toute nourriture et jurait hérissée, la griffe en arrêt devant tout essai d'approche. Là-dessus retour de mademoiselle Marie souple, fringante avec l'éternelle jeunesse d'allures des filles restées maigres : « Bonjour, maman, bonjour, Celina. Comment va mon chat ? Où est *Petit-Homme ?* — Mais il va bien ; tout s'est bien passé. Il est là. » Et Marie respire. Elle se précipite. Une bête aux prunelles ardentes se recule, s'arc-boute et, l'échine en dos de chameau, jure, crache et s'enfuit sous le buffet. Marie n'en croit pas ses yeux : « Mais qu'est-ce qu'il a ? Minou, Minou ! Viens, mon chéri, viens, *Petit-Homme.* » Et comme *Petit-Homme* hérissé reste sourd à l'appel : « Mais qu'est-ce qu'il a ! je ne reconnais pas mon chat. Ce n'est pas naturel, il a quelque chose de changé dans la physionomie. »

Le mot fit fortune : on parle encore dans Froberville de la physionomie de *Petit-Homme.*

LA DOT DE L'ARTILLEUR

« Regarde donc Labourgas, si y s'astique ! Pour sûr qu'y va voir sa bonne amie, ce soir. — Ah ! il se fait faraud et il s'en est fait une paire de moustaches, bagasse ! Elles frisent plus dru que celles du *colon*. — Et des odeurs ! R'garde-moi cette mèche ! On dirait un *novi* (un jeune marié) le matin de ses noces. — Et des gants blancs tous les jours ! — Oh ! la belle lui en donne. Monsieur touche plus que son prêt ; il est dégourdi, le pitchoun, il connaît les bons coins, il fera son chemin. — Reste à savoir l'âge de Madame ; les écus se comptent aux rides. — Et il n'y a générosité que d'aïeule », concluait Loustaud, un Parisien égaré au 9e d'artillerie de forteresse, au quartier du Mourillon.

Et les conversations se poursuivaient, salées de grivoiseries et poivrées de débinages, entre les hommes occupés à fourbir leurs armes et à consolider leur paquetage, en vue de la revue du lendemain. C'étaient, d'un lit à l'autre, de féroces astiquages de boucles et d'ardillons le long des courroies de cuir poissées de cire ; tout un jeu de brosses s'escrimait le long de gros bras nus, enfoncés jusqu'au coude dans des bottes luisantes ; des éperons criaient, frottés de blanc d'Espagne. Et toute la chambrée, mise en fièvre par la revue imminente, peinait et suait avec des regards d'envie et des allusions mauvaises à l'adresse de l'homme assez heureux pour sortir, la veille de l'inspection du colonel, et assez insouciant pour s'en être remis à un camarade de lit.

Moyennant une pièce de quarante sous, Manoury avait consenti à fourbir le fourniment de Labourgas... Ce Labourgas, il pleuvait donc des pièces de cent sous dans sa musette, qu'il se payait une ordonnance comme un adjudant.

L'artilleur soupçonné était un assez beau gars à la tête ronde et petite et à la mâchoire carrée, ce type de légionnaire des armées de César qu'on retrouve de Gênes à Marseille dans beaucoup d'hommes du Midi : type énergique aux traits

accusés et aux narines vibrantes, dont toute la sensualité est réfugiée dans les yeux, des yeux de provocation et de caresse, dont la prunelle, perpétuellement en éveil, dément la sévérité de toute la face.

Baptistin Labourgas remuait des prunelles bleues sous de longs cils noirs. Grand et désinvolte avec cela, il était de ceux qui font retourner les filles sur leur passage, car les garçons de cette espèce, les filles les regardent longtemps encore après qu'ils sont passés, et les reconnaissent toujours à la première rencontre.

Indifférent aux propos dont il était l'objet, Labourgas donnait un dernier coup de brosse à son dolman, mettait en valeur le liséré blanc de son faux col, assujettissait son képi devant une petite glace, replaçait celle-ci sous son traversin, lissait l'or broussailleux de ses moustaches ébouriffées, d'une dernière pichenette, portait la main à sa tempe droite : « Bonsoir, la compagnie », faisait-il ; et, pivotant sur les talons, le Marseillais gagnait la porte et s'en allait.

C'était l'heure où la porte de l'arsenal vomit à flots la turbulence heureuse des travailleurs ; l'heure où les vapeurs de la Seyne ramènent à Toulon les ouvriers des Forges et Chantiers. Le quai de Cronstadt grouille alors d'une affluence

de peuple affairée et remuante; c'est l'heure aussi où les matelots descendent à terre, où les casernes lâchent leurs permissionnaires, le lycée ses externes ; et une liesse immense emplit toute la ville, comme une joie enfantine, expansive et bruyante d'écoliers en vacances, les bras tendus vers l'horizon.

C'est toute cette joie des rues qui crispait, ce soir-là, les camarades de Labourgas. Ils lui en voulaient de tout le plaisir qu'il allait sûrement prendre, et dont ils étaient, eux, privés. De l'autre côté du mur du quartier, dans les platanes de l'avenue, un millier de moineaux piaillant et voletant mettaient un crépitement, on eût dit, de friture : une friture immense où l'or des nuées du crépuscule semblait se rissoler.

« Baste ! autant qu'ça soit lui qu'un marsouin ou une écrevisse de rempart (dans l'argot militaire, fantassin), concluait Galliroux, un Toulousain de la classe. Ça fait toujours honneur au régiment, et les camarades en profitent.... Tant mieux pour Labourgas, s'il a trouvé la vieille. »

Le brigadier Galliroux ne croyait pas si bien dire : l'artilleur Labourgas avait en effet, trouvé la vieille. Trois fois par semaine, il allait fendre le bois de la comtesse Obermann, une vieille

douairière allemande installée dans une villa, sur la route du Cap Brun.

Le mardi, le jeudi et le samedi soir, Labourgas procédait à d'intimes rinçages, s'astiquait avec un soin tout particulier, et, lingé de frais, sanglé sous son dolman de trois tours de tayolle qui lui faisaient saillir le torse, se rendait chez la vieille dame noble. Il y fendait le bois quelquefois très avant dans la nuit, la nuit du samedi surtout, quand l'artilleur obtenait la permission de vingt-quatre heures et avait, pour se reposer, toute la journée du lendemain.

Pour ces corvées de bois Labourgas touchait de vingt à vingt-cinq francs la semaine, cent sous pour les corvées ordinaires, et de dix à quinze francs pour celles de nuit. C'était un prix fait comme pour les petits pâtés. Il faut croire que le travail était dur, car, depuis que l'artilleur était le fendeur de la comtesse Obermann, il avait rompu avec Paulette Bijou, une fille de Marseille nouvelle venue au Chapeau-Rouge, et qui, de suite, avait remarqué Labourgas. On savait au régiment que le Marseillais était l'ordonnance d'une vieille dame et se faisait des profits en ville en s'occupant hors du quartier. Mais les camarades ne croyaient pas aux plaisanteries qu'ils mettaient eux-mêmes en cours. « Tu

lui fends son bois, que tu dis ! Depuis l'temps qu'ça dure, elle en a donc une forêt ! — Une forêt de balais, car elle a dû en rôtir, la vieille, pour t'avoir choisi pour tes moustaches sucrées et ton œil aguicheur. — Dis plutôt que tu lui fournis les manches... oui, les manches de balais qu'elle enfourche pour aller au sabbat, quand elle t'y mène le samedi, la vieille masque, insinuait Loustaud, qui avait de la littérature. — Tu fais chez elle d'autres besognes que tu ne nous dis pas ; tu lui mets le vin en bouteilles et tu lui ranges un peu sa cave. » A toutes ces grivoiseries de chambrée le Marseillais se contentait de hausser les épaules et de répondre de sa voix chantante : « Tas de fadas ! C'est une brave dame, vous ne la connaissez pas ! » Et le capitaine d'habillement, qui était souvent des dîners de la comtesse, continuait de faciliter les permissions au Marseillais ; il devait bien cela aux menus friands de la villa Euterpe.

La comtesse Obermann avait le culte des Muses ; elle enveloppait du même respect le clergé, la littérature et l'armée. Elle avait une cuisinière précieuse, Arthurine, et ses dîners étaient fort prisés des vieux officiers en retraite, du curé de sa paroisse et de quelques vieilles dames qu'elle invitait d'ailleurs rarement.

La comtesse Obermann vivait très à l'écart ; elle s'aimait confinée dans son jardinet foisonnant de roses trémières, de balsamines et de quarantaines, des fleurs gaies, parfumées et vieillottes comme elle, en plates-bandes encadrées d'étroites bordures de buis. Un buste de Beethoven s'épanouissait au milieu d'une minuscule pelouse, posé sur un fût de briques vertes et bleues de Vallauris.

L'auteur de *Fidélio,* le génial musicien des sonates, était le dieu de la maison.

Son buste ornait aussi le piano du petit salon de la dame, une petite pièce tendue de cretonne pâle figurant une treille fleurie de volubilis. C'était un intérieur ensoleillé et gai, où tout caressait l'œil : des soies claires, des sièges cannés et dorés du siècle dernier, des amas de coussins de pékin aux couleurs vives et, sur les consoles et les étagères, les plus jolis Saxes du monde, une vingtaine de groupes enguirlandés et fardés d'un maniérisme puéril et charmant.

La comtesse Obermann tenait ce luxe un peu viennois et ces authentiques bibelots de son mari feu le comte Obermann, qu'avaient séduit, déjà attardé dans la vie, les grâces professionnelles de Cécilia Manzi.

Fille d'un père italien et d'une mère de Genève,

Cécilia avait dansé un peu partout en Italie et, sans jamais avoir été première étoile, avait de vingt-cinq à trente ans joué les demi-gloires à San-Carlo de Naples et à la Scala de Milan : beaucoup l'avaient appréciée comme ballerine et comme femme. Toute une saison, elle avait mimé au San Félice de Venise la Muette de Portici avec succès. Paris avait applaudi sa plastique à l'Eden de la rue Boudereau, puis elle avait été à Vienne. Elle y avait connu des archiducs et le comte Obermann. Le vieil autrichien, un peu gâteux, s'était pris pour la Manzi d'une passion sénile. La Manzi s'était fait épouser. Mélomane enragé, le comte Obermann avait peut-être moins donné son nom à la jolie femme qu'à l'arrière-petite-nièce de Beethoven. La Manzi avait toujours très adroitement joué de cette parenté ; elle seule l'expliquait dans une généalogie un peu obscure.

Depuis son veuvage, elle avait toujours eu soin d'affirmer par d'augustes effigies sa qualité d'arrière-petite-nièce de l'auteur de la *Pastorale*. C'est à l'ombre de ces bustes qu'elle avait, pendant vingt ans, reçu toute la société de Cannes. La comtesse Cécilia y avait sévi de quarante à soixante ans; ses matinées y avaient réuni toutes les élites ; de la voix lui était venue en pre-

nant de l'âge ; elle rossignolait à miracle tous les maîtres italiens, réussissait moins dans le Schumann, mais disait avec sentiment le Mendelssohn. On donnait chez elle des auditions de l'illustre grand-oncle, des récitations de Sudermann et de d'Annunzio ; car, en sa double qualité d'Italienne et de veuve de sujet allemand, madame Obermann se devait surtout à l'art cosmopolite et ne cultivait vraiment l'élément français que dans l'armée et le clergé. Personne n'ignorait rien du passé de la ballerine ; mais, en allant chez la comtesse Obermann, on allait surtout chez la petite-nièce de Beethoven.

Une mésaventure comique devait interrompre cette belle carrière : un de ces incidents, dont le ridicule tue et auquel la réputation d'une femme ne survit pas, lui avait fait quitter Cannes et s'échouer à Toulon.

La comtesse Obermann avait passé à travers un plafond dans des circonstances plutôt fâcheuses. La comtesse était très bibelottière, toujours à l'affût d'occasions, de meubles anciens, pastels du dix-huitième, trumeaux Louis XVI et vieux Saxes, dont elle avait pris le gout en Autriche. Les trente mille francs de rente laissés par l'Obermann, tout en lui permettant quelques fantaisies, la forçaient à compter ; ses caprices

refrénés l'avaient rendue astucieuse et prudente. Naturellement rouée et connaisseuse émérite, elle était passée maîtresse dans l'art des marchandages et devenue l'effroi des brocanteurs du pays. Avec cela, cajoleuse, enjôleuse et les renseignant assez volontiers sur la valeur des objets qu'elle ne convoitait pas, elle avait partout ses petites et ses grandes entrées ; mais, parmi toutes les boutiques d'antiquités de Cannes, celle où on la voyait le plus souvent était l'immense magasin de madame Adhamar, dont les vastes salles en enfilade occupent l'emplacement d'une ancienne remise. C'est là que s'entassent à profusion les plus beaux meubles, commodes, secrétaires, consoles, bronzes et tableaux éparpillés au hasard des ventes.

La comtesse Obermann était là comme chez elle ; la brocanteuse était pour elle une amie. Elle y entrait à toute heure du jour, comme dans un moulin ; on la laissait rôder et fureter à son aise, et l'ex-danseuse y passait la plus grande partie des journées qu'elle ne consacrait pas à l'étude des œuvres du grand oncle ou au colportage des derniers scandales de la ville. Elle excellait à les enjoliver, à les exagérer et même à les faire naître avec la science de rosserie d'une femme, depuis longtemps, rompue aux intrigues de cou-

lisses; on la soupçonnait même de cultiver la lettre anonyme. Aussi la société, qu'elle terrorisait, fut-elle sans pitié quand éclata pour l'infortunée comtesse la mésaventure du plafond crevé. Ce fut un unanime haro sur la pauvre femme. Chacun avait l'occasion trop belle de se venger d'un fâcheux racontar ou d'un propos piquant, la comtesse Obermann dut quitter la ville.

Mais aussi qu'allait-elle faire dans le débarras de madame Adhamar, l'ancien grenier à foin de la remise avec le fils de celle-ci, sergent aux chasseurs alpins, en garnison à Grasse et en permission dans sa famille. C'est la présence du militaire qui gâta tout.

La comtesse Obermann était entrée, ce mardi-là, en coup de vent, comme d'habitude, une capote en violettes un peu de travers sur l'envol de ses boucles blondes. « Ne vous dérangez pas, madame Adhamar. Je cherche un canapé canné, je sais ce qu'il me faut. Donnez-moi Raoul, il m'aidera à trouver. Je vous prends votre fils. » Et elle avait emmené le jeune homme. La brocanteuse, toute à d'autres clients, avait acquiescé d'un sourire. Les magasins de madame Adhamar sont très achalandés. On avait vu quelques minutes la silhouette ronde et courte de la com-

tesse rouler de salle en salle à côté de la forte carrure du gars, et puis, ils avaient disparu. Madame Adhamar était aux prises avec une famille américaine débattant âprement le prix d'un mobilier, il s'agissait de meubler une villa ; la présence du pisteur, qui avait piloté les Yankees, compliquait le chiffre de vente, il y avait la commission à réserver ; d'autres clients vaguaient par les salles, escortés d'employés.

Tout à coup, un épouvantable patatras, un cri perçant et un crissement de toile déchirée faisaient lever toutes les têtes ; une chute de plâtre et de gravats s'abattaient sur les Américains et dans une large ouverture, soudain béante au plafond, pointaient deux gros mollets en bas de soie claire, puis s'épanouissait une lourde croupe de femme, dénudée jusqu'à la ceinture. La malheureuse poussait des cris d'assassinée. Quel hasard providentiel la retenait suspendue dans le vide? La toile peinte à l'italienne du plafond provisoire s'était déchirée sous son poids ; elle avait dû étendre à temps les bras sur les madriers de la charpente, tentant vainement un rétablissement de gymnaste. Ses jupes brusquement retroussées avaient fait tulipe. La malheureuse braillait toujours, et ses petites jambes courtes gigotaient dans le vide. Les Américaines

interloquées avaient baissé le nez en prononçant : *shoking* : les Américains intéressés regardaient. C'était une croupe de femme grasse encore fraîche et douillette, une vraie *sanguine* de Boucher, peut-être un peu trop rebondie.

— La lune à trois mètres, risquait un mauvais plaisant.

Madame Adhamar avait reconnu les jarretières pour en avoir fourni les boucles. C'était la comtesse Obermann.

On se précipitait dans le grenier ; on y trouvait la pauvre femme en mauvaise posture, anhélant et geignant entre deux poutres, retenue aux aisselles par le chasseur alpin juché sur la charpente. Il allait lâcher son fardeau. La minute était tragique, la dame était de poids, et le sergent n'en pouvait plus. Tous les employés de la maison s'attelaient au sauvetage de la comtesse Obermann. On parvenait à hisser la pauvre femme hors du gouffre ; on la retirait de là, mourante et congestionnée, suante et faite comme un masque, la face cramoisie et la perruque enfarinées de plâtre, des toiles d'araignées dans ses jupes.

On la descendait dans le salon de la brocanteuse, la comtesse y reprenait ses sens. Que diable allait-elle faire dans ce grenier, il n'y avait

là-dedans que des *futins* (*futins,* objets brisés et déchets invendables en argot de brocanteur), et on n'y voyait goutte.

— Tu n'es pas fou d'y avoir conduit madame ?

Et la brocanteuse prenait son fils à partie ; le sergent se taisait, l'air penaud.

— Mais j'avais beau lui dire qu'il n'y avait rien, finissait-il par riposter à bout de patience, elle a voulu à toute force entrer dans ce grenier ; elle prétendait y trouver un canapé canné. »

La marchande d'antiquités imposait silence à son fils, elle avait compris ; mais ce bref entretien n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd ; l'histoire fit le tour de la ville. La société se montra impitoyable pour l'aventure de madame Obermann ; chacun se souvint de ses débuts. Avec sa nudité apparue cette fois, sans maillot, dans le plafond troué de madame Adhamar, le passé de la ballerine était soudain réapparu à tous.

« Sa pudeur a moins souffert que celle d'une autre, soupiraient les bonnes langues. Montrer ses jambes était chez elle une habitude. — Ses jambes et le reste, fit remarquer la perfide générale Cauchois. — Baste ! concluait M. Knif, ce n'est qu'un accroc de plafond après tant d'accrocs de tutus, c'est le couronnement d'une carrière. »

II

La comtesse Obermann quitta Cannes; les beaux esprits la regrettèrent, car elle avait une verve intarissable, une mémoire meublée d'anecdotes désastreuses et piquantes sur toutes les célébrités de son temps (madame Obermann avait beaucoup vécu), et le don de conter comme personne.

Ses billets du matin, dans lesquels elle excellait à pasticher le style du dix-huitième, faisaient la joie des bibliophiles, on s'arrachait sa prose et on la colportait comme celle des plus précieux autographes. Ses amis la comparaient à Madame du Deffand.

Après l'aventure du plafond, cette comparaison fournit des plaisanteries grossières. On conserve et on lit encore dans certains salons du Cannet des billets du matin de la comtesse Obermann. Elle y pastichait couramment le style de la fin Louis XV et avait d'heureuses trouvailles. Une des plus rares était celles sur l'emploi de son temps, le lendemain d'un jour de pluie. « Il

tombait hier des hallebardes. Ce fut pour moi la dernière disgrâce. Par bonheur madame de Chameraud et mesdemoiselles Smith vinrent-elles me visiter, les chères, et les hallebardes pleuvaient toujours. Je passais le jour en déshabillé galant dans l'attente des hallebardiers avec les nymphes mes sœurs. »

Ce trésor de fantaisie et d'esprit devait s'échouer à Toulon.

Elle n'y remua pas le monde, s'étant prudemment retirée à l'écart et, de prime abord, ayant déclaré qu'elle ne voulait voir personne.

Tapie comme une araignée derrière les passe-roses de son jardin, la comtesse Obermann attendit et fit son choix ; elle se créa un noyau de relations, quelques vieux débris de l'armée ayant encore un pied dans les casernes, le curé de sa paroisse et quelques anciennes dames au-dessus de tout soupçon et dont la dévotion l'auréola un peu. L'inattaquable réputation de ses connaissances finit par rejaillir sur la veuve.

Les accrocs du plafond ainsi réparés et sa nouvelle situation bien établie, la comtesse Obermann prit un artilleur. Elle le choisit Marseillais, parce que les gars de Phocée passent pour avoir du cœur à l'ouvrage et sont en même temps réputés sensibles aux bonnes manières (les petits

cadeaux entretiennent l'amitié). Labourgas devint ainsi son fendeur de bois.

On n'en causait pas trop en ville, et, si la chose amusait la chambrée, les supérieurs l'ignoraient et l'affaire n'aurait jamais dépassé la caserne, si la comtesse n'avait eu la malencontreuse idée de prendre un fendeur supplémentaire et de joindre un gabier de la flotte à l'artilleur Labourgas. Ce gabier compromit tout.

C'était un Corse, vindicatif et têtu comme ceux de sa race, et qui n'agissait que par orgueil, un nommé Sylvio Ferrari de l'île Rousse et que la comtesse avait rencontré à la sortie de l'église près du bénitier, le dimanche même où le matelot arrosait ses nouveaux galons.

La forte encolure du gars avait fait loucher la vieille dame. Elle s'était retournée involontairement sur le hâle et le regard perçant du Ferrari; la poitrine musclée entrevue dans l'évasement du col bleu avait aussi intéressé la comtesse. « Le beau marin! » n'avait-elle pu s'empêcher de sourire. L'homme flatté avait cambré le torse, puis inconsciemment avait suivi.

Au tournant d'une rue la comtesse s'était arrêtée. « Vous êtes provençal? avait-elle murmuré. Votre mère doit être bien heureuse. — Je suis Corse, avait répondu le matelot en roulant les R

avec l'emphase et l'orgueil insulaires « Corse, le peuple au cœur loyal, » et la comtesse, remuée dans ses intimités par la voix timbrée du garçon, amorcée par le renom de vigueur amoureuse que l'on prête aux hommes de sa race, s'était enthousiasmée sur la douceur de l'île, ses paysages et son climat. Le Corse ravi marchait maintenant aux côtés de l'inconnue; il avait ralenti le pas.

De fil en aiguille la comtesse s'intéressait au gabier, à sa famille, à son enfance, s'apitoyait sur la dureté du métier de marin et déclarait à l'homme qu'elle lui voulait du bien. Le gabier écoutait ébahi. Elle n'avait pas d'enfant et cherchait à combler le vide de son existence en faisant profiter autrui de sa fortune.

Enfin, elle l'invitait à venir la voir à sa villa pour convenir avec lui des petits travaux qu'elle comptait lui faire faire; elle le rémunérerait grassement et serait si heureuse d'augmenter un peu son argent de poche. Le prêt était plutôt mince dans la flotte.

C'est ainsi que Sylvio Ferrari, gabier à bord du *Formidable,* devint le fendeur de bois en second de la comtesse Obermann.

Ce double emploi de l'armée de terre et de mer devait fatalement amener des conflits.

La villa Euterpe fut le théâtre d'un grand scandale.

La comtesse Obermann avait organisé la besogne de ses deux ordonnances avec la rouerie d'une professionnelle de l'intrigue. Les deux hommes avaient, chacun, leur jour ; et leurs heures de travaux respectifs étaient distribuées de telle sorte qu'ils ne devaient jamais se rencontrer; l'artilleur ignorait le matelot, le matelot ignorait l'artilleur. Le mardi, le jeudi et le samedi étaient réservés à Labourgas; le lundi, le mercredi et le vendredi au Ferrari; le dimanche, jour du repos, était entièrement consacré au Seigneur : l'Italienne était trop fervente catholique pour faire travailler qui que ce soit le dimanche. Il y avait aussi les soirs où l'un des hommes était puni, les jours de consignes à bord ou au quartier pour revues, manœuvres, etc...

Les fendeurs attitrés arrivaient à la villa vers les six heures du soir et se rendaient directement au bûcher; ils entraient par une petite porte donnant sur une venelle, un peu en arrière du jardin, et ne passaient jamais la grande grille.

Ce fut la vanité du Corse qui perdit tout.

Il avait reçu d'Ajaccio un pâté de merles. Une cousine à lui, récemment mariée, avait voulu lui faire une gracieuseté. Le gabier songea

de suite à l'offrir à sa bienfaitrice ; la brave dame lui avait fait assez de politesses pour qu'il lui en rendît une enfin, d'autant plus que celle-là ne lui coûtait rien.

La comtesse serait touchée, il connaissait son cœur et, sans s'arrêter à l'idée d'une gratification, il y songeait.

Le prétexte d'un parent de passage à Toulon lui faisait obtenir une permission supplémentaire et, bien astiqué, rasé de frais, les muscles de son cou brun bien en valeur dans l'évasement du grand col bleu, notre gabier descend à terre. Le voilà cheminant dans la poussière blanche de la route, entre deux rangées de guinguettes. Notre Corsico hâte le pas. Voici déjà les eucalyptus de la villa Euterpe et, tout rose, le feu d'artifice de son poirier de Judée en fleurs. Notre gabier enfile la venelle, pousse la petite porte et dans le jardin foisonnant de pieds d'alouettes, se glisse à pas feutrés, tout en émoi de la joie qu'il apporte : « Ah ! bon Dieu ! le matelot ! » et Arthurine, apparue sur le seuil de la cuisine, en laisse échapper le plat qu'elle essuyait : « Madame, madame ! » et sa voix est celle d'une âme en détresse. « Qu'est-ce que vous venez faire ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! monsieur Ferrari, n'entrez pas ! » Et la pauvre vieille bonne

se laisse tomber sur une chaise, les jambes coupées de saisissement et sans voix.

Le Corse ombrageux a flairé un mystère. Qu'est-ce que cet accueil? Il traverse la cuisine, enfile le corridor et d'une enjambée gagne la salle à manger, dont il entend fermer la porte à double tour. Il frappe, on ne répond pas: « Ouvrez, c'est moi, Ferrari, le gabier du *Formidable*. — Ah! c'est vous, mon ami, flûte la voix un peu sombrée de la comtesse, mais entrez donc. La porte est donc fermée? Comment ça se fait-il? » Et un tour de clef discret grince dans la serrure.

« C'est mon neveu. Il arrive de Nice, une permission de deux jours. Il est venu voir sa tante, nous nous rafraîchissions. Il est venu de la gare à pied et il fait si chaud sur cette route. — Et il s'est mis à son aise » goguenarde le matelot en faisant remarquer la tenue de l'artilleur.

D'un coup d'œil il a embrassé et jugé la situation. Il connaît, lui aussi, cette petite salle à manger aux persiennes closes, cet en-cas servi sur la table, viandes froides et salade d'anchois arrosées d'asti et, dans le clair-obscur de la petite pièce fraîche, la chaise longue en rotin des îles et son encombrement de coussins Liberty: il la connaît aussi, la chaise longue, et aux fenêtres les gazillons bleu pâle, où le jour lamellé des

persiennes se tamise, bluté et adouci. Il connaît aussi ce peignoir de batiste jonquille et ce maquillage savant de vieille folle, cette face veloutinée jusque dans les sourcils. Cette chaise, où se carre ébaubi cet artilleur en bras de chemise, est celle où il s'assied; c'est dans son verre que boit cet intrus, cet asti est son vin, celui-là même qu'il préfère; il connaît la propriété de cette salade de céleri et d'anchois et quel genre de bûches on fend sur cette chaise longue de bambou.

La minute est décisive, les deux hommes s'observent en silence. Le Corse crispe ses poings avec un regard noir, le Marseillais plutôt mal à l'aise affecte de continuer de manger et surveille les mouvements du matelot : la comtesse Obermann sent une sueur froide perler sous son fard.

« Tu lui fends aussi son bois ! Allons, ouste ! lève-toi d'ici ! Ici, c'est moi le maître. — Tu dis ? — Suffit, tu m'as compris. — Mais, mon ami, veut objecter la vieille dame. — A bas les pattes, et tais-toi ! Ah ! il te faut de l'artillerie : la flotte ne te suffit pas : j' m'en vais lui faire danser la matelote, à ton artilleur. — Mais, c'est mon neveu, Ferrari, vous faites erreur. — Ton neveu, tu n' m'as pas regardé ! Ton neveu,

comme moi, à cent sous de l'heure, et j' parie qu'y marche à moins. Y crèvent de faim dans cette arme-là; qu'est-ce que ça touche de prêt? — Touche d'abord celle-là, espèce de merle », et le Marseillais, qui s'est sournoisement levé de table, écrase son poing sur le nez de l'insulaire. « Malheur ! par le sang de Nabulione ! » Et le gabier ensanglanté envoie à toute volée le pâté de merles à la tête de Labourgas. L'artilleur esquive le coup et d'un bond fond, tête baissée, sur le Corse, qui dévie en s'arcboutant sur ses jambes et l'empoigne à bras le corps. « Fils de putain ! Bagasse ! »

» Au secours ! A l'assassin ! » Et la comtesse Emilia cherche en vain à gagner la porte. Les deux hommes avec des grondements sourds s'étreignent et se bousculent devant. Aux cris de la comtesse répondent ceux de la bonne : « Au secours ! on tue madame ! » Les deux hommes se roulent sur le parquet. Leur respiration haletante rend l'atmosphère tragique; c'est une lutte sournoise et silencieuse, où chacun médite un mauvais coup qui mettra bas son adversaire. Le Corse a réussi à prendre son couteau dans sa poche; mais il ne peut parvenir à l'ouvrir, la main serrée dans celle de l'artilleur, Labourgas qui a vu le mouvement mord férocement le ma-

telot à la joue. Celui-ci se recule et Labourgas, d'un brusque coup de reins, se rétablit debout et glisse hors de l'étreinte.

Menacé par le couteau du matelot, il atteint la chaise où est posé son sabre, s'en saisit, et dégaine... Les voisins accourus aux cris des deux femmes, envahissent la salle ; il était temps.

Le couvert entraîné par la nappe, où s'étaient empêtrées les bottes de l'artilleur, venait de rouler à terre dans un charivari de vaisselle cassée.

Deux terrassiers désarmaient les combattants ; devant ce flux de témoins, la comtesse Obermann avait pris le parti de s'évanouir ; elle gisait, comme une loque, effondrée dans le peignoir jonquille et pour la première fois de sa vie insoucieuse de l'attitude de sa chute.

L'affaire fit quelque bruit : les deux hommes, forcés d'aller s'expliquer à la Place, ne purent tromper, cette fois, la clairvoyance de leurs supérieurs. Trois jours de fers échurent au gabier Ferrari, et huit jours de prison furent le lot de l'artilleur.

La réputation de la comtesse Obermann sombra irrévocablement dans cette affaire. Elle n'eut plus qu'à quitter Toulon et à se retirer à Marseille : Marseille, où l'indulgence de la population

pour les choses de l'amour et une aimable facilité de mœurs font l'atmosphère propice aux faiblesses de cœur et aux caducs égarements des vieilles dames.

D'ailleurs, dans cette affaire le dernier mot resta au Marseillais. A sa sortie de prison, appelé auprès du colonel, il trouva moyen de désarmer par la candeur de ses réponses l'indignation de son supérieur.

Comme en présence de son capitaine et de son lieutenant, l'homme était morigéné d'importance par le colonel de Bourailles et sévèrement blâmé d'avoir prêté sa vigueur et sa jeunesse, — que dis-je, prêté, — prostitué l'une et l'autre aux caprices séniles d'une vieille passionnée et cela pour satisfaire de vulgaires besoins d'alcool et de noce : « Pardon, excuse, mon colonel, cet argent-là, je l'ai toujours mis de côté. J'ai une petite à Marseille qui m'attend pour nous marier. Nous avons échangé parole, et l'argent de la vieille, c'était pour notre chambre, le lit, l'armoire et le reste. Ça coûte cher pour se mettre en ménage. »

On parle encore sur tout le littoral de la dot de l'artilleur.

PRINTEMPS DE MARSEILLE

Ce déjà lointain dimanche des Rameaux, 3 avril 1898. Par la plus radieuse matinée de printemps, je déjeune avec mon ami Marius Couriolle et sa pétite, à Lestaque. Lestaque est le Suresnes marseillais, tout touriste qui se respecte doit y avoir mangé la bouillabaisse et *leu* coquillage chez Souarel, une grande baraque en planches bâtie sur pilotis, où tous les jours de fête, négociants et portefaix, trouns de l'air et pitchouns viennent bâfrer l'oursin et la rascasse devant les mornes et rocailleuses montagnes qui enserrent ici le splendide azur de la mer.

Marius Couriolle, de la maison Daumaz, Couriolle, et Cie, huiles et savons de Marseille, un ami de vingt ans, que dis-je, de vingt-cinq ans,

un ancien camarade de collège un peu semé, par moi, je l'avoue à ma honte, sur le grand chemin de l'oubli, mais il a aussi un si terrible *assent* et une gesticulation si furieuse, que je n'ai jamais pu prendre sur moi de le produire à Paris.

Des billets de théâtre autant qu'il en veut, mais l'accompagner un soir, même au Moulin Rouge et même en pleine semaine rastaquouère du Grand Prix, jamais.

Le meilleur garçon au demeurant, incapable de rancune et tout prêt à se mettre en quatre pour les amis. Je lui dois, à mon dernier passage dans sa ville, d'avoir vu en trois jours le Prado, Longchamps, Roubion, le parc Borel, le Palais de Cristal, les Variétés, l'Alcazar et Notre-Dame-de-la-Garde, mais j'avais prudemment négligé de le revoir cette fois au retour, quand pas plus tard que la veille, comme je flânais autour de l'étal en plein vent d'un marchand d'huîtres et autres *frutti di mare*, attiré là par une coupable et périlleuse envie de m'ingurgiter quelques douzaines de praires : « Eh! je t'y prends, à reluquer le coquillage, monsieur le Parisien. Et dire que vous en écrirez encore du mal, et de la moule et de l'oursin une fois de retour dans votre Pariss, et te voilà donc revenu de ton

Alger et de Tunis? Et les amis, c'est comme ça qu'on vient les voir, les amis... ses ! »

C'était Marius Couriolle et sa bonne face réjouie, tout égayée par le sourire de ses dents blanches et de ses grands yeux noirs. Il sortait de la Bourse et m'avait reconnu à ma tournure parisienne, voulait-il bien dire avec un air approbateur... « Coquin de sort, je n'étais pas allé le voir, cela ne se passerait pas ainsi. » Et il insinuait son bras sous le mien et m'emmenait déjeuner avec lui chez Pascal... Pascal, le restaurant de la place aux Huiles, une autre célébrité marseillaise où il faut aller manger le coquillage, la bouillabaisse et la soupe aux poissons. Pourquoi? Mystère. Nous voilà donc entassés dans une des petites salles basses de Pascal et jargonnant de compagnie devant trois douzaines de châtaignes de mer : « Jé n'allais pas quitter commé ça Marseille. Ici c'était le vrai printemps. Jé n'avais pas été, il le pariait, respirer l'œillet et la jonquille sur les allées de Meilhan, là où sé tient lé beau marché aux fleurs. Oh! il n'allait pas mé laisser partir comme ça! D'abord il fallait qué jé voie la pantomime au Palais, et miss Syderson à l'Alcazar, une danseuse serpentine qui enfonçait notre Loïe Fuller; on allait donner la *Passion* au théâtre des Variétés, la

vraie passion de Jésus tout comme au Châtelet de Pariss et l'on montait *Thaïs* au Grand-Théâtre ! Jé né pouvais pas partir, il né lé souffrirait pas » ; et comme, désarmé par sa bonhomie, je consentais à prolonger mon séjour et organisais déjà une partie pour la soirée, la figure de mon ami Marius s'allongeait tout à coup et dans un brusque accès de désespoir, tout un abattement comique de pantin dont on vient de couper les ficelles : « Hé ! ce soir, il né lé pouvait pas et les autres soirs non plus à cause dé la pétite ! » Et, avec des roulements d'yeux effarés et des gestes de mystère, il m'avouait qu'il en avait une, une pétite de Marseille et qui l'adorait. Elle était folle de lui, la pôvre. C'était lui qui l'avait débauchée ; avant lui, ellé n'avait jamais connu d'homme, et cela durait depuis trois mois. Ellé vivait chez lui, ellé ténait son ménage : une perle, quoi ! » Et comme, un peu éberlué par ce flot de paroles, je ne voyais pas trop le comment et le pourquoi de cette claustration du soir : « Et une voix ! Une future Malibran, parole ! Je lui ai fait donner des leçons, et maintenant ellé çante à l'Alcazar. Elle a bien débuté ; les feuilles ont été bonnes, le *Bavard* surtout ! On a des amis dans les journaux. Oh ! c'est une Marseillaise : ellé prononce, elle ; on né perd pas un

mot de cé qu'ellé dit. Mais voilà dix jours qu'elle est malade, tout enrouée, la pôvre ! Et tu comprends, le soir, je lui tiens compagnie et je lui fais dé la tisane. Tu en ferais autant, n'est-ce pas ? Ces pétites de Marseille, cé n'est pas comme vos Parisiennes : elles ont un tempéramint ! On né peut pas les laisser seules ; la mienne, elle est toujours après Robert. »

Et comme je n'insistais pas, un peu effarouché de ses confidences : « Et té, tu pourrais peut-être lui être utile, toi qui es dans les feuilles. Quand elle ira à Pariss, tu lui feras des articles, elle a déjà des propositions pour Toulon. Quand on a chanté à Marseille, on peut aller partout ; il faut qué jé té la présente, jé veux qué tu la connaisses, elle n'est pas jolie, jolie... (Mais elle a de si beaux cheveux et elle aime tant sa mère, soupirais-je intérieurement.) Té, jé té dirais bien de venir dîner à la maison, mais c'est à peine installé et partout il y a des robes, Eh ! boun diou ! une idée, faisait-il en se frappant le front, le médecin ne lui défend de sortir qu'après le coucher du soleil. C'est demain diminche, si nous allions tous les trois à Lestaque manger *leu* coquillage et la soupe aux poissons ? »

Et voilà pourquoi, aujourd'hui dimanche

3 avril, je déjeune en face de la mer ensoleillée avec mon ami Marius et mademoiselle Ida Roquerous, de l'Alcazar de Marseille et du Casino de Toulon.

Non, elle n'est pas jolie, jolie, la pétite à mon ami Couriolle. Basse sur jambes, les épaules trapues, la tête grosse et la mâchoire large, avec d'assez beaux yeux gris à longs cils noirs, et, puisqu'il faut tout dire, de merveilleuses dents ; mais elle n'a ni taille, ni allure, et résume, en somme, le type de femme nabote et courtaude qu'on désigne partout, à Paris comme à Marseille, du nom de tocasson.

C'est le tocasson dans toute son horreur, la pétite à Marius, depuis son chapeau de paille noire enguirlandé de coucous jusqu'à sa robe de vigogne grenat coupant deux fortes chevilles gainées de bas de soie cerise ; sa pèlerine de drap mastic à trois collets remonte dans le dos, l'engonce, et, avec de vilains gestes de femme vorace, elle dépèce et triture à la pointe du couteau huîtres et coquillages qu'elle avale goulûment. Elle les *addorrre*, les coquillages en bonne Marseillaise qu'elle est et du quartier du Panier sûrement, et, entre chaque bouchée, elle parle d'une voix rauque de son succès d'artiste, de ses moyens et de son *instrumint*.

A l'entendre, ses débuts ont été une révélation et, selon son propre mot, elle a dégoté toutes les Parisiennes ; d'abord, à Marseille, on n'aime point ces poupées de Paris qui parlent *poinntu* et *chintent* sans ouvrir la bouche ; elle, au moins, elle articule, et elle ébauche de sa voix qui sent l'ail.

Uné bellé dé mai sous l'olllivier fleuri,

dont je manque m'étrangler, tant elle empeste non plus l'ail seulement, mais la brandade, le cèpe et l'aïoli, sa provençale chanson.

Je te crois qu'ils doivent aimer cet assent-là sur le vieux port et à la Joliette et rue Vantomogy, donc. « Mais cé qui mé gêne, conclut la donzelle en me montrant sa gorge, c'est le sangue j'ai vraiment trop de sangue. » Et elle décoche une œillade incendiaire à mon ami Marius, qui m'envoie sournoisement un coup de genou sous la table pour me faire saisir l'allusion ; le fameux tempérament de la demoiselle toujours après Robert. Je comprends.

Par les grandes baies du restaurant entr'ouvertes, la mer miroite et luit couleur de plomb. L'île de Maïe et Mont Redon dressent à l'horizon leurs cimes crayeuses et nues, quelques pinèdes tachent d'un vert noir ce morne éblouissement,

et, sous la nappe maculée, Marius et sa pétite se sont saisi les mains et gardent, enchevêtrés les uns dans les autres, leurs doigts poissés de bouillabaisse et se font des yeux ronds.

O printemps de Marseille! que suis-je venu faire dans ce restaurant ?

Mais Marius adore sa pétite et sa pétite le lui rend de tout sa petite âme de chanteuse de café-concert... C'est une scène de *Zaza* inédite; du Réjane avant la lettre... et les huîtres sont délicieuses, tout est bien qui finit bien; vive Marseille et son printemps!

LA CHAISE A PORTEURS

« Vous n'irez pas à ce bal costumé alors? — Je m'en garderai bien, j'ai horreur des déguisements. D'abord je trouve la chose par elle-même niaise et puérile ; ce besoin de s'affubler d'oripeaux, de changer sa personnalité, j'y trouve comme une preuve d'ennui de soi-même et une furie de cabotinage, et puis ces mascarades entraînent toujours des incidents tragiques ou comiques et souvent les deux à la fois. — Comme tu es devenu moral, Faverny. — Non, mais j'ai la sainte frayeur de tout ce qui peut bouleverser ma vie. C'est comme les farces de château basées toujours sur la surprise et les déguisements... Il y a des maîtresses de maisons qui en raffolent. Pour moi, je ne sais rien de plus inepte. Une de

ces belles facéties frustra des parents à moi de toute une succession. — Non. — Si, comme je vous le dis. Mes cousins de Faverny y perdirent tout un héritage et tout cela pour une mystification de campagne, bien innocente en elle-même et dont ils n'avaient pas prévu le dénouement.

Les mystifications de campagne !

» C'est une mode qui, aujourd'hui, nous est passée, heureusement ! Mais, il y a vingt-cinq ans, il n'était pas de château un peu coté dans les annales mondaines, où l'on ne cultivât ce jeu fâcheux des attrapes, des embuscades, des mascarades et des travestissements. La grande joie était de s'y faire peur les uns aux autres ; ce qui est aussi dangereux que ridicule avec des femmes nerveuses et quelquefois grosses, sans parler des jeunes filles, dont l'émotion peut tourner les sangs. J'ai connu, pour ma part, deux demoiselles de Trézénec qui, à la suite d'une apparition complotée de fantômes, en gardèrent toute la vie un tremblement. Comme elles n'avaient que de petites dots, elles ne trouvèrent point de maris, et la cadette seule, après la mort de son aînée et de ce fait un peu plus riche, fut demandée très sur le tard par un M. de Meaubaudart, lequel passait pour être bègue en amour. Le mariage eut lieu quand même, et ils

n'eurent pas d'enfants. — Dieu! que j'aime le ton de cette histoire, s'écriait le petit Baudran, en lançant ses deux pieds en l'air. Faverny, mon ami, vous contez comme M. de Montesquiou lui-même. » A quoi Faverny, pinçant les lèvres et remuant les yeux de la façon la plus drôlatique : « Que voulez-vous! on a de la race. Cette façon de conter n'appartient qu'aux gens vraiment nés.

» Le château de Remestreux, que mes cousins de Faverny possèdent encore aux environs d'Angoulême, était, il y a une vingtaine d'années, un de ces châteaux de Follembûche où l'hospitalité était plutôt tumultueuse et menaçante aux invités. Mon cousin Gontran, alors dans la trentaine, était un gros garçon réjoui, très porté sur la bagatelle et qui trouvait son compte dans les saisissements et les effrois des belles dames en villégiature.

» Etant donné le caractère du châtelain, Remestreux était un perpétuel péril pour les scrupules de ses hôtesses; non qu'on y trouvât, comme au Martainville des célèbres Mémoires, des écrevisses dans les cuvettes et des grenouilles dans les pots à eau; mais les vaisselles intimes étaient décorés de devises galantes : des yeux gigantesques étaient peints à même les porcelaines et,

dans certains meubles à couvercle, dormaient les plus étranges surprises du monde : anguilles ou asperges, concombres piriformes, bouquets de roses ou d'aubépines en fleurs. Vous jugez des cris des dames à l'aspect inopiné de ces choses! Le châtelain, embusqué derrière quelque rideau, épiait les phases de l'aventure et savourait en connaisseur les épouvantes effarouchées et le désarroi des pudeurs. Heureuses devaient s'estimer les belles terrorisées, si le gros Faverny n'aggravait pas leur trouble de quelque réflexion entonnée d'une voix caverneuse, dans le goût de celle-ci : « Je te vois, petit œillet rose », ou : « Je te reconnais, gros gourmand. » Et c'étaient des glapissements de volaille plumée vive parmi des bris de vaisselle et des baisers claquants de ce gros pétulant. La vie à Remestreux était très dix-huitième. C'était, de l'aube au soir et du soir à l'aube, la mise en scène des plus fringants tableautins de Fragonard ; et, le plus étrange, c'est que les victimes ne se fâchaient pas de ce train des choses et que les maris le supportaient de même. La vie était joyeuse sous le maréchalat !

» D'ailleurs, ma cousine de Faverny voyait tout cela d'un assez bon œil, car ce beau farceur était un jeune marié, un marié de trois

ans et à une femme charmante, dont il avait déjà deux enfants. Blonde, mince avec une taille qu'avait respectée la maternité, les cheveux en mousse d'or sur des yeux du noir le plus vif et la bouche en cerise d'un portrait de Mignard, ma cousine Marie-Louise s'amusait comme une folle des frasques de mon beau cousin; pis, elle les encourageait presque et, en femme amoureuse et sûre du bel appétit de son mari, était la première à en rire. Le riche sang bourguignon qu'elle tenait de son père pétillait dans l'éclat de ses prunelles et l'incarnat de ses joues. Elle était elle-même pleine d'imaginations inventives et toujours prête à faire quelque bon tour; au demeurant, la plus honnête femme du monde, maîtresse de maison accomplie et recevant même avec munificence dans ce beau domaine de Remestreux, où quatre générations de Faverny ont entassé des merveilles. Remestreux est un des rares domaines demeurés aux mains des propriétaires, et dont le mobilier a échappé aux grands brocanteurs.

» Vous souvenez-vous du Petit-Palais et des miraculeux bibelots exposés, il y a trois ans, dans la claire et haute rotonde en lanterne qui termine chaque galerie? Il y avait là, entre autres objets, un traîneau et deux chaises à

porteurs qui étaient bien le triomphe de l'art français du dix-huitième. Je vois encore le traîneau : une immense tortue d'eau, écartelée sur deux montants dorés et peints, soutenait une conque de nacre du plus pur style Louis XV. J'ai encore dans les yeux le velours vert amande du siège et des coussins. La sellette du cocher s'érigeait en arrière sur la queue dressée d'un dauphin; des branches de chêne en or moulu couraient le long de la coquille.

» Immobile et remisé dans ce coin de musée, ce traîneau racontait Versailles, les splendeurs de Marly et les fêtes masquées sur la pièce d'eau des Suisses, les courses de vertige et les effarements amusés des Pompadour et des Du Barry au milieu des heiduques et des ballets de patineurs. Deux chaises à porteurs du temps complétaient ce régal d'artiste : l'une de prince de l'Eglise, l'autre de favorite, encadrant toutes deux de guirlandes et de rinceaux du plus pur style rocaille des nudités envolées de déesses pêle-mêle avec des attributs de pontife et des chapeaux cardinalices.

» C'était là le genre des pièces précieuses entassées à Remestreux. La plus curieuse se trouvait justement une chaise à porteurs, décorée de marines qu'on aurait dites de Claude Lorrain,

tant elles étaient pompeuses et théâtrales dans l'ambre de leurs ciels et le vert de leurs eaux : c'étaient des entrées de ports, des colonnades, des phares, des vergues et des mâtures, chaque composition séparées ou reliées entre elles par des festons de pivoines et d'œillets entremêlés de cédrats, de grenades et d'énormes citrons ; les brancards, recouverts de velours de Gênes nacarat, complétaient cet objet rare.

» C'était là une pièce unique, dont mes cousins avaient le juste orgueil. Elle trônait dans le grand vestibule, au pied de l'escalier d'honneur, dans le jour bleuté des hautes fenêtres Louis XIV, un peu en arrière des ferronneries de la rampe; et, ainsi placée, masquait un peu l'entrée d'un petit endroit justement aménagé sous l'escalier.

» C'est cette chaise à porteurs qui causa tout le mal.

» Les Faverny avaient, cet automne, une quinzaine d'invités et, parmi eux, le ménage d'Aiguebelles. La comtesse d'Aiguebelles était la sœur de Faverny. C'était une grasse et indolente personne de figure jolie, d'une blancheur laiteuse et qui ne remuait point. La taille déjà gâtée d'embonpoint, madame d'Aiguebelles se désolait de ne pas avoir d'enfants, s'en prenait à

son mari et lui en faisait cent reproches, et bien à tort, car sa nonchalante inertie avait de quoi rebuter les plus ardents. M. d'Aiguebelles ne se lamentait pas moins de la stérilité de sa femme, car la fortune du couple était considérable et ils ne se souciaient, ni l'un ni l'autre, de laisser leurs millions à leurs neveux de Faverny, qui n'attendaient pas après, mais dont les parents auraient vu avec joie s'arrondir le patrimoine.

» Or, cette année-là, la gaieté languissait un peu à Remestreux. Il y avait quinze jours qu'on était entre invités de la même série, et on ne pouvait toujours recommencer les mêmes tours. Ma cousine Marie-Louise, qui tenait à sa réputation de châtelaine, s'ingéniait en vain à amuser ses hôtes par quelque nouvelle invention. La chaise à porteurs, son style et la place même qu'elle occupait dans la demeure lui inspirèrent une idée fantasque. Elle s'attiferait, un soir, à la manière du temps et, poudrée, fardée, grimée, méconnaissable sous la haute coiffe et le battant-l'œil, elle s'installerait dans la chaise et y attendrait aux aguets les inévitables allées et venues au petit endroit. Le gaz, auparavant baissé, aggraverait ce coin d'escalier d'ombre et de mystère.

» Rencognée derrière ses panneaux de vernis

Martin, elle laisserait pénétrer en paix les visiteurs ; mais, à leur sortie, elle tendrait brusquement un bras hors de la chaise et, leur barrant le passage, leur réclamerait d'une voix sombrée les quinze centimes accoutumés de ce genre d'établissement.

» Elle savourait d'avance les effrois, les ahurissements et les stupeurs. Elle n'était pas en peine pour le costume, la garde-robe du château abondait en défroques ; mais elle ne se souciait pas de moisir et de grelotter toute la soirée dans sa chaise à porteurs en attendant les plus ou moins lentes digestions. Les soirées sont fraîches en septembre, et c'est le diable que de chauffer les immenses vestibules de ces demeures historiques. Marie-Louise trépignait déjà d'impatience d'entendre les cris et de jouir des grimaces des gens.

» Elle résolut d'activer le mouvement ; elle mit son mari dans la confidence et arrêta d'additionner l'entremets de rhubarbe et d'aggraver les pruneaux de jus de séné ; elle et Gontran n'en mangeraient pas ; les invités seraient bien forcés de passer devant la chaise à porteurs.

» Ce qui fut dit fut fait. Le purgatif une fois servi aux hôtes, on se lève de table et ma cousine gagne sa chambre. Elle y revêt à la hâte

une robe à paniers, s'affuble de falbalas jonquille, d'une mantille à la Montespan et, du rouge aux pommettes, un œil de poudre aux cheveux, l'air d'un masque ou d'un vieux portrait, atteint le coin de l'escalier, baisse le gaz du vestibule, s'insinue dans la chaise et attend.

» La première personne qui vint à résipiscence fut la grosse belle-sœur ; la rhubarbe avait-elle agi plus vite sur cette nature molle, ou son état avait-il hâté les choses (car madame d'Aiguebelles était enceinte de trois mois et, toute à son bonheur inespéré, en avait gardé le secret, se réservant de l'annoncer plus tard à l'étonnement de la famille)? C'était donc notre indolente comtesse qui se présentait. Marie-Louise la regardait venir, riait sous cape et préparait son geste le plus tragique et une voix de ventriloque. La grosse belle-sœur, déjà un un peu émue de cette subite colique, s'engouffre précipitamment dans le petit local. L'obscurité inaccoutumée de l'endroit l'affecte péniblement ; elle a cru voir bouger quelque chose dans le vide de la chaise à porteurs. Elle sort du réduit vaguement inquiète. Tout à coup un bras de spectre se tend au-dessus d'une des glaces baissées ; une main pâle l'arrête, et des profondeurs de la chaise une face d'ombre se penche et d'une

voix d'automate : « Quinze centimes, s'il vous plaît ? »

» Un long soupir était toute la réponse. Madame d'Aiguebelles venait s'effondrer sur le pavé. L'émotion avait été trop forte.

» Aux cris poussés par Marie-Louise, les invités et la valetaille accouraient. On apportait des lumières, on haussait le gaz ; on trouvait une femme de l'ancienne cour penchée et se lamentant sur madame d'Aiguebelles inanimée. Pendant une heure, on la crut morte ; on eut toutes les peines à la rappeler à elle et on dut la porter sans connaissance sur son lit.

» Elle ne reprit ses esprits que fort avant dans la nuit, au milieu des douleurs d'une fausse couche. M. d'Aiguebelles hors de lui prononçait les mots de complot infâme, de plainte judiciaire et d'avortement. Les Faverny consternés se regardaient sans trouver une parole.

» L'accident de leur belle-sœur les éclairait enfin sur l'horreur de leur conduite. La grosse malade à peine rétablie, les d'Aiguebelles quittaient Remestreux pour n'y jamais revenir.

» Ils ne revirent jamais plus les Faverny et, dans le courant de l'année suivante, adoptèrent un petit-cousin au troisième degré de M. d'Aiguebelles.

» Toute cette grande fortune passa sous le nez des Faverny, ce qui prouve une fois de plus qu'on ne saurait trop se méfier des surprises et des déguisements. »

UN MARIAGE MANQUÉ

Alors Beautreillis, prenant la parole à son tour :

« Ah ! si vous parlez mystifications et farces de château, nous n'en sortirons pas.

» Sans prétendre établir des analogies, je fus, il y a quelque vingt ans, témoin dans un château de l'Aisne d'une attrape ou plutôt d'un déguisement qui tourna aussi des plus mal. Cette fois, ce fut un mariage longuement préparé que fit manquer la mascarade, et cela au grand dépit des intéressés qui y avaient apporté tous leurs soins. Sans être le château-musée qu'était votre Remestreux, le domaine de Villercourt, ancien couvent converti en maison seigneuriale, n'en possédait pas moins quelques belles épaves.

Le châtelain, mon ami Robert de Camisy était grand collectionneur d'armes, et l'escalier d'honneur était orné de bas en haut de panoplies et d'antiques armures, dont quelques-unes, reconstituées de toutes pièces avec leurs casques, leurs armets, brassards, cuissards et jambards, échelonnaient, toutes les cinq marches, un imposant défilé de chevaliers épiques. Le soir, ces guerriers fantômes faisaient de l'escalier de Villercourt un endroit assez redoutable et, comme à Remestreux et dans beaucoup d'autres châteaux, le petit endroit se trouvait justement placé sous cette armeria.

» Mon ami Robert, ancien officier d'Afrique, avait épousé sur le tard une veuve cruellement laide de visage, mais assez bien faite et agrémentée de deux ou trois millions. De Camisy possédait encore les beaux restes d'un physique autrefois célèbre au 3e spahis ; la veuve millionnaire n'avait pas résisté aux crocs savants de ses moustaches. « Ma femme est laide, le » diable et moi le savons bien, mais elle a une » chute d'épaules exquise, une nuque adorable, » elle est bien en chair et puis, la nuit, tous les » chats sont gris. » Et les Camisy avaient trois enfants.

» Son bien-être et son bonheur conjugal l'a-

vaient fait songer à un ancien camarade de régiment, autrefois casseur de cœurs comme lui et même de meilleure noblesse, mais sans entregent et sans fortune, et menacé, ce cher Edgard, de vieillir en se serrant les côtes dans une pauvre gentilhommière du Dauphiné.

» Le vicomte de Rassenage vivait aux environs de Grenoble entre un vieux père aveugle et une sœur idiote ; et la vieillesse pour lui s'annonçait monotone et triste. Camisy résolut de le tirer de là par un beau mariage. Il avait bien trouvé, lui, la poule aux œufs d'or ; il s'en ouvrit à la comtesse qui était bonne femme et comprit à demi-mot. On s'enquit d'une héritière.

» Le gibier était assez rare et, dans le pays, les jeunes filles pourvues avaient des prétentions. Tout descendant des Croisés que fût Rassenage, il n'avait plus sa taille de vingt-cinq ans. Empâté par la quarantaine et la vie de province, le beau vicomte avait même du ventre, un peu de couperose dans son hâle et il neigeait dans ses cheveux noirs. La comtesse arrêta son choix sur mademoiselle Mélanie Suraud, unique héritière déjà mûre d'un drapier-mercier de Bourgueneuf, chef-lieu de canton de Villecourt, et dont le père — Dieu ait son âme ! — passait pour avoir été un fin usurier.

» Après tout, peut-être n'avait-il fait qu'obliger ses amis? Pour être mal acquise, la fortune n'en était pas moins solide : c'était l'important. Les Camisy réunirent mademoiselle Suraud et Rassenage à Villercourt. L'ex-drapière et le bel officier furent de la même série; tous les invités avaient été mis dans la confidence et intéressés à une affaire, qui redorait le blason des Rassenage avec les écus des Suraud.

» Mademoiselle Mélanie très flattée arrivait dare-dare, flanquée de sa tante, mademoiselle Euphrasie Suraud, la sœur de son père, qui n'avait jamais voulu convoler à la suite d'un sentiment profond étouffé dans son cœur. Mademoiselle Euphrasie avait dans son passé un capitaine de gendarmerie. Elle en avait gardé une grande rancune pour le sexe fort et une juste méfiance de l'armée. Elle avait essayé d'inculquer ses antipathies à sa nièce et l'avait jusqu'alors maintenue dans le célibat. Mademoiselle Mélanie Suraud était une grosse fille molle, sans volonté, gélatineuse d'aspect et de caractère, une indolente *gnian-gnian* au cheveu rare d'un blond fade et au profil d'une fâcheuse imprécision. Très préoccupée de dévotion, des plates-bandes de son jardin et de l'élevage de ses poules, elle passait l'année à compter, à déplier

et à replier dans ses armoires le linge brodé de son trousseau ; et les grands événements de sa vie étaient les trois robes neuves qu'elle arborait à date fixe, le dimanche de Pâques, à la Fête-Dieu et à la Toussaint, au grand émoi des dévotes de la paroisse et à l'ébaubissement de tout le village, que révolutionnaient les toilettes de la fille à César Suraud.

» Mademoiselle Mélanie vivait dans la complète dépendance de sa tante.

» Une démarche du curé de Bourgueneuf, travaillé par madame de Camisy, avait seule pu décider la vieille fille ; l'orgueil de se voir invitées à Villercourt et la vanité du titre de vicomtesse avaient amené les deux Suraud au château.

» Elles y arrivaient, raidies de distinction et vaguement inquiètes, la tante surtout cherchant à cacher sous un air important sa connaissance incomplète des usages du monde et sa préoccupation de n'y pas manquer. Tout stylés que nous étions d'avance, nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas leur pouffer au nez.

» C'étaient des mines de componction et des révérences, des saluts plongeons à chaque parole qui leur était adressée, des hochements de tête approbatifs de la tante et des prunelles écarquillées de la nièce, toujours médusée et muette

de stupéfaction. Elle était là depuis trois jours, que nous ne connaissions pas encore le son de sa voix. Leur embarras, comique au salon et dans le parc, devenait touchant à table; les pauvres femmes attachaient sur tous nos gestes des regards d'angoisse, attendant pour prendre leur cuiller et manger leur potage, que nous ayons commencé. Elles avaient la méfiance des entremets nouveaux et des rince-bouche.

» Mélanie, l'œil fixé sur sa tante, se réglait toute sur sa conduite, refusant les plats qu'elle laissait passer, ne prenant que de ceux qu'elle touchait et étouffait, à chaque service, un balbutiant merci. Je ne dirai rien des robes. Nous vîmes tour à tour celles de Pâques, celles de la Fête-Dieu et celles de la Toussaint, rajeunies des plus étonnantes garnitures. La tante surtout arborait pour les déjeuners un certain mérinos prune à panneaux de moire antique de la même nuance, plastronnée d'un devant de jais clair de lune, qui mettait en joie jusqu'à la livrée.

» Malgré les Camisy qui se dépensaient en mille amabilités, les pauvres femmes étaient visiblement à la torture, et le beau Rassenage ne paraissait pas beaucoup plus à l'aise; sa future famille le paralysait. Il demeurait devant cette fiancée et cette tante effaré et hésitant, tel un

enfant malade devant quelque potion nauséabonde. Ça ne marchait même pas du tout, le redorage du fameux blason. Les parties adverses se considéraient à la dérobée, mais ne tentaient aucun rapprochement ; d'ailleurs toutes les avances de Rassenage étaient déjouées par la timidité de la grosse Mélanie, toujours réfugiée sous les jupes de sa tante dont le regard sévère ne la quittait pas.

» — Je ne te reconnais plus, mon cher, éclatait à la fin de Camisy, tu n'as pas pu encore enlever la position. Cette petite devrait être folle de toi. — Cette petite... grommelait Rassenage. — Je sais bien qu'elle est un peu forte, mais les Turcs aiment cela et tu étais un peu Turc à Biskra ; et puis, on se fait à tout. Regarde ma femme. Enfin mademoiselle Suraud a un million, elle aura même quinze cent mille francs à la mort de sa tante ; et vous avez pour vivre, toi, ton père et ta sœur, à Rassenage, à peine neuf mille, bon an mal an. Il faut y aller, lui forcer la main, la compromettre : ç'a n'a pas de défense, une fille comme ça. — Mais cette tante, cette tante qui ne la quitte pas et qui jamais ne la quittera. — Oui, je sais bien qu'il y a la tante, Celle-là est plus coriace ; courtise-la au besoin. Une fois marié, on verra... C'est une passionnée :

Dieu seul l'apaisera. La nièce n'a aucun tempérament, tu seras comme un coq en pâte; voyons un effort, Paris vaut bien une messe. Voyons, mon vieil Edgard, souviens-toi du 3e spahis et des nuits de Biskra. »

Le même soir, madame de Camisy prenait à part son mari:

» — Mon cher ami, il faudrait que Rassenage se grouillât un peu. Les Suraud ont beau être de leur village, la tante y voit clair. Il saute aux yeux que Rassenage n'est là que pour le million. Il ne la regarde même pas; j'ai longuement causé aujourd'hui avec mademoiselle Euphrasie, elle ne veut pas sacrifier le bonheur de son enfant... — A une vanité mondaine, je connais la phrase. — Moi aussi. Bref, ça ne s'emmanche pas, et ces dames parlent de quitter Villercourt à la fin de la semaine. — Diantre! diantre! mais il ne le faut pas. — Votre ami Edgard est aussi par trop maladroit. Il affecte une réserve... et mademoiselle Euphrasie Suraud lui trouve une fâcheuse ressemblance avec... — Le gendarme qui a méprisé son amour! Ah! elle l'a encore sur le cœur, son gendarme. Mais c'est donc un volcan que ce vieux lis d'autel; il faudrait peut-être que Rassenage la violât! Alors, la tante et la nièce. Mais c'est abusif, inique, tyrannique...

Ah ! c'est ainsi, eh bien ! Edgard l'épousera, sa nièce; j'y mettrais plutôt la main moi-même. — Robert ! — Et nous allons la faire danser, la vieille.

» Ce fut tout un changement de programme. Nous fûmes tous embrigadés dans le complot. Ce fut d'abord un déjeuner sur l'herbe, à la suite duquel une aimable liberté égara les invités par couples dans les allées d'un petit bois de pins ; on revint en break au milieu de propos de gaieté folle ; le soir, au lieu de la partie de whist ordinaire, une sauterie s'organisa ; la grosse Mélanie eut beau s'excuser, elle dut valser trois valses, essoufflée et suante, aux bras du vicomte Edgard. La tante Euphrasie roulait des prunelles colères de poule à qui on a dérobé un poussin.

» Le lendemain, on alla en bande visiter une ruine des environs, une abbaye féodale du onzième siècle, où mademoiselle Suraud tante, engagée à dessein dans un escalier difficile, eut la rage de voir mademoiselle Suraud nièce et le beau Rassenage s'enfoncer et se perdre sous les árceaux du cloitre. La tante, empêtrée dans les ronces et dans les pierres branlantes, y était, sous prétexte de galanterie, maintenue par la forte poigne de Camisy. Le soir enfin, un colin-maillard mêlait heureusement les sexes et per-

mettait à Rassenage quelques travaux d'approche.

» Mélanie, saisie et palpée dans les coins, s'oubliait jusqu'à quelques gloussements.

» Tante Euphrasie déjouée ne dissimulait plus sa colère et annonçait pour le lendemain sa décision de partir.

» C'était un vendredi matin. On obtenait d'elles qu'elles resteraient jusqu'au dimanche; elles ne pouvaient refuser au châtelain d'entendre la messe dans la chapelle du château : ces dames Suraud partiraient après l'office. Ces dames y consentirent. Il fallait jouer serré et précipiter le dénouement ; c'est Camisy qui s'en chargea. Le vendredi et la journée du samedi, on ralentit le mouvement, pour endormir les soupçons de la tante. Le soir, on fit de la musique, ces messieurs cartonnèrent, et, le lendemain, on fit la promenade à pas comptés dans le parc. Ces dames goûtèrent même seules dans le kiosque chinois, les hommes étaient partis aux étangs. La tante Euphrasie respirait.

» Mais ne voilà-t-il pas qu'après le dîner madame de Camisy proposait une partie de cache-cache ; il fallait bien occuper gaiement la dernière soirée de ces dames. Tante Euphrasie verdissait, flairant un piège ; elle ne pouvait

pourtant se poser en trouble-fête : elle exigeait seulement que la partie ne dépassât pas le rez-de-chaussée de la maison.

» De Camisy grommelait, car il avait compté sur les surprises des cachettes dans le grenier et sur le désarroi des poursuites dans les chambres. Rassenage, catéchisé d'avance, était décidé à tout. Il fallut donc en rabattre ; on accéda au désir de la vieille fille et, pour la rassurer tout à fait, Rassenage ouvrit la partie : il fit celui qui y est.

» Nous voilà donc en quête de cachettes, éparpillés à travers les salons et les vestibules de Villercourt. Le but était au bas de l'escalier, sous la première armure. La grosse Mélanie, laissée à elle-même, tourne, furète, hésite de pièce en pièce et, préoccupée de se rapprocher du but, avise au dernier moment la porte du petit endroit. Elle s'y précipite, s'y enferme et attend. C'était le moment voulu par Camisy. Un doigt sur la bouche, il nous fait signe à tous de nous terrer dans nos cachettes et de ne dire mot ; l'ordre se transmet de pièce en pièce ; puis il baisse le gaz, s'introduit dans une armure préalablement décrochée d'avance. Rassenage, qui est là, l'aide à s'en revêtir et, une fois armé de pied en cap, devenu une statue vivante, Ca-

misy attend, debout sur la dixième marche. Mélanie, qui s'ennuie, écoute et s'effare de ce silence. Rien ! La sensation de la solitude l'oppresse ; que sont donc devenus les autres joueurs ? Elle entrebâille la porte et hasarde un œil : personne ! Le grand escalier et ses panoplies dorment dans un clair obscur inquiétant ; c'est la détresse d'une demeure à l'abandon, le mystère d'une maison hantée : les aciers des casques et l'airain des brassards palpitent vaguement. Qui est-ce qui a baissé le gaz ? La lune prête une vie étrange à tous ces chevaliers rangés le long des marches ; et voilà que l'un d'eux, détaché de la muraille, lui apparaît debout sur le premier palier, et ce spectre de fer s'anime sous ses armes et lentement... descend !

» C'en est trop ! La grosse fille a regagné le local et refermé précipitamment la porte ; elle en a poussé le verrou, et, la sueur aux tempes, muette et moite, elle écoute aux aguets d'horribles chuchotements.

» Rassenage a manqué son coup. Il aurait dû saisir la grosse nièce au passage et la rassurer d'une étreinte. C'est pâmée sous ses baisers qu'auraient dû la surprendre tous les joueurs accourus, mais la fuite de la victime a été trop prompte ; les deux hommes maintenant se con-

certent, et Mélanie dans l'angoisse les écoute et croit entendre un colloque de fantômes... Et quand Rassenage vient frapper à la porte et lui chuchoter de sa plus douce voix : « Ouvrez, c'est moi. N'ayez pas peur ! » la pauvre fille, qui croit à la présence de l'homme de fer, perd la tête, s'affole, agonise d'épouvante et cherche à échapper à son persécuteur. L'horreur des spectres la galvanise : elle avise la lucarne du petit local, qui donne sur le parc, grimpe sur le siège, ouvre le vasistas, s'y cramponne, s'y hisse à la force des poignets et engage sa tête, son buste et c'est la délivrance ; mais pousse un cri affreux en se sentant happée et retenue par les reins.

» Elle ne doute plus que le spectre ne l'ait saisie aux hanches. C'est simplement l'orifice trop étroit de la fenêtre qui la retient. Elle hurle au secours, se démène et implore ; et ce sont des sanglots d'hystérie et ce sont cris d'assassinée. C'est une meute de spectres qu'elle a maintenant à ses trousses, car on est accouru au vacarme. Rassenage hors de lui a enfoncé la porte et, quand la tante Euphrasie, surgie d'un bond à la voix de sa nièce, entre dans le petit endroit, c'est la partie la plus charnue de sa pupille qu'elle aperçoit, offerte à tous les yeux dans un retrous-

sis de jupes, la coupable nudité d'une vierge surprise, que l'épouvante agite d'étranges trémoussements.

» — C'est une abomination, madame ! Je n'aurais jamais cru... Une jeune fille !

» La tante Euphrasie suffoquait.

» On eut toutes les peines à tirer de là l'infortunée Mélanie ; la terreur et la confusion la rendaient presque belle, et Rassenage regretta un instant sa nuit de noces. Inutile de vous dire que le mariage ne se fit pas.

» Les deux dames Suraud quittèrent le soir même Villercourt. »

DANS UN ASCENSEUR

« Ah ! que je suis donc de votre avis sur les déguisements ! C'est bien la plus sotte invention et, quand ils ne sont pas dangereux, ils sont toujours ridicules. C'est à une pitoyable fantaisie de bal costumé que je dois la plus équivoque et la plus gênante aventure de ma vie, et, étant établie la notoriété que donnent forcément douze années de journalisme et la répétition de la signature dans les grands quotidiens, l'espèce de légende qui s'est attachée à mon nom, cette légende accréditée, pis, entretenue par moi, car elle est entrée dans mon talent, et j'ai dû prendre le parti d'en sourire, sous peine de m'ériger en distributeur automatique de gifles.... Oui, j'ai eu cette lâcheté, parce que c'est encore l'oreiller

le plus commode, et que les lâchetés, nous les avons toutes, quand nous commençons à aimer la vie ; parce que, en somme la vie est belle, une fois que nous en vivons vraiment toutes les heures dans la science et l'adaptation de nos besoins et de nos goûts... Mais je suis loin de mon histoire. La voici... »

Et de Juriex s'étant levé allait s'adosser au chambranle de la cheminée, devenue, en ce mois de mai, un jaillissement de plantes vertes, et les mains jusqu'au fond de ses poches, dans une pose pleine de bonhomie voulue :

« Je n'ai pas toujours détesté les bals costumés, j'ai même été un fervent de mascarades. Comme tous ceux de ma génération, j'ai eu la folie de l'oripeau et du paillon et je ne manquais alors ni un bal de l'Opéra, ni surtout les inoubliables fêtes organisées, tous les ans, par cet étonnant metteur en scène qu'est Jules Roques.

» L'Elysée-Montmartre en était le théâtre... Qu'est devenu l'Elysée-Montmartre ? La vogue est maintenant au Moulin-Rouge... L'Elysée-Montmartre, c'est déjà une époque disparue.

» Ces bals révolutionnaient le monde des théâtres et des cafés-concerts, celui de la presse et de la littérature et tous les ateliers de Paris. C'était un assaut de luxe, d'humour et de fan-

taisie ; Landolf y signa des merveilles et, les soirs de fête, l'arrivée des masques ameutait tout le boulevard extérieur. De l'avenue de Clichy au rond-point de la Villette et de Wagram à la Chapelle, tous les bouchers, tous les déménageurs et les petites ouvrières des hauteurs se bousculaient et s'écrasaient avec des rires et des lazzis devant la façade inondée de lumière; toute la population laborieuse de cette zone parisienne, y compris les escarpes de la Butte et leurs gigolettes. Ces bals, ceux des *Quat'Arts* les valent-ils? Les jeunes gens d'aujourd'hui préfèrent les leurs; nous, nous prônons les nôtres et nous avons tous sûrement raison, car le présent s'impose et le passé se regrette; toujours est-il que je n'en manquais pas un.

» C'est ainsi que je fus du *Bal Mystique*, où Coquelin cadet en saint Denis, sa tête coupée sous son bras droit et son auréole passée dans l'autre, flirtait avec sainte Cécile-Yvette Guilbert. Si j'ai bonne mémoire, Paul Adam s'y cambrait, de fiers ergots aux talons, inquiétant et demi-nu en *Coq du Sabbat;* et jamais je ne vis pareille profusion de rigides tiges de lis et d'énormes calices d'iris noirs : ce fut le bal des Symboles.

» Puis, il y eut le *Bal Antique*, où Willette, Pierrot Willette incarna somptueusement un

glabre et gras Héliogabale; puis, il y eut le *Bal d'enfants*, où la fantaisie de Roques voulut tous ses invités en gosses : orgies de cerceaux, de moutons à roulettes, de nattes dans le dos, de sarreaux tachés d'encre, de cartables d'écolières, de chaussettes écossaises et de pantalons courts.

» Et puis, enfin, il y eut le *Bal des Femmes*.

» Roques, cette fois despotique, imposait le costume féminin à toutes et à tous. Toute latitude était accordée pour le choix du pays et de l'époque, mais l'Elysée-Montmartre ne devait, cette nuit-là, contenir que des femmes, des femmes de tous les temps et de tous les climats, mais rien que de l'*argile idéale* célébrée par Hugo. Un féministe enragé comme Roques pouvait seul avoir eu cette cruelle idée de souligner ainsi la laideur des mâles... Tous les hommes en femmes, tous les hommes grotesques et hideux sous la jupe et perruque; c'était machiavélique, cette déroute, et le désastre certain de toutes les fatuités et de toutes les prétentions masculines.

Et j'en avais quelques-unes, alors. » — « Ne les pleure pas, tu les as gardées », ricanait le petit Baudrant. — « Bref, à ma fierté d'un certain physique si vous joignez une instinctive horreur

du travesti, une vieille haine pour l'équivoque des sexes qui chez moi n'a jamais cessé et m'a toujours irrité et m'irrite encore, au théâtre, devant les pages fessus des chœurs et les petits bergers des corps de ballet, vous jugez de la fureur où j'entrai en recevant l'invitation de Roques; car je tenais à y aller quand même, à ce diable de bal.

» Un de mes amis, ce pauvre Raymond Larue (il est mort, il y a deux ans) dissipait mes scrupules : « Mets-toi en femme arabe, me disait-
» il ; leur costume ne diffère guère de celui des
» hommes. C'est très enveloppé, très empaqueté,
» et puis le haïck arrange tout... On ne voit que
» les yeux, et, soulignés de kohl, les tiens ne
» seront pas mal. Une Mauresque aux yeux bleus,
» le gibier est rare. » — « En belle Fatma, je
» te remercie. Pourquoi pas la danse du ven-
» tre? » — « Tu es stupide. Avec le haïck noir
» surtout, celui des femmes de Sousse ou de
» Sfax, tu peux passer au besoin pour un chef
» Touareg. Epatant, tu sais, ce voile noir! C'est
» l'anonymat du mystère. Inquiétants, ces spec-
» tres impénétrables du Désert, ces Touaregs
» masqués, qui sont au Centre africain de nos
» jours ce qu'étaient les Faux-Visaiges à la Hon-
» grie du moyen âge. Moine ou bandit. stryge

» ou Mauresque, la femme arabe est tout indi-
» quée, surtout avec le voile noir. »

» Et je me laissai convaincre par l'ami Larue. J'avais rapporté de récentes escales en Alger tout un lot de robes et d'écharpes de soie, de burnous et de vestes brodées. Larue m'avait promis en plus un merveilleux manteau noir de Smyrne et de curieux bijoux kabyles. Amusé d'un rien, comme tous les artistes, il m'avait demandé de venir dîner ce soir-là, au Point-du-Jour, car j'habitais alors avenue de Versailles; il tenait à me costumer lui-même et se faisait fort de me rendre méconnaissable sous mes oripeaux d'Orient. C'était aller au-devant de mes désirs. Larue venait dîner à la villa, le samedi du bal, et, à neuf heures du soir, le temps de nous lever de table, nous étions dans ma chambre en train d'élaborer le chef-d'œuvre.

» Les portes de l'Elysée-Montmartre s'ouvraient à minuit et demie pour se refermer à deux heures; nous avions donc trois bonnes heures à nous; mais j'avais promis à des amis à moi, des banquiers habitant avenue du Trocadéro, d'aller leur montrer Jacques de Juriex en femme arabe.

» Madame Isaken avait tellement insisté que je n'avais pu me dérober à son désir; elle m'a-

vait même prévenu qu'elle convoquerait le ban et l'arrière-ban des Isaken à cette petite fête, toutes ses cousines et toute la tribu se faisant une joie de voir un homme aussi connu en odalisque. Et je n'étais pas fâché de tromper les espérances par l'austérité et le mystère de mon costume.

» Mais il ne fallait pas moins être chez eux de onze heures à onze heures et demie, et, en calculant les distances, je n'avais pas de temps à perdre. A onze heures moins le quart, nous étions en fiacre. Le numéro 1296 (j'ai retenu le numéro) emportait mon ami Raymond Larue et la plus étrange odalisque qu'ait jamais vue le désert : une robe de femme bleu de nuit fleuragée d'or, une veste de moire mauve soutachée d'argent, une ceinture rose turc, un vaste manteau noir et un énorme turban d'étoffe bleue et verte constituaient, avec le haïck touareg, un assez déconcertant fantôme. Mon ami Larue pour l'adoucir avait jeté, çà et là, colliers et agrafes et piqué quelques fleurs... Et ravis de notre œuvre, nous roulions tranquillement sur le pavé du roi qu'est la route de Versailles. Tout à coup un craquement sinistre. Une secousse nous renverse sur les coussins, une autre nous jette dans la portière, la glace vole en éclats, et nous n'avons que le temps de sauter

par la portière opposée : le fiacre venait de verser. Le cheval, abattu dans les brancards brisés, n'essayait même pas de se remettre debout; le cocher dégringolé de son siège sacrait comme un templier en menaçant de son fouet un autre homme, dont nous n'entendions que les jurons. Une lourde charrette de légumes, une voiture de maraîcher, venait de nous accrocher. Maintenant, c'était la querelle homérique, les coups de gueule et les épithètes salées des deux hommes.

» Mais comment trouver un autre fiacre dans la solitude de ce bord de l'eau, où il n'y a pas de station avant la place de l'Alma? Et nous étions sur le quai d'Auteuil. J'étais assez ridicule dans le froid de cette nuit de mars sur cette route déserte, affublé de mes oripeaux d'Afrique; mais ce n'était que demi-mal auprès de ce qui nous attendait.

» Des agents, accourus au bruit de la dispute, emmenaient le cocher et le voiturier au poste. Nous dûmes les suivre comme témoins, nous qui n'avions rien vu; et là, devant le secrétaire du commissaire ahuri de l'entrée de cette femme arabe (car, avec ces fleurs et ces bijoux, il ne pouvait se méprendre sur le sexe du costume), nous dûmes décliner nos noms, prénoms, pro-

fessions et adresses. Au regard qu'il me jeta, je vis bien que je n'étais pas un inconnu pour ce fonctionnaire; pis, ça devait être un de mes lecteurs, car ce n'est pas sans une certaine sévérité qu'il me demanda comment je me trouvais, à onze heures et demie du soir, costumé en femme arabe, dans un fiacre, en la compagnie que voilà.

» Pour toute réponse j'exhibai mon invitation de bal. Il voulut bien accepter mon explication, mais je vis bien à son air qu'il admettait difficilement qu'un écrivain connu consentît à se travestir en mauresque, même pour aller au bal masqué.

» J'étais on ne peut plus mortifié; bref, nous prenions un autre fiacre et Larue me laissait rue du Trocadéro, à la porte des Isaken.

» Les Isaken habitaient un somptueux immeuble de construction récente avec ascenseur, électricité, téléphone, ainsi qu'il convient à d'opulents banquiers, mais ils habitaient au cinquième, car pour des banquiers il n'y a pas de petites économies.

» Tout était encore éclairé en pleine lumière dans le vaste vestibule marbre rose et hautes boiseries Louis XVI, où je me glissais un peu à

la façon d'un voleur, car j'avais maintenant conscience de mon ridicule.

» Comment en arrivai-je à éviter même le concierge! Une vraie honte m'étreignait, je ne me souciais pas de me révéler en femme arabe à l'ahurissement du cerbère. Je n'avais pourtant qu'à me faire reconnaître. Je passai rapidement devant sa loge et me jetai dans l'ascenseur.

» Comment avais-je manœuvré les boutons d'étage ? toujours est-il qu'entre le troisième et le quatrième étage l'ascenseur s'arrêtait net. Je demeurais suspendu dans le vide, sans pouvoir ni monter ni descendre ; j'avais beau appuyer sur tous les boutons, tirer sur la corde, l'ascenseur ne bougeait pas. J'étouffais sous mes voiles, la sueur mouillait mes tempes, j'étais là immobilisé dans le silence de cette cage d'escalier nocturne ; mon impatience s'aggravait maintenant d'une angoisse. Si l'ascenseur, évidemment démantibulé, allait s'effondrer tout à coup dans le vide! Et je m'énervais dans d'obstinées tentatives de descentes ou d'ascensions. Peine perdue, et tout à coup, obscurité complète on venait d'éteindre l'électricité. Quelle heure pouvait-il donc être? Je n'allais pas passer la nuit dans cette cage. J'appelai, je criai, je hurlai ;

mon cachot s'éclairait de nouveau et l'ascenseur, se mettant enfin en branle, me déposait au pied de l'escalier.

» Je m'y trouvai nez à nez avec un homme qui n'était pas le concierge ordinaire. Stupeur effrayée de l'individu. — Qu'est-ce que vous faites là-dedans, par où êtes-vous entré ? — Mais par la porte, » et je me nommai et me démasquai. — M. de Juriex, Vous n'êtes pas un locataire, je ne vous connais pas. — Mais le concierge me connaît, vous n'êtes pas le concierge, vous. — Mon cousin ! il est à la noce, il marie sa fille, je le remplace cette nuit. Où alliez-vous ? — Chez M. Isaken, au cinquième, le banquier. — M. Isaken ! Ils sont couchés. Il y a beau tempsquetout le mondeest parti. D'abord, il n'y avait pas soirée costumée chez eux. — Couchés ! quelle heure est-il donc ? » — « Mais une heure du matin. C'est pas une heure pour faire un sabbat pareil dans une maison honnête. Qu'est-ce que vous alliez faire chez eux ? — Mais leur montrer mon costume ; c'était convenu, ils m'attendaient. D'ailleurs, nous n'avons qu'à monter, ils vous le diront eux-mêmes. Montez-moi au cinquième. — Plus souvent que je vais aller réveiller M. Isaken à cette heure-ci. Les domestiques couchent au sixième. D'abord,

je ne suis pas forcé de vous croire, je n' vous connais pas, j' vous ai pas vu entrer, j' vous trouve à une heure du matin dans mon ascenseur, déguisé en femme et masqué. Ça n'est pas clair. Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas un malfaiteur ou un anarchiste? Vous avez peut-être mis une bombe dans mon escalier; j' vous tiens, j' vous lâche pas, nous allons nous expliquer au poste. — Et votre loge? — Oh! j'ai ma femme là.

Au poste, encore au poste! Il fallait bien m'y résigner, c'était encore le seul moyen de me tirer de là. « J'ai justement mon fiacre, lui dis-je, donnez l'adresse au cocher. » C'était justement celui d'où je sortais, j'eus la chance de tomber sur le même secrétaire. « Encore vous, me disait-il, vous n'êtes donc pas à votre bal costumé. » Il me regardait d'un œil narquois. On s'expliquait, le concierge intérimaire se retirait édifié.

» — Cocher, conduisez-moi chez moi, 120, avenue de Versailles. » J'en avais assez. « Comment! avenue de Versailles? mais vous n'allez donc pas au bal? »

Et, l'affaire s'étant ébruitée, voilà comment je passe encore à Paris pour un monsieur qui se promène, la nuit, en fiacre, costumé en femme

turque et qu'on retrouve indifféremment à une heure du matin, dans les pires banlieues ou dans les ascenseurs des maisons bourgeoises, sortant on ne sait d'où, en sultane Validé.

» Essayez donc de détruire une légende! »

RETOUR DE FÊTE

— « Si nous parlons suites de mascarades et promenades en fiacre à travers Paris, la nuit, je vous raconterai une aventure autrement émouvante et périlleuse que les vicissitudes d'ascenseur de notre ami Juriex. C'est le retour de bal de Pierre Morlac. — Pierre Morlac, le chroniqueur, qui est maintenant intendant à Saïgon? S'il s'agit d'une aventure de Morlac, ça doit être du propre! grommelait Jacques Baudran. Un beau mac!... » Et il lâchait le mot tout à trac. « Comment! Morlac? — Et sa liaison avec Line Ablette! Vous admettez ça, cette intimité d'un homme sans le sou avec une des demoiselles les plus chères de Paris et même d'Europe? Morlac sortait dans ses voitures,

ne démarrait pas de chez elle, s'y faisait nourrir, s'il n'y couchait pas. « Frère et sœur », comme ils disaient. Vous trouvez ça propre, ce concubinage platonique et sentimental d'un homme de lettres et d'une grue? Il la payait en publicité, direz-vous; car nous a-t-il assez battu les oreilles des beautés connues et secrètes de mademoiselle de Serres! Mais il n'en mangeait pas moins ses truffes, ne se pavanait pas moins dans ses avant-scènes, et, pour une loge qu'il lui avait de temps en temps à une première, ne se faisait pas moins impudemment héberger l'hiver à Monte-Carlo, à la villa Daphné, et l'été à Ostende, à White-House. Un joli attelage, que celui de cette demoiselle cosmopolite et de son joueur de flûte attitré! Moi, je trouve ça tout simplement révoltant. D'ailleurs, Morlac a fait mieux : il a lancé la nouvelle de son mariage avec Line et ne l'a pas démentie. — Mais il ne l'a pas épousée. — Oh! il n'aurait pas été le premier! — Oui, il n'en est pas moins parti à Saïgon, où il gagne juste huit mille francs par an, entre la fièvre jaune, un abcès au foie ou la piqûre d'un serpent corail; j'en connais qui n'auraient pas renâclé devant les deux cent mille francs de rentes de mademoiselle de Serres; il y en a qui épousent leur

maîtresse, malgré leur fortune. » Il y eut un silence. Alors, Faverny : « Contez-nous donc l'aventure de bal masqué de Morlac, mon cher Mélène, si vous vous en souvenez encore depuis le temps qu'on vous a coupé le fil ; nous serons très heureux d'entendre une aventure d'un homme dont on vient de dire tant de mal. Vous le voulez bien ? — Mais, comment donc, je suis à vos ordres, et d'autant plus, que c'est en sortant d'un bal costumé de chez Line de Serres que Pierre Morlac passa le mauvais quart d'heure que voici. — De chez Line? Oh ! ça se corse ! Attention, Quinsonnas ! Quelle chronique ! »

— « Line de Serres n'était pas encore la courtisane demi-favorite de prince héritier, que les chancelleries nous envient. L'Angleterre ne l'avait pas encore conquise sur l'Allemagne. Elle se contentait alors de drainer les roubles de la sainte Russie, et habitait, avenue Marceau, un vaste rez-de-chaussée, dont les caves, transformées en geôle à l'usage d'un Moscovite épris de mauvais traitements, voyaient, paraît-il d'étranges sévices : le boyard mazochiste (le mazochiste est la sensualité de la souffrance) mettait son plaisir à se faire piétiner, fouetter et rouer de coups par cette fragilité diaphane qu'était alors Line Ablette ; tous les dégoûts sont dans la nature.

» Ce rez-de-chaussée de l'avenue Marceau, un suicide à grand orchestre l'a rendu depuis célèbre. Line Ablette l'occupait alors, assez mal entourée, je l'avoue, grugée dans les grands prix par un couple d'usuriers-joailliers d'Amsterdam et poussée aux pires extravagances par une cour de vieilles gardes et de fournisseurs faméliques. L'unique préoccupation de Line était alors d'emplir la presse et le monde du bruit de ses caprices, du taux de ses écrins et du scandale de sa beauté. Pierre Morlac, puisqu'il faut dire la vérité, Guy Destranier, l'intrépide vide-amphore mort depuis si malheureusement, et Alfred Harrisson, le manager de l'*Athéneum* de Londres, étaient les commensaux ordinaires de la jolie fille et ses conseillers écoutés. Ils entretenaient Line dans le culte de ses fantaisies et l'adoration de son physique, à l'affût de son moindres gestes pour en informer la ville et toujours au téléphone des salles de rédaction pour y annoncer le dernier engagement ou la plus récente décision de la courtisane. Que devint la vanité d'Ablette dans cette atmosphère surchauffée? C'est aisé de le deviner. Elle ne douta plus qu'elle ne fût la reine de Paris et que tous les yeux de l'univers ne fussent fixés sur sa petite personne. Un point noir assombris-

sait pourtant son horizon; la vogue et le mouvement de curiosité créés autour d'une danseuse espagnole, une Malagaise récemment révélée à Paris et dont les jotas et les fandangos, après avoir fait courir la foule au Cirque d'Eté, avaient fini par tarifer très chèrement l'alcôve. Carmencita Norès était peut-être alors la femme la plus richement entretenue de Paris; elle avait une Estudiantina à ses gages et à demeure dans son hôtel, et, après ses déjeuners déjà cotés, où se pressaient, pêle-mêle, des hommes politiques, des clubmen, des journalistes et des artistes, il arrivait à la Carmencita de monter sur la table et de danser nue pour ses invités.

» Aux Acacias et chez Paillard, quartier Monceau et aux Champs-Elysées, on ne parlait que de la plastique impeccable et de l'audace des danses de l'Espagnole. On citait aussi le menu des déjeuners, et Line Ablette en verdissait de rage dans les boiseries laquées de blanc de son rez-de-chaussée.

» C'est alors que Pierre Morlac eut l'idée d'organiser, avenue Marceau, un dîner suivi d'une fête, dont on jaserait quelque peu; et, pour des idées, Morlac avait des idées. Le dîner serait costumé, mais peu nombreux, les invités triés sur le volet. On y lancerait la salade à l'éther,

une salade de fruits : fraises, bananes, oranges et cerises, arrosées de champagne et d'éther, une innovation, dont un grand seigneur irlandais avait donné la recette à Morlac et qui certainement ferait fureur dans ce monde particulier de fêtards et de filles épris d'anesthésiants et de nouveautés. Line aurait la gloire d'en avoir eu la primeur. A dix heures arriveraient d'autres invités ; et, à onze, six lutteurs, les plus beaux de la troupe qu'Harrisson emmenait à Londres, offriraient à Line et à ses amis le spectacle de leur nudité ; car ils lutteraient sans maillot, absolument nus comme les athlètes de la stade antique : on ne perdrait aucun jeu de leurs muscles. A minuit et demi, à la sortie des théâtres, l'intrépide vide-amphore amènerait les plus jolies femmes de l'Eldorado et de la Scala, car on ne pouvait encore prétendre aux artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française.

» Ce que fut cette fête chez Line (car j'y étais), non, ce fut inénarrable. Il y avait là (je parle du dîner), Alice Augarde, cette étrange fille si pâle et si brune, qui présentait alors des éléphants aux Folies-Bergère ; Alice Augarde, hallucinante avec son air de somnambule et ses yeux agrandis de morphine dans sa face de princesse ensorcelée ; Marphise Heyman au fin profil de

statuette de Saxe, mais la taille déjà empâtée, et que n'avantageait pas, ce soir-là, le costume exactement reconstitué de Marie-Antoinette ; Gratienne de Caen, en Pierrette de satin blanc déjà vue aux véglioni de Nice, et puis, la maîtresse de maison, exquise et déconcertante en lord Douglas. C'était l'année du procès d'Oscar Wilde ; et Line avait eu cette audace d'arborer la culotte de satin blanc et l'habit de velours mauve à larges boutons de marcassite d'un Brummel adolescent.

» Elle y était, d'ailleurs, délicieuse.

» Un de ses amis avait poussé l'abnégation jusqu'à se mettre en Oscar Wilde ; Harrisson était en shériff du temps de la reine Anne, Destranier en mousquetaire, j'étais en pierrot, je crois, et Théodore de Miranda, le compositeur tout-puissant de San-Remo, était le seul qui ne fût pas costumé.

» Mais la splendeur de cette fête était Morlac en *Lumière d'Asie,* une flatterie délicate à l'adresse de Miranda, dont l'œuvre devait être jouée à la Scala de Milan, une espèce de prince des *Mille et une Nuits* bleu et or, où tous les bleus de la Méditerranée, du ciel et des fleurs luisaient et miroitaient dans la moire de la robe et les velours du manteau : une pluie de dia-

mants, quarante mille francs de colliers et de bracelets prêtés par Line, ruisselaient sur son turban. — Joli monsieur, ricanait Baudran. — La fête un peu morne, comme toutes ces réunions où le luxe et les écrins affichés s'évaluent et s'observent, ne s'anima qu'à l'arrivée des lutteurs. Ce fut l'entrée de six colosses à la démarche pesante et aux épaules hautes, l'air d'ours engoncés dans leurs complets et qui, débarrassés dans leurs vêtements, devinrent pareils à six jeunes dieux.

» Line, surexcitée de champagne et d'éther, ne pouvait se lasser de les regarder. Brutus surtout, un géant blond à mufle de chef gaulois sous une crinière de chanvre (celui-là, c'était Morlac qui l'avait amené). Après la première lutte, Line déclarait qu'il fallait attendre ceux de la Scala et de l'Eldorado, et que, pour tuer le temps, on allait souper. Elle installait les lutteurs à table et, s'asseyant sur les genoux de Brutus, lui servait de la salade à l'éther.

» Ce flirt d'une jolie femme en travesti sur les genoux d'un lutteur à moitié nu devait mal finir ; car, Line s'étant levée pour donner un ordre, l'homme trouvait le moyen de la suivre, et tout à coup des cris perçants nous précipitaient tous dans un cabinet de toilette. Le lutteur allumé,

exaspéré par les coquetteries et les avances de la jolie fille, l'avait saisie à pleines mains et s'apprêtait à la traiter en ville prise : le travesti seul la sauvait. Nous arrivions à temps pour la retirer des mains du colosse, nous eûmes toutes les peines à le calmer. Morlac dut le catéchiser. Line, plus morte que vive, tremblait de tous ses membres, secouée d'un rire nerveux avec des larmes dans ses grands yeux candides.

» — Et dire que c'est la culotte de lord Douglas qui t'a préservée, ma petite, ricanait Harrisson. Sans la culotte tu n'y coupais pas. — Que la fête continue, criait l'intrépide Vide-amphore, l'incident est clos, et puis v'là les autres. Vive l'Eldorado ! Vive la Scala ! »

Et la fête continua...

Et puis, vers deux heures du matin, quand la foule des invités se fut essaimée, la plupart des femmes déjà parties, nous allions à notre tour prendre congé de Line de Serres, quand celle-ci, nous prenant à part, Morlac et moi : « Ecoutez, nous disait-elle, je ne suis pas tran-
» quille. Ne me quittez pas encore. Il y a là
» deux hommes de l'autre côté de l'avenue, sur
» le trottoir, en face, qui ne quittent pas l'appar-
» tement des yeux et qui ne s'en vont pas. Qu'est-

» ce qu'ils attendent, qu'est-ce qu'ils veulent?
» Je ne sais pas, mais j'ai peur. Je crois que
» ce sont deux lutteurs. Songez! je loge au rez-
» de-chaussée, et il n'y a que la femme de
» chambre qui couche auprès de moi, et j'ai, ici,
» pour plus de sept cent mille francs de bijoux.
» Je ne tiens pas à me faire égorger. Si vous y
» alliez voir, Morlac? — J'y vais. — Non, n'y
» va pas. » Morlac jetait un manteau sur son costume et traversait l'avenue. Postés derrière les persiennes, nous le voyions entrer en pourparlers avec les deux hommes. Il revenait en pouffant.

» — C'est Brutus! Il ne veut pas s'en aller. — Brutus? — Oui, le lutteur blond, il est buté. Tu l'as allumé, il veut passer la nuit avec toi. Il attend que nous soyons partis pour venir frapper à tes volets. — Quelle horreur! Mais je ne veux pas. Emmène-le, tire-moi de là! C'est toi qui l'as amené. — Tu veux que... » Et avec un haussement d'épaules, Morlac ressortait dans la rue.

» Nous le vîmes parlementer un moment avec les deux hommes, puis héler un fiacre, y monter avec Brutus, pendant que l'autre lutteur s'installait près du cocher. Ils partaient.

» Nous restions encore une demi-heure, Des-

tranier et moi, auprès de Line Ablette pour achever de la rassurer.

» — Mes diamants, s'écriait-elle tout à coup, mes quarante mille francs de diamants, Morlac qui les a sur lui, et qui est parti avec ces deux hommes! Pourvu qu'il ne lui arrive rien!

» *J'ai mes diamants*, me téléphonait, le lendemain, la voix de Line, *Morlac vient déjeuner, nous comptons sur vous, nous nous mettons à table à une heure.*

» — Ce chéri de Pierrot, s'écriait la courtisane en se jetant au cou du chroniqueur, il a sauvé l'honneur à sa Line. — Et sa cassette, ripostait Morlac en remettant un paquet d'étoffe soigneusement ficelé à la femme de chambre. Et quand il eut achevé les hors-d'œuvre :

» — Pour une corvée! tu m'en as imposé une, déclarait-il à Line tu m'y reprendras à reconduire des lutteurs. Ah! j'ai passé un joli quart d'heure avec eux. D'abord Brutus ne voulait rien savoir; il était chipé, comme ils disent dans leur argot, j'ai dû lui promettre un rendez-vous de toi pour le décider à monter en fiacre, et, là-dedans, quelle scène! Ce qu'il a pleuré dans mon burnous! Il était saoul comme une bourrique « Line, ma petite Line, je veux Line. » Et il roulait sa tête sur mon épaule, et il me ser-

rait à m'étouffer, parole; quand tout à coup j'ai réfléchi que j'avais tes quarante mille francs de diamants sur moi, une fortune! Or, si je suis à moitié sûr de Brutus, je ne connaissais ni le cocher, ni l'autre lutteur. Je n'ai plus eu qu'une préoccupation : cacher les diamants, éteindre leurs feux sous mon burnous. Mais ce n'est pas tout. Arrivés rue des Trois-Frères, — car ils demeurent rue des Trois-Frères, à Montmartre, — à l'hôtel garni de Brutus, le cocher refuse de me reconduire chez moi et exige d'être payé ; il était à deux pas de sa remise. J'ai dû en passer par où il voulait. Me voilà donc, à trois heures du matin, au milieu de la rue, dans un quartier où on surine un pante pour vingt sous. Je n'étais pas fier, et ce je que les ai maudits, tes diamants. Pas l'ombre d'un agent, une rue sinistre, des maisons en démolition, d'autres en construction, un vrai décor pour attaque nocturne, et moi en satin bleu de ciel et couvert de diamants... Oh! je n'en menais pas large ; naturellement, pas un fiacre. Je me suis enveloppé la tête dans un pan de mon manteau et j'ai pris le parti de redescendre dans Paris en titubant comme un homme saoul, et en criant : « Nougat, nougat!... » Dévalise-t-on un pauvre arbico vendeur de bonbons et de racahoum? Je n'ai trouvé un fiacre

que place de la République. Là, une bande de voyous m'a hué en sabir de batt d'Aff : « *Eh!* « *chouya, chouya. Eh! sidi.* » Enfin, tu as tes diamants, mais quel singulier retour de bal costumé ! »

— Une chose m'étonne, déclarait le petit Baudran, c'est que Morlac n'ait pas partagé les diamants avec Brutus et son acolyte. Mademoiselle de Serres ne les eût pas réclamés à son poète. Morlac s'est décerné là un brevet d'honnêteté.

PENDANT LE CORSO

Le Corso battait son plein.

Dans un halo de poussière multicolore et lumineuse, tant de confetti jetés par poignées des tribunes au cortège et du cortège aux tribunes, des masques passaient et repassaient, hurlant, gambadant aux sons de fracassantes musiques, orchestres endiablés juchés au faîte des chars. Et, dans d'aveuglants déploiements d'étoffes, de banderoles et de bannières, le défilé processionnait par la place, lentement, lourdement, arrêté à chaque minute par des rondes effrénées de clowns et de dominos. Toute une foule bariolée, pailletée et dansante d'arlequins trépidants, de pierrots épileptiques, de moines hystériques et de pantins gesticulant grouillait, se poussait,

se culbutait avec des appels, des chants et des cris d'animaux, autour des chariots symboliques. Parqué sur la place, tout le Carnaval exultait, ivre de joie et de soleil : une bacchanale monstre secouait au bruit de ses cymbales le délire populaire. Et c'étaient, gigantesques cartonnages échafaudés comme des tours, le colossal mannequin de Sa Majesté Carnaval XXXI, chevauchant son Polichinelle-Centaure, et puis sa noble épouse, madame Libellule, élégante et fabuleuse poupée assise 'en amazone sur une monumentale langouste aux articulations lentes. D'autres imaginations carnavalesques suivaient : papillons et coquecigrues, tout un vol immobilisé d'insectes et de coléoptères énormes autour du fantoche d'un vieux naturaliste aux champs. Une mère cigogne et sa couvée, nichée dans le pavillon d'un trombone fantastique, ouvraient et refermaient des becs automatiques et trouaient le ciel bleu d'une vision de cauchemar. Derrière, un groupe de nymphes et de jeunes dieux faubouriens, debout sous une colonnade de temple, bafouaient l'Olympe et la mythologie grecque ; puis c'étaient, acclamées par la foule, les voltes et les demi-voltes et la haute école de hardis cavaliers empennés de longues plumes noires ; tout un vol d'aigles à face humaine, enveloppant du déploie-

ment de leurs ailes la nacelle oblongue d'un aéroplane... Et d'autres chars encore suivaient.

La poussière rutilait, plus dense, et la place vacarmait toujours.

Aveuglés, assourdis, étourdis, nous nous évadions enfin du flot dansant et tressautant des masques et gagnions, hors de l'enceinte du Corso, un petit café faisant le coin d'une rue voisine. L'endroit était déjà écarté des remous du public. Nous ôtions nos loups et nous nous laissions tomber sur un banc, heureux de respirer.

— Garçon, deux bocks !

Et nous épongions nos fronts trempés de sueur.

Le café, tout modeste qu'il fût, était déjà bondé de monde : d'autres masques nous y avaient précédés, heureux, comme nous, de reprendre haleine.

Le zézaiement italien et le patois local d'un Pierrot de percaline jaune, en grande conversation avec un clown de satinette verte, captivait notre attention. Les deux hommes avaient retiré leur masque et, penchés l'un sur l'autre, les coudes à la table, se causaient nez à nez. Une étrange animation brillait dans leurs yeux noirs, transfigurait leurs faces tannées ; trois canettes

vides étaient déjà devant eux et, pleins de bière, ils interrompaient leur parlote pour commander des pernods qu'ils lampaient avec des gestes brusques de charretiers.

— Alors, tu fais le pisteur maintenant ? Est-ce bon, au moins, ton hôtel d'Antibes? Ça ne m'étonne pas que je ne te rencontre jamais, si t'as quitté le pays ! Avant on se voyait tous les soirs quand je montais à la gare. C' que j'en fais de voyages dans la journée, avec mon camion, à cette sacrée petite vitesse ! Tu ne regrettes pas tes chevaux, toi ?

— Bien sûr, que j'aimais mieux l'métier ; mais que veux-tu ? Le patron a mis la clé sous la porte ; j'ai pris c'que j'ai trouvé. Ce ne sont point les pourboires du Terminus, et je gagnerais plus gros à pister ici ; mais j'mange. C'est l'important. Au printemps je reprendrai le fouet. Et toi, Philippe, tu taquines toujours la bricole ?

— Oh ! moi, tu sais, c'est ma vie. Les colliers des chevaux, les harnais, le pansage de bêtes, j'ai ça dans le sang. Rien que le bruit de la longe contre la mangeoire, ça me met en joie ; et l'odeur de la paille, la litière chaude et le coffre à avoine où l'on entre ses bras jusqu'au coude, tout ça me rend tout fadais ; j'en ris tout

seul quéquefois à l'écurie. Et puis, tu sais, mes bêtes, pour moi, c'est des camarades.

— J' connais ça. Oh! moi, je n' vois plus qu' des canassons d'omnibus. C' que je m' fais vieux à poiroter à la gare en attendant l'arrivée des trains! Ah! si n'y avait pas les servantes d'hôtel, autant aller à la pêche!

— Où l' poisson n' donne pas tous les jours. Ah! mon pauvr' Tito, la vie est dure pour des gueux comme nous. A propos, dis donc, Tito, que j' te dise! Une nouvelle : j' vais m' marier.

— Avec qui?

— Avec une femme, tiens!

— De Nice?

— Non, elle est de Menton.

— Qu'est-ce qué fait?

— Elle est cuisinière, en maison bourgeoise.

— Elle en gagne, alors?

— Dans les quarante par mois. On lui fournit l' vin.

— Vous vous voyez? Le dimanche; tu prends le train?

— Ah! bien, oui, j' descends d' mon écurie à une heure. Faut qu' les bêtes mangent; et puis, ça coûte, le chemin de fer.

— Quand on est amoureux!

— Pour c' que ça m' tient.

— T'es pas amoureux ?

— Non !

— Elle t' plaît pas ?

— Elle m' plaît guère.

— Elle n'est pas belle ?

— Elle ne l'est pas.

— Jeune ?

— Elle est « viocque ». Elle a dix ans d' plus que moi.

— T'as vingt-neuf, toi, Philippe ?

— Trente, à la Chandeleur.

— Alors, elle a quarante piges, ta câlinière ? Ben, mon vieux !...

— Ma câlinière ? C'est pas ma câlinière, c'est ma promise. Nous ne câlinons pas.

— Alors, jamais rien entre vous ?

— Jamais ! Nous aurons bien l' temps quand nous serons mariés.

— Alors, vous ne vous embrassez pas ?

— Pour l' plaisir que ça m' ferait !

— J' suis sûr qu' tu la r'gardes pas ?

— Le moins possible. Je n' la verrai que trop après la noce.

— Alors, pourquoi l'épouses-tu ?

— Ah ! c'est mon frère qui fait le mariage. C'est la sœur de la mère de ma belle-sœur, et y

ont des comptes ensemble. Alors on s'arrangerait ; et puis, elle a d' quoi.

— Ah! Beaucoup?

— Mais dans les huit mille francs : ses économies!

— C'est une somme!

— C'est c' qu'on me dit, d'puis l' temps qu'on m' casse la tête à la maison pour que j' fasse la chose. Ah ! ils m'en font une vie, depuis six mois, quand j' rentre souper, le soir!

— Tu prends toujours pension chez ton frère?

— L' soir, seulement. A midi, j' dîne où j' suis avec les chevaux : à l'écurie ou à l'auberge ; mais j' loge chez eux ; même que c'est un peu loin. Ah! une fois marié, bien sûr que j' descendrai du côté d' Riquier. J'ai une trotte d'une heure tous les matins ; ça m' fait lever à quatre heures au lieu de cinq. C' que je me languis de déménager.

— Et, c'est pour ça qu' tu t' maries? T'es un peu fada.

— Pour ça et autre chose. A la mort du père j'ai tout laissé à mon frère contre un papier.

— Un papier? Y t'a mis d'dans!

— J' crois qu' oui. J'ai pas vu un écu d' lui. Y d'vait toujours m' donner trois cents francs.

— Qué canaille! T'as pas touché un sou? Pourquoi qu' t'as signé?

— C'était chez l' notaire. Est-ce que j' connais quéqu' chose à tout ça, moi. On m'a dit : « Signe! » J'ai signé c' qu'on a voulu.

— T'as gardé l' papier, au moins?

— Ah! pour sûr, que j' l'ai gardé. Il est là dans mon livret, avec mon certificat. Y n' me quitte pas.

— Fais voir?

— C'est pas la peine, j' le sais par cœur, c'est un papier comme quoi y me r'connaît trois cents francs sur l'héritage du père, et qu'y m' les donnera l' jour de mon mariage.

— Alors faut qu' tu te maries pour toucher ton dû. Ton frère te dote avec ton argent et tu lui paies pension par dessus le marché, espèce d'andouille! Ah! y s'y entend à dégraisser les gens de leur monnaie, ton frère! Il est plus « mariolle » que toi. Bon sang d' bon Dieu! y a-t'y des gens qui sont crapules; et, entre frères, encore! Si c'est permis de dépouiller un bon garçon comme toi! Ah! t'es trop bête. Mais, gourde que tu es, tu n' vois donc pas dans leur jeu! Moi, j'ai flairé la manigance. La vieille folle, là-bas, en tient pour toi elle aboulera les trois cents francs de sa poche, et ils ne lui coûte-

ront pas cher, à ton frangin, les cent écus de son héritage. C'est trois cents francs que tu retrouveras en moins dans le pot-au-feu de ta promise. Y prend sa commission, ton frère ; y t' vend à sa belle-sœur. Y fait un joli métier ! Tu vas me faire le plaisir de ne pas te laisser monter sur le poil comme ça ! Ah ! mon pauvre Philippe, j'en ai les foies remués. Ah ! c'est une chance de nous être retrouvés, comme ça, en *garouilles* [1].

Le pierrot de percaline jaune se taisait, ses mains velues posées à plat sur sa table, l'air consterné et béat.

— Eh ! qu'est-ce que tu as, tu n' dis rien?

— Je t'écoute.

— Et tu vas t' laisser faire ?

Le pierrot jaune se grattait l'oreille :

— C'est que, c'est que... la fille a ma parole et nous avons échangé l'anneau ; même que l' mien m'a coûté trente-neuf francs, une vraie alliance en or, pas en doublé.

— C'est ton frère, qu'est en doublé. T'as trouvé l' moyen d' sortir trente-neuf francs d' ta bourse pour faire cette bêtise.

— Ah ! ces trente-neuf francs-là, c'est ma belle-sœur qui me les a avancés.

1. *Garouille*, en patois niçois : les masques populaires des corsos.

— Sur les trois cents francs qui t' doivent. Tu n'as plus droit qu'à deux cent soixante francs. Ecoute-moi, Philippe. Quand t'auras épousé ta vieille, qu'est-ce que tu comptes en faire? elle restera dans sa place?

— Ah! ça, non! non! Elle n' servira plus. Ma femme sera pour moi. Elle fera mon ménage; j' mangerai, enfin, d' la bonne cuisine : ça sera bien mon tour.

— Y aura gras avec c' qu'elle t'apporte, tu sais c' que ça fait au taux de la rente?

— Ma foi, non!

— Huit mille, à trois pour cent : t'auras deux cent quarante francs par an pour faire bouillir la marmite. T'iras loin, avec ça. Qu'est-ce que tu gagnes, toi, par mois?

— Moi, vingt-cinq francs la semaine; deux francs retenus par l'assurance, ça fait vingt-trois.

— Et d' pourboires, t'en fais beaucoup par livraison?

— Ah! une quinzaine de francs!

— Par semaine?

— Quinze à dix, ça varie.

— Quinze et vingt-trois, ça fait trente-huit. T'as quatre semaines par mois, ça t' fait en moyenne cent cinquante francs par mois, cent sous par jour, dix-huit cents francs par an... T'as

saisi.. Ecoute-moi bien, maintenant. T'as vingt-neuf ans, t'es beau gars, t'es bàti comme un chêne, tu peux travailler encore trente ans, et t'apportes ta santé, ta force, la fleur de ta jeunesse et dix-huit cents francs par an à une vieille carcasse, qui te dégoûte et qui t'apporte en tout deux cent cinquante francs à dépenser par an, pas même la valeur de deux mois de ta paye, et tout ça pour faire la mise à ton coquin de frère, qui n' veut pas t' payer c' qu'il te doit. Ah ! bon sang de malheur ! Vois-tu maintenant où on te mène ? T'es maquillé, cuisiné et bazardé comme un cheval en foire. Maintenant qu' t'es renseigné, tu l'épouses toujours, ta vieille ?

Le pierrot jaune tripotait silencieusement son masque. Le clown de serge verte se faisait insinuant :

— J' vois c' qui te chiffonne : c'est les trente-neuf francs de la bague. Ah ! ben, laisse-lui son anneau.

— Ah ! plus souvent !

Et le charretier se levait tout à coup, comme redressé par un ressort.

— Y m'en ont fait trop voir, je n' marche plus. Lui laisser mon anneau ? Je lui reprendrai et j' vais lui écrire, et pas plus tard que

ce soir. Tu m'aideras à faire la lettre, et j' rentre pas dîner chez l' frangin. Nous dînons ensemble, Tito. C'est moi qui régale. J' te dois bien ça. Toi, t'es un frère, et un vrai. J' connais plus l'autre. Hein! tu m'aideras à lui tourner ça, ce soir, au restaurant. Ce vieux chameau qui voulait s'offrir ma peau. J' peux pus la voir en peinture. Garçon, combien qu'on doit ? Et maintenant allons en danser une, Tito. Tu m'as ôté un poids, j' suis soulagé et vive la joie et la vie d' garçon!

Les deux hommes avaient remis leur masque et faisaient bouffer leur collerette.

Dans une brume âcre et lumineuse de poussière incandescente, Sa Majesté Carnaval XXXI tournait lentement au coin de la place pour la douzième fois; de furieuses huées l'acclamaient; le grouillement des masques immobilisait presque son char : et, dominant la foule de sa taille géante, l'oscillant mannequin semblait bénir son peuple.

II

Nous allions quitter le café. L'entrée de trois dominos nous faisait changer d'idée.

— Ceux-là m'ont l'air moins fruste, me chuchotait Maxence, et soyez sûr qu'ils ne se démasqueront pas.

— Le troisième acte de *Don Juan* : l'entrée de don Ottavio avec doña Elvire et doña Anna. Il ne manque que la musique de Mozart.

— Ah ! vous avez eu aussi l'intuition. Quel imaginatif vous faites !

— L'habitude des corsos et des cours.

— Le fait est qu'ils sont bien élégants.

— Et ce ne sont pas des gens d'ici. On ne revêt pas de dominos aussi frais pour venir batailler sur la place.

— Et ce n'est pas encore l'heure des intrigues à l'italienne chez Vogade : Vogade, le pâtissier à la mode de Nice !

— Vogade ! Vous y allez tantôt ?

— Non, on y parle trop anglais et on y frôle trop de vieilles femmes. Elles n'ont que trois jours par an, où elles connaissent la joie des explorations lentes. Le masque encourage toutes les tentatives en autorisant toutes les hypothèses, et toutes les vieilles chéries y courent, trop heureuses de l'occasion rare : « Où viole-t-on ? que j'y vole ! » Vous connaissez le dicton. Les couloirs des vegliones sont déjà funestes, et les surprises des redoutes, donc. Trop de vieilles Re-

vues des Deux-Mondes sous le camail et le capuchon, Gare à tous ces anciens volcans...

— ... Mal éteints !

— Toutes les ascensions sont à craindre.

— Oui, Laforgue l'a dit :

Seigneur, qui voyez nos misères,
Préservez le célibataire
Des chutes dans les vieux cratères,
Et des contrats chez les notaires.

— Mais c'est du Montesqiou. Vous confondez, mon cher.

— Un jour de carnaval !...

— Que font nos masques ?

— Ils s'installent, mais ils sont sur l'œil. Ne vous retournez pas, le domino rose nous regarde.

— Ils nous connaissent peut-être ?

— Ils nous auraient reconnus, alors ! Nous sommes masqués, mon cher... Retirons nos loups, j'ai tout lieu de croire que notre incognito les intrigue. Nous les gênons même un peu.

— C'est fait.

Maxence ôtait son loup. Je l'imitai.

— Ils ne nous connaissent pas : voyez, ils ne nous regardent même plus.

— Je m'en doutais. Et, maintenant, faites-moi

un plaisir, Maxence. Levez-vous, serrez-moi la main et quittons-nous.

— Pourquoi ?

— Une idée à moi, un pressentiment. Vous me direz que c'est absurde ; mais, tout à l'heure, à l'entrée de ces trois dominos, j'ai eu comme un choc. J'ai senti qu'un mystère entrait ici et que j'entrais dans du mystère.

— Poète ! le masque vous hallucine !

— Peut-être ?

— Sans parler de la bonne copie, ne la négligeons pas.

— Je vous vois venir. Il y a du vrai, notre métier, à nous gens de lettres, développe en nous une sensibilité particulière ; nous sommes plus avertis.

— Et plus emballés...

— Sûrement, mais quand par hasard nous sommes sur la bonne piste, nous arrivons droit au but et plus vite que tout autre.

— Et, vous avez flairé aujourd'hui. C'est bon, je vous laisse ! A ce soir. Je vous retrouverai à l'hôtel, à sept heures.

— Rêveur ! Adieu ! Bonne chance !

Je demandais du papier et de quoi écrire, je voulais observer mes gens ; il me fallait une contenance.

L'obsession grandissait. C'étaient deux hommes et une femme. On sentait la femme jeune et souple sous le satin rose de son domino. Quoiqu'elle eût les jambes gantées de bas de soie noire, sa chaussure n'était pas celle d'une mondaine. Les hommes, eux, avançaient au bord de leurs frocs de soie de fortes chaussures lacées de voyageurs. Le plus petit des deux, ramassé et trapu sous son camail mauve, arborait à ses doigts de solides bagues : brillants, or et platine, telles en étalent dans les bars et les hippodromes les gros bookmakers; un ample domino noir étoffait la maigreur de l'autre.

Ils parlaient à voix basse, retirés dans un coin de la salle, et buvaient des sodas. L'irruption d'un paillasse dans l'estaminet bousculait ma table et renversait mon encrier. J'appelais le garçon et je changeais de place. Je me replongeais dans ma correspondance; ma plume courait et criait sur le papier, crachant l'encre. Ah! j'étais bien le commis voyageur expédiant son courrier du soir. Avec quelle fièvre je fermais mes enveloppes !... Je m'étais rapproché du trio.

— Alors, c'est bien compris, Adeline! Nous montons par l'escalier de service.

— Moi j'aimerais mieux le grand escalier, observait le domino noir, rapport au concierge.

L'escalier de service, ça peut donner l'éveil... deux masques!

— Un jour de Carnaval, ça n'a aucune importance. Tout le monde se déguise, les domestiques aussi. Nous sommes deux larbins qui rentrons du corso et remontons chercher quelque chose dans nos chambres.

— Soit! J'aurais mieux aimé... mais enfin...

— Donc, nous montons. C'est au second, dis-tu? la porte à gauche. Elle donne dans la cuisine, de là un petit couloir, la première porte à droite, le cabinet de toilette, une autre porte, la penderie; une porte encore, la chambre à coucher? Rien à faire là-dedans, as-tu dit?

Le domino rose secouait la tête. Le mauve reprenait:

— Alors, rien: des bricoles, des miniatures, des dentelles. C'est à côté du lit, n'est-ce pas, qu'est l'électricité?

Le camail rose s'inclinait encore.

— Maintenant le petit salon. C'est là que sont les bijoux et l'argent?

Alors la femme jusqu'ici silencieuse:

— L'argent, non. Elle laisse tout au Crédit lyonnais, mais, comme elle a un paiement à faire demain, je sais qu'elle a pris de l'argent samedi à la banque.

— Il y a bien quelques fafiots mâles, grommelait le domino noir.

A quoi, le camail rose :

— Oh ! dans les trois ou quatre mille, pas plus ; Madame est prudente. Mais l'écrin vaut le coup. Il y a la broche de trente-cinq mille, le collier de perles de cinquante mille et des chaînes de cou ; des bracelets et des bagues, une quinzaine de mille francs encore : ça dépendra ce qu'elle aura mis aux doigts pour sortir. Elle est toujours parée comme une châsse.

Alors, le domino mauve :

— Et les écrins, dans un coffret, dans le secrétaire, bien sûr ?

— C'est ce qui vous trompe, il y a bien un secrétaire, mais elle n'y met que des lettres, des papiers, qui auraient valu de l'argent autrefois, quand Madame était jeune, car elle a dû en tromper des amants et intriguer et en commettre pour rouler voiture aujourd'hui ; elle qui a commencé comme moi par refaire les lits et vider les cuvettes !

— Ne jaspine pas tant, Adeline. Au fait. Les écrins sont... tu dis ?

— N' te mange pas les sangs, Prosper, tu as tout le temps à toi ; la vieille ne sort pas avant la fin du corso ; elle a bien trop peur des confetti.

Ecoutez bien. Il y a dans le petit salon une grande armoire à glace à trois vantaux, en acajou avec des cuivres, style Empire ; vous ne verrez que ça, un monument !

— Une armoire à glace. Veine ! ça m' connaît. C'est là-dedans qu'elle met ses bijoux ? Elle est loufoque, ta vieille ?

— N' t'emballe pas, Prosper ; elle est aussi fine que toi. L'armoire est à secret. Il y a une clef pour chaque vantail et des tiroirs et des serrures ; tout ça truqué comme un dessous de théâtre et défendu comme un vrai coffre-fort. Madame l'a commandé exprès. Elle l'a payé dans les six mille.

— Tu l'entends, François ? Elle en a de l'astuce, la vieille ! faisait le domino mauve au domino noir.

— Oh ! ce n'est pas une poire, reprenait la femme, et ses bijoux sont bien gardés. J' sais qui sont dans l'armoire ; mais, vous dire où, ça, je n'en sais rien. Chaque fois qu'elle sort, elle les change de place. C'est une vieille guenon, elle connaît les grimaces, et, avant d' l'ouvrir son bahut, elle a bien soin de me prier de sortir. Ah ! vous aurez du travail !

— Baste ! on a ses outils, ricanait François.

— Mais, ses serrures ont de la malice et puis,

le temps de mettre la main sur le magot, vous en aurez bien pour une heure. Vous êtes tuyautés maintenant?

— Oui, mon chou. Pourvu qu'elle sorte au moins. V'là le chiendent, si elle ne sortait pas!

— Oh! avec elle, on n'est jamais sûr. Elle est si capricieuse, elle m'a fait préparer son domino, ses dentelles et son loup. Si vous voyiez ça. Ah! mes amis, un domino de moire blanche avec pour cinq mille francs de malines, et elle a soixante-douze ans! Elle m'a bien dit qu'elle irait chez Vogade, à cinq heures; la voiture doit venir la prendre; mais, voilà : qu'elle soit un peu fatiguée et que ça ne lui chante plus, elle est femme à se coller sur sa chaise longue avec son chien et ne plus bouger, et, alors, adieu! rien de fait, c'est à refaire!

— Et pourquoi donc? traînait la voix grasse de François. On est deux hommes, et une vieille chouette comme ça, ça n'est pas long à faire taire. On lui appuie un peu sur le kiki, et...

— Ah! ça, non! Je ne marche plus, déclarait le camail rose. Pour c' qu'est des bijoux, tout c' qu'on voudra, mais pour madame, j' veux pas qu'on lui fasse mal. C'est une bonne maîtresse, pas dure au pauvre monde, et qui comprend la nature des gens.

— C'est pas c'que tu disais, hier: qu'elle était regardante et qu'elle ne te laissait pas dormir !

— C'est qu'elle ne dort pas elle-même. Elle est vieille! Si elle trotte le matin dans l'appartement comme une souris, ça la regarde. Elle est chez elle.

— Des chansons, la p'tite, tu flanches. La vérité, c'est qu' t'as peur.

— Je n' veux pas qu' ça tourne au vilain. J' veux pas qu'on fasse du mal à madame.

— T'es bête, pleure pas. On lui fera ça en douce. Un peu de chloroforme sous l' blair et un foulard de soie dans la gargue ; on lui enlèvera ça, comme chez l' dentiste, on l'opèrera sans douleurs.

— Non, je n' marche pas. D'abord, je n' donne plus la clef.

— Tu dis ?...

Et les deux dominos se serraient contre le camail rose.

— Pas d' bêtises, hein ! ma p'tite. Tu nous connais, c'est toi qui paierais !

— Je n' veux pas, je n' veux pas.

Et un mouvement se produisait dans le groupe ; les capuchons et les longues robes de soie se convulsaient dans un semblant de lutte.

— Quand monsieur aura fini de nous écouter ! Ça vous intéresse donc bien, ce que nous disons là?

Mon capuchon violemment rabattu sur ma tête m'aveuglait, m'étouffait. Un violent coup de poing, heureusement amorti par l'étoffe, m'envoyait buter de la tempe contre le mur. Je me dégageais tout étourdi. Une bousculade de masques remplissait la petite salle ; d'autres garouilles étaient survenues. Les trois dominos avaient disparu.

Je passai une soirée et une nuit atroces. Une abominable angoisse m'étreignait et me crispait le cœur. Je savais qu'on assassinait quelque part une femme sans défense, à l'heure même où je me désespérais de ne pouvoir la secourir : un pauvre être humain se débattait aux prises de deux professionnels du crime ; abandonné et livré par une misérable complice, et cela, peut-être, à quelques pas de moi, dans ce Nice de fête empli du tumulte et des chansons de son carnaval.

Le lendemain matin, je me précipitais sur les feuilles, y cherchant et redoutant d'y trouver la nouvelle du crime. Rien, je n'y découvrais rien. La presse locale n'était remplie que des détails du corso et des descriptions des chars.

J'avais rêvé, ou bien mes criminels avaient été entravés dans l'exécution de leur plan. Un hasard imprévu avait protégé leur victime.

A quelques jours de là, je me trouvais au Casino, à côté d'un groupe de vieilles dames. Une somptueuse et coquette jeune centenaire en fracassante robe de moire mauve et plus diamantée qu'une vitrine de joaillier y tenait le dé de la conversation :

— Ce carnaval! Il était temps qu'il finît. Les gens s'y croient tout permis. Figurez-vous, ma chère, que, dimanche dernier, il m'est arrivé une aventure à laquelle je n'ai encore rien compris !

— Vous êtes allée chez Vogade ?

— Mais non, je devais y aller ; j'avais commandé ma voiture pour cinq heures, et j'étais toute prête à partir dans mon domino blanc de la dernière redoute, quand on sonne. J'avais donné congé à mes gens. Je vais à la porte et, avant d'ouvrir, je regarde par le judas. C'étaient ces deux dames de Bleurivage : la mère et la fille, et le marquis de Montcatso. Alors j'ouvre et nous passons au salon. Il pouvait être cinq heures et quart : « Vous ne resterez pas longtemps » leur dis-je, je suis attendue chez Vogade ! » Nous étions assis, quand tout à coup la porte de mon petit salon s'entrebâille, et deux dominos, un noir et un mauve, s'encadrent sur le seuil. Ils nous voient, nous font une révérence et se reti-

rent. Je me demande encore par où ils sont entrés et par où ils sont sortis. Ces dames de Bleurivage et moi en sommes restées saisies ; nous n'avons pas trouvé un mot à dire. Quelle drôle de farce ! Dix minutes plus tôt, s'ils étaient venus quand j'étais seule, j'en serais morte de peur !

— Non ! ce n'est pas une chose à faire, opinait une douairière auréolée de roses de Bengale.

— Mais, par où sont-ils sortis ?

— Mais, je n'en sais rien ! Montcatso s'est levé presque aussitôt. Toutes les portes étaient fermées et l'appartement vide.

Alors, une grosse sexagénaire à la face ronde et luisante comme une pomme :

— Mais, ma chère, c'est Montcatso qui les a fait sortir. C'est une farce qu'il avait organisée. Ces entrées de masques sont tout à fait italiennes. Les dominos étaient sûrement deux de ses amis...

. . . .

LA « PORTERIS »

— Porter, monsieur?

Et la voix implorait et câlinait, traînante.

— Faut-il porter, monsieur ? insistait la fille.

Depuis dix minutes elle me suivait d'étal en étal, dans la lumière et le brouhaha d'odeurs et de couleurs du marché des Ponchettes ; le marché, ce matin-là, littéralement criblé de fleurs. Matins de Nice, matins de parfums et de soie, où tout le bleu du large s'allume et scintille du bleu chatoyant du ciel ! c'est dans cette clarté unique, presque puérile, tant elle est encore jeune du lever de l'aurore, qu'il faut voir vivre et s'animer la palette des fleurs.

Il y avait là tous les roses, tous les mauves et tous les bleus lavés des anémones ; toutes les

pâleurs mates des roses-thé, et, pareilles à des flaques de sang, d'étranges renoncules écarlates aux déchiquetures marbrées de vert. Puis c'était le demi-deuil somptueux des violettes : violettes en touffes et violettes en bouquets. Et puis c'était la folie des nuances et des senteurs, l'échevèlement fringant et cambré des œillets, les œillets jaune-soufre, les œillets rose-chair, les œillets jaspés, les œillets orange et les violacés et les ardoisés, toute la gamme changeante et vibrante des œillets corsetés comme des duchesses et chiffonnés comme des filles ; les œillets entêtants et poivrés, tumultueux comme l'Espagne et soleilleux comme la Provence; les œillets, ces princes des Fleurs; et puis, des anémones encore et encore des roses, et des nacres et des froissements de soie blanche, qui sont des iris blancs, et des turgescences de crêpe, pareilles à des chauves-souris figées, qui sont d'énormes iris noirs; au-dessus, des égrènements d'or cotonneux, qui sont des mimosas et (on les dirait détachés d'une estampe japonaise), des flocconnements roses d'amandiers en fleurs.

Hélé par les marchandes, appelé de-ci, de-là, harcelé de leurs offres et toujours talonné par la *porterïs,* [1] toujours sur mes pas, j'allais et

1. En patois provençal : *porteuse.*

venais parmi tous ces parfums et toutes ces couleurs, sans avoir encore arrêté mon choix.

La luminosité de larges œillets-soufre et les ténèbres grises d'énormes iris noirs, par un hasard appareillées, fixaient mon incertitude...

— Porter, monsieur ?

Et, le prix débattu avec la marchande, je jetais la gerbe fleurie au bras de la *porteris*. Je la regardais pour la première fois.

C'était une Italienne, une assez belle fille à la lourde chevelure embroussaillée, dépeignée et d'un noir de nuit, une toison de bête qui allait bien à la physionomie farouche et un peu brute de sa face piémontaise. La bouche bien découpée, le nez court et vibrant, les pommettes saillantes animaient étrangement une face d'ambre clair fardée aux joues par la chaleur d'un beau sang ; avec cela, maigre, souple et découplée comme un garçon presque sous la percale claire de sa jupe et l'indienne de sa camisole.

— Viens avec moi, lui disais-je, suis-moi.

— Nous allons loin, monsieur?

— Ça dépend. Au Mont-Boron. Prends par Robba-Capeu, nous traverserons le port en bateau. Tu es Italienne ?

— Oui, monsieur.

— *Che pease?*

— *Torino.*

— *E bene, andiamo.*

Nous traversions la Poissonnerie et, par le bord de mer, gagnions le quai des Ponchettes et celui de Lunel. Une matinée radieuse baignait d'une gloire d'apothéose les pentes du mont Chauve, les pinèdes du mont Gros et les orangers des villas ; nous prenions le bac, qui nous déposait quai des Deux-Emmanuels, en face de l'ancienne prison. La *porteris*, plus vive que moi, marchait d'une telle allure que je devais hâter le pas.

— Va devant, lui disais-je.

Nous avions laissé la grand' route, et, prenant au plus court, nous montions maintenant une sente assez raide, escaladant le Mont-Boron entre des grilles et des murs de villas. Parfois la sente devenait escalier ; on montait cinq ou six marches, et puis le sol caillouteux recommençait à glisser sous les pas. Çà et là, des terrains vagues s'encastraient entre de vrais remparts de propriétés princières ; ils étaient mal clos de palissades, herbus comme des prés et criblés d'iris, des iris violet foncé de Florence ; des oliviers les ombrageaient.

Tantôt le terrain vague à vendre était un champ d'anémones ; nous marchions dans une atmos-

phère d'essences et de parfums. De toutes les propriétés laissées derrière nous montaient, comme d'une cassolette immense, d'autres fragrances de fleurs et d'arbustes rares, des senteurs et des aromes qui étaient l'âme même du paysage.

Du chéneau des murs des avalanches de roses tombaient dans le chemin; nous passions et des clématites mauves s'effeuillaient en étoiles; plus loin, des arbres de Judée éclataient en fusées, feux de Bengale figés dans le bleu de ciel. Cela devenait une obsession: le printemps de Nice nous poursuivait, escaladait avec nous la montagne.

Alerte et souple, la *porterïs* marchait devant moi, et chacun de ses pas relevait sa jupe sur une jambe musclée, gainée dans le bas tricoté de laine rose des femmes du pays. Son corps svelte s'effilait encore dans l'effort de la montée; une griserie m'envahissait et m'alanguissait à la fois à regarder cette belle fille développer ainsi dans la joie du matin l'inconsciente harmonie de son corps.

Elle marchait, comme lumineuse, d'un pas à talon relevé de jeune dieu. Cette Italienne redevenait Grecque dans l'eurythmie de la clarté et du paysage; et une ivresse tout animale me ramenait à l'instinct:

Eros, Eros, en toi seul je crois.
Tu m'as parlé, ta tendre voix
Tremblait d'une extase infinie.
Alors, j'ai compris l'harmonie
De la mer bleue et des grands bois.

La romance d'Holmès chantait dans ma mémoire, voltigeait sur mes lèvres ; une nudité de nymphe flottait devant mes yeux, la *porterïs* s'arrêtait. Nous étions à la villa.

J'en ouvrais la petite porte et traversais le jardin, souhaitant en moi-même que la cuisinière, partie aux provisions, ne fût pas encore rentrée ; j'étais sûr de l'absence du valet de chambre envoyé à Vintimille. Je sonnais, personne ; je sonnais encore. Je mettais alors la clef dans la serrure et faisais entrer la *porterïs* dans le vestibule. La fille hésitait, demeurait sur le seuil.

— Viens, lui faisais-je, pose tes fleurs ici » et je poussais la porte du petit salon.

J'avais refermé celle de la maison. La pièce était obscure et fraîche ; les lamelles des persiennes closes n'y laissaient filtrer qu'une mince bande de lumière, arrêtée à l'appui des fenêtres. L'Italienne posait son fardeau embaumé sur un canapé canné ; l'or vert des œillets éclairait la pénombre ; les prunelles de la *porterïs* aussi, elles

étaient singulièrement bleues dans les ténèbres transparentes. Tout l'azur glauque de la Méditerranée chantait dans ses larges yeux de bête ; elle était attentive et tremblante, et je voyais sous sa camisole monter, comme une onde, ses seins secoués de petits frissons. Elle sentait le pain chaud, les œillets et la sueur ; nous nous taisions, évitant de nous regarder, et nos regards se rencontraient quand même, et dans sa face sombre et fermée je ne voyais vivre que le bleu verdâtre de ce regard.

Je m'approchais de la fille et lui mettais la main sur l'épaule, elle ne bougeait pas. L'odeur sauvage et douce m'oppressait comme un poids, et, le cœur chaviré sous les côtes, comme décroché, à la dérive, j'empoignais la *porteïs* par la tête et lui plantais mes lèvres sur les lèvres.

Elle acceptait mon baiser, passive. Sa chair était étrangement froide, tout son être comme figé et raidi ; et il me semblait embrasser une morte ; quand tout à coup l'Italienne m'étreignait rageusement. et m'attirant sur elle avec une violence inouïe, heurtait à mes dents l'émail de ses dents.

Ses ongles, en même temps, me griffaient la nuque. L'Italienne se donnait...

Fiorentina ! Elle s'appelait Fiorentina, et ce nom lui était dû, car elle était, comme une fleur, silencieuse et violente. Une demi-heure après, quand, dans la crainte d'être surpris par la cuisinière, je congédiais la belle fille :

— Quand devrai-je revenir? me disait-elle, en maniant délicatement le louis que je lui avais glissé dans la main.

— Alors, tu ne m'en veux pas? Ça ne t'a point trop déplu? hasardais-je avec la maladroite fatuité du mâle.

— Ah ! bien sûr, que si j'avais su, je ne serais pas venue ! J' suis fiancée, moi, et que dirait mon *caliniere !*

— Ah ! tu vas te marier?

— Oui, dans quatre jours.

— Mais tu me demandes de revenir !

— Oui, c'est qu'après la noce je ne reviendrai plus, et, si la folie vous tient encore, il faut mieux passer avant votre caprice !

— Non, je serais capable de m'attacher à toi ; car tu es jolie, Fiorentina; le sais-tu ? et du moment que je ne pourrai plus te revoir, il vaut mieux en rester là.

— Comme vous voudrez. *Commandate que volete !*

— Est-il beau, au moins, ton *caliniere? Una bella regazza come te* mérite d'avoir un beau mari.

— Ah ! vous le connaissez bien, il travaille sur le port ; c'est Paolo Leccari. Il est débardeur au bateau de Corse.

— Paolo ! Mais il est affreux !

Et j'évoquais la face couturée de petite vérole du portefaix du quai de Lunel.

— En effet il n'est pas beau, répondait la Fiorentina.

— Mais alors, pourquoi l'as-tu pris ?

— Eh ! que voulez-vous, il me voulait, il me poursuivait, cet homme ; et un soir, il souffrait comme vous, et je le laissai faire. J'avais honte de lui refuser.

SANDRINE

Sandrine.

Elle vend des fèves et des avelines grillées sur la place Victor-Gelu, le long du Vieux-Port. Brune comme une jeune souche, elle porte des accroche-cœurs luisants sur les tempes et a la peau mate d'un raisin de cailloux, cette peau chaude et mate dont les Marseillaises seules peuvent avoir l'orgueil.

Sandrine a de longs yeux gris-bleu, les yeux cillés de noir des races provençales, ces yeux hardis et caresseurs dont les paupières velues semblent toujours gouachées de kolh, car les plus beaux yeux du monde fleurissent d'Arles à Marseille, et ces Méridionales ont des prunelles, dont le bleu chante dans l'or pâli de leur visage,

comme le bleu de la Méditerranée dans le cadre roux des montagnes fauves.

Sandrine est de la race des belles filles, qui sucent des oranges devant la Tourette en attendant le retour des tartanes, elle est de la race aussi des *porteirïs* en casaque courte qui portent la corbeille sur la tête, tiennent les mains sur les hanches et gardent, en marchant, le beau roulis de vagues de la mer, car Sandrine est aussi de la race des sirènes.

Fille de la Mer, mais surtout bien enfant de Marseille.

Née rue des Bannières, au quartier du Panier, elle habite aujourd'hui 8, rue de la Prison, dans le Coin de Reboul ; sa vieille mère, la Baptistine y tient un petit commerce de bonbons ; le Midi est si gourmand ! Sandrine a deux frères, Marius, le plus fin pêcheur du vieux port, qui prend la mer tous les lundis et ne revient que le samedi à terre pour entendre la messe là-haut, chez la *Bonne Mère,* à Notre-Dame de la Garde, et Baptistin, gabier à Toulon, té ! à bord du *Friedland,* un des nos cuirassés, *moussu !*

Sandrine a vingt ans, mais elle est honnête... Elle habite au seuil même des rues chaudes et, pour descendre à sa place de vendeuse, doit traverser le quartier des mauvaises femmes et frô-

ler leurs cheveux empestés de pommade et leurs flottants peignoirs ; mais Sandrine ne se vend pas, Sandrine se donne, Sandrine a un amant, pardi, plusieurs amants même. Est-ce qu'une fille comme elle a le droit de priver les hommes de son corps? Mais elle n'a jamais qu'un galant à la fois ; Sandrine aime dans la marine.

Cette fille et cette sœur de pêcheurs méprise les terriens.

Si elle tient son éventaire d'avelines place Victor-Gelu, en face des drisses et des vergues de tous les bateaux pêcheurs, c'est que Sandrine aime tour à tour, quand ils sont à terre, Napoléon Orso, le chauffeur corse à bord de la *Ville-d'Alger*, et Pierre Nicolaï, le pilote grec de l'*Ephestion*, et Joseph Irati, le maître-timonier de l'*Algésiras*, en rade de Toulon, qui tous les quinze jours, pour elle et ses beaux yeux vient passer sa permission du dimanche à Marseille, car elle a, la jolie vendeuse de la place Gelu, les belles hanches roulantes chères aux gens de mer, le corps latin souple et mouvant, qui donne le dédain de toutes les autres femmes aux Méridionaux de haute race, ceux qui aiment les seins droits fleurant le goudron, les baisers au citron sur les lèvres mouillées, et les amandes grillées, parfumées, et croquantes des mouvants éventaires.

MATINS DE PROVENCE

Il y a des Sirènes sur la mer.
HENRI DE RÉGNIER.

Oui, il y avait des Sirènes dans cette aube mauve et rose où la *Merveille* cinglait à force de rames, déjà sortie du chenal du port, maintenant en face des bains du Mourillon. Oui, il y avait des Sirènes dans la douceur brûlante de cette matinée de juin, qui faisait la mer unie comme un miroir et transparente comme une opale.

Oh! l'enchantement exténué et las, la langueur heureuse de cette promenade en Méditerranée dans la chaleur déjà lourde du matin, la somnolence de cette mer étale, la rade déjà lointaine avec les cuirassés de l'escadre, comme immobilisés sur un étang magique, avec la lessive de tous les équipages pendue en oriflammes le

long des vergues et des cordages, telle quelque immense essaim de goëlands au repos.

Matinée sans brise, où notre embarcation avançait lente, lente sous l'effort cadencé de la rame vers des transparences de nacre et des arabesques d'améthyste pâle émergeant d'une mer d'huile, îles et promontoires, Sainte-Marguerite et Carqueiranne avec Hyères à l'horizon.

Oui, il y avait des Sirènes sur cette mer vitrifiée et pesante, dont l'eau se fonçait plus bleue à mesure que le soleil montait dans le ciel. Les Sirènes étaient là et c'était leur dangereuse présence qui faisait l'heure si délicieusement trouble ; c'était leur invisible nudité nageante qui faisait la vague si paresseuse et répandait dans ce paysage évaporé de chaleur cette mollesse énervante et cet éblouissement.

On les a vues.
C'était sur des mers lointaines.
Elles ne sont pas revenues.
Mais parfois je crois les entendre
Qui rient et chantent
Et qui reviennent,
Quand le flot est calme et que le ciel est clair.
Il y a des Sirènes sur la mer.

Et tandis que, suant à grosses gouttes, le cadet de Tarrière s'essouffle et rame à tour de

bras, son aîné Marius, le patron de la *Merveille* assis à la barre me berce de ses contes de matelot provençal, babillard et hâbleur.

« La *Grosse-Tour*, m'a-t-il dit tout à l'heure, quand la *Merveille* a passé devant le bastion démantelé qui commande le port, ça, moussu, c'est ancien, ancien (Marius prononce ancïën), ç'a été construit du temps que Jésus-Christ, il commandait l'escadre. »

Je me suis embarqué sur sa parole donnée que la promenade durerait au plus une heure ; or, nous ramons déjà depuis cinquante minutes et Sainte-Marguerite, qui est notre but d'excursion, m'apparaît toujours d'une transparence de presqu'île fée dans les mauves irisés du large. Je m'en étonne et Marius m'avoue que nous en avons encore pour une bonne heure. Autant pour rentrer à Toulon, c'est une promenade de quatre heures, mettons-en cinq, car il faudra bien que le pitchoun se repose, le pôvre! Le pitchoun, c'est son frère. D'ailleurs, Marius le laisse fraternellement suer et peiner sur son banc de rameur. Tranquille, il continue de fumer et s'extasie sur le bon de l'air, le frais de la brise et la force du soleil. « Ah! si les Parisiens, ils avaient cette rade et surtout ce soleil! Il pleut toujours dans votre Parisse. C'est de la santé en

bouteille que vous buvez, moussu, vous allez revenir gaillard à Parisse. Une promenade comme ça, moussu, maiscela vaut cent cinquanté francs, comme un sou. »

Que Marius se rassure, je lui en donnerai quinze y compris le pourboire. Je n'ignore pas que Marius me fait payer deux francs cinquante l'heure tarifée un franc cinquante par le capitaine de port, à peine le double, mais il faut bien que tout le monde vive, et puis si l'on n'exploitait pas un peu les voyageurs!...

Nous longeons maintenant une côte toute d'escarpements et de verdure. Les pins et les cyprès y dévalent entre des parois de schiste; des bosquets d'orangers descendent jusqu'aux vagues, puis les roches se creusent, des blocs de pierre grise surplombent : toute la côte semble évidée par sa base et s'appuyer sur des grottes. La mer entre en clapotant sous des voûtes, dans du bleuâtre et du clair-obscur. « Un trou de fée, s'exclame Marius en me désignant une anfractuosité à mi-fleur d'une roche. — La fée de quoi? ai-je riposté machinalement. — Mais la fée de l'Amour, moussu. » Naturellement; Marius est un simple, j'aurais dû prévoir sa réponse; j'aurais pourtant donné quelque chose pour une légende, un conte provençal sur cette fée de la Mer:

On prétend encor
Qu'elles sont méchantes et que
Leur mystérieux rire endort,
En des grottes roses et noires,
Avec elles, joues contre joues,
A jamais ;
Qu'il est mieux de ne pas y croire,
Et de les fuir, les yeux fermés.

Nous avons déjà depuis longtemps dépassé le cap Brun. Nous naviguons vers la Colle Noire (la colline noire) que domine le fort ; mais une suite de baies et d'anses en retrait dans la côte échancrée et découpée, comme une feuille de mûrier, étage à perte de vue des presqu'îles et des promontoires en forme d'arabesques sur le tremblement lumineux du ciel. Ce sont les roches épiques des marines de Vernet, les falaises décoratives évoquées par Claude Lorrain dans ses entrées de port ; nous avançons, et avec quelle lenteur ? sur une mer de lapis, dont l'ombre des hautes roches fait le bleu plus vif et plus sombre. L'eau transparente laisse entrevoir des blancheurs pétrifiées et des chevelures d'algues ; c'est dans de tels paysages que les épithètes des poètes grecs deviennent vraies devant l'éclat d'émail des moindres détails, et c'est avec des épithètes peintes qu'il faudrait rendre et le bleu du large et le bleu du ciel.

Mais voici que des villas apparaissent, semées sur la côte. Coquettes, elles ont l'air de fuir et de se cacher sous les ombrages. *Fugit ad salices, sed cupida videndi* ; ressouvenir de Baïes et des Caprées chères au Poète. D'autres vertigineuses sont perchées à mi-flanc des rochers. C'est dans la chaleur accablante du matin, maintenant ventilée par la brise qui se lève, un désir d'églogue virgilienne et en même temps de conte japonais, car la succession graduée des plans, de plus en plus lumineux et nuancés, le fait aussi bien japonais qu'italien, ce fragile et léger paysage.

Au loin la Méditerranée étincelle, mer d'émail en fusion qui pétille au soleil. Nous longeons la côte et la *Merveille* glisse dans du silence, dans de l'ombre et de la fraîcheur.

« C'est une villa comme ça qu'il me faudrait, soupire Marius, ou tout au moins le cabanon pour y vivre à la fraîche et pêcher le coquillage... Le dimanche, les amis y viendraient manger la bouillabaisse, tomber la veste et jouer de boule. Vous en seriez, moussu. » Et Marius veut bien me confier ses ambitions.

Marius voudrait mourir riche. Eh! s'il avait quinze cents francs, il monterait une barque à vapeur et ferait la pige au bateau de la Seyne ;

le tour de rade en un quart d'heure au lieu de deux heures, moussu. On prendrait dix francs de l'heure au lieu d'un franc cinquante (Marius s'est coupé), et l'on ferait fortune avec les hiverneurs, lors du passage des étrangers, des rupins pour Nice et Monte-Carlo, mais le moyen d'avoir ces quinze cents francs! On est *pôvre*. D'ailleurs, il n'a jamais eu de *sance*, et, s'il avait su, s'il avait été malin, n'est-ce pas, Victor?... Ainsi, l'autre hiver, il y avait à Toulon une comtesse, une Parisienne, et jolie, et mignonne, et bien faite... une blonde... et à la hauteur. Eh bien! elle raffolait de lui, Marius. Elle était pincée, la pôvre; eh oui! moussu, pincée, parfaitement, toute comtesse, et passait ses journées à bord de la *Merveille*. « Chaque matin c'était le tour de rade; l'après-midi, je la menais à Carqueyrane, à Saint-Mandrille, à Tamaris; le soir, je la promenais encore : je faisais des journées de cinquante francs, moussu. Elle était venue pour deux jours; elle est restée deux mois, et toujours me mangeant des yeux, toute oreilles à ma parole; elle me faisait chanter la barcarolle le soir; elle aimait tout de moi, moussu, et prenait son plaisir à regarder mon geste, à entendre ma voix d'homme, et moi, pôvre, je ne voyais rien, je ne me dou-

tais de rien, rien : on est si simple, un matelot, on ne sait pas. Les autres me chinaient sur le quai de Croustadt ; et dire que je n'ai pas osé ! Jamais je n'ai pu prendre sur moi de lui faire l'attaque, moussu, et, pourtant, nous étions seuls sur la *Merveille*, en face du ciel, et du matin au soir, et tous les « zours ».

Et, avec un croisement crispé de bras sur sa poitrine, ses deux mains serrant ses coudes :

— Si j'avais osé, té, ma fortune était faite : c'était une dame de la haute : eh ! sûr qu'elle me les aurait donnés, les quinze cents francs, pour acheter ma barque à vapeur !

Et Marius, mélancolique, allume une autre cigarette.

Il n'y a pas que des Sirènes sur la mer !

LA MÈRE CAMUS

C'était l'été dernier à la fin de la saison, dans ce morne Asté-les-Eaux, dont l'immuable horizon de montagnes et de glaciers ne parvient pas, tout grandiose qui soit, à alléger l'ennui.

A force de nous croiser dans les allées du parc et de nous rencontrer aux Thermes comme aux buvettes, nous avions fini quelques baigneurs et moi, échoués là dans cette station perdue des Pyrénées, par nous connaître, et de saluts en saluts échangés et de lambeaux de causeries en bouts d'entretiens nous étions arrivés à former un groupe, un groupe hétéroclite d'épaves de toute classe et de tout pays, que les indigènes s'obstinaient à désigner du nom de Parisiens.

Et c'était le gros Germont de l'écurie Germont

et Aubermann, le petit de Gisoro du Jockey, Danval le boockmaker et quelques seigneurs de moindre importance ; l'élément féminin était représenté par la marquise de Cadignan-Vimeuse la lionne de la saison, la baronne de Romancey son inséparararable amie et mademoiselle Ninie Mange-Tout du théâtre des Variétés et de quelques établissements Montmartrois.

La monotonie d'Asté-lès-Eaux est telle que nous avions fini par prendre ensemble nos repas du soir.

Désertant nos hôtels respectifs, nous avions pris le parti de nous retrouver une dizaine à l'heure du dìner. Nous avions adopté le restaurant du Casino à cause de sa terrasse.

C'était de la bonne camaraderie à peine nuancée de légers flirts, parmi laquelle détonnait seule la lourde grivoiserie de Danval.

Ce soir-là il venait d'effaroucher encore les femmes par une des gaillardises pimentées dont il avait coutume. Danval était né à Saint-Lô et abusait de ses qualités de Cauchois pour en conter de raides.

Un silence glacial venait d'accueillir les équivoques obscènes pesamment soulignées d'un de ses souvenirs d'enfance. Si peu bégueules, que fussent les femmes, une certaine gêne maintenant régnait.

— Puisque tout le monde s'en mêle, j'irai aussi de mon histoire ; et ce sera encore une histoire de Normandie, car je suis Normande aussi, moi. »

Et, avec le bel aplomb qui la caractérise, Nini Mangetout, tirant d'un délicat étui en cristal de roche bossué de pierres de lune, une cigarette timbrée à son chiffre, l'allumait effrontément au nez des autres femmes.

— La parole est à mademoiselle Nini Mangetout, des Folies-Mordantes et du Tréteau de Bruscambille, déclarait Germont d'une voix de stentor, et les mondaines présentes, ayant daigné cesser de fixer les étoiles, l'artiste commençait :

— Vous connaissez les plateaux de Normandie qui s'étendent à perte de vue jusqu'aux bords des falaises. Coupés de lieues en lieues par les valleuses qui descendent à la mer, ils dominent les plages de galets et tout en ajoncs jusqu'à deux ou trois cents mètres de la Manche, ils déroulent, après, une succession de mornes plaines : seigles et colzas, orges et avoines, blés et betteraves, tout un prosaïque paysage de culture où les hêtraies des fermes forment autant d'îlots. Le ciel, continuellement bouleversé par le vent d'Ouest, éclaire toutes ces monotonies d'un jour triste et faux ; l'horizon y est toujours balayé

de nuages et depuis bientôt dix ans que j'ai quitté le pays, cela m'est chaque fois un malaise d'y penser.

— Un vrai talent de paysagiste, Nini ; vous devriez écrire à la *Fronde*.

Mais la marquise de Cadignan-Vimeuse, devenue depuis un instant attentive, ayant posé son éventail sur le bras de l'interrupteur, l'actrice, enhardie, continuait :

— C'est dans une de ces fermes que j'ai été élevée. Nous étions bien une trentaine de fermes sur la commune de Criquetot-les-Bezoues ; elles appartenaient presque toutes au même propriétaire, un monsieur de Noirvillers, domicilié à Rouen, et de toute ces fermes, la meilleure et la plus importante, et la plus *conséquente*, comme on dit au pays, celle dont les terres donnaient le plus de rendements, d'ailleurs les mieux fumées et les mieux sarclées et les plus rigoureusement entretenues, était la ferme des Camus.

Les Camus la faisaient valoir de père en fils. Un long bail, renouvelé tous les neuf ans, les faisait presque maîtres de la terre. D'excellente paie, du reste, ponctuels et laborieux, cultivateurs dans l'âme, ces Camus, depuis cent ans, avaient tout fait pour améliorer la propriété.

M. de Noirvillers les citait comme exemple à ses autres fermiers et leur accordait toutes les réparations qu'il leur plaisait de demander. Si M. de Noirvillers était le maire inamovible de Criquetot-les-Bezoues, les Camus en étaient presque toujours nommés adjoints. En l'absence du châtelain, qui passait six mois de l'année à la ville, les Camus étaient les vrais maîtres du pays.

— Mais vous parlez comme le Cadastre, Nini, croyait devoir souligner Germont.

— Comme un avoué, tout au plus.

Le compliment était, cette fois, de madame de Cadignan-Vimeuse, et sur cet encouragement, la théâtreuse, poursuivait en haussant le ton :

— Ces Camus, en ai-je eu les oreilles assez rebattues, quand j'étais petite fille ! Mon pauvre père les considérait comme ses pires ennemis. Notre ferme était limitrophe avec la leur ; et d'empiètements de terrains, de bornages imprécis et d'incursions de bétail sur les terres de l'un ou de l'autre, étaient nés un tas de chicanes et procès, dans lesquels, tant au juge de paix qu'au tribunal de la ville, nous n'avions pas eu gain de cause. Mon père en avait conçu une haine féroce contre ses voisins ; cette haine enveloppait jusqu'à M. de Noirvillers. C'est à son in-

fluence qu'il attribuait la perte de ses procès, ces Camus avaient l'oreille du maître. M. de Noirvillers les protégeait, et pour ne pas lui déplaire, juges et magistrats nous donnaient tort et leur donnaient raison. Le prestige de la fortune, peut-on lutter contre cela? et mon père s'embarquait dans de véhémentes tirades contre la tyrannie du capital et le despotisme de l'argent. Un vent d'anarchie soufflait dans notre ferme, et si je suis devenue si facilement ce que je suis, c'est peut-être pour avoir écouté trop jeune mugir et blasphémer les légitimes rancunes d'un pauvre paysan spolié et sacrifié à des influences de cet argent omnipotent et misérable.

— Moraliste maintenant! flûtait la voix sucrée de Gisors.

Mais Nini Mangetout, tout à fait emballée :

— Je n'ai jamais connu de père Camus, je n'avais pas douze ans que le dernier mâle, Isodore Camus, premier adjoint au maire, avait depuis longtemps cessé de régenter la commune; mais, tout bien enfoui qu'il fût dans le cimetière, mon père, treize ans après sa mort, ne tarissait pas sur les affronts endurés et autres vexations, « Isidore Camus, une taupe et un caïman », clamait mon auteur : « Et une tête de porc »! ajoutait ma mère.

Sa veuve dirigeait la ferme.

C'était une femme entendue aux affaires, têtue comme une pioche et madrée comme son défunt. Dressée au fouet et au gourdin par feu Camus qui ne dédaignait pas de la rosser après boire, c'était une grande carcasse tout en os, le nez en bec de poule et la bouche édentée et rentrante, avec un curieux réseau d'innombrables rides lui tiraillant les joues, les tempes et le menton. Le teint gris avec cela, comme encrassé d'une poussière séculaire, on l'aurait dit masquée d'une toile d'araignée ; le fait est qu'elle semblait brouillée avec l'eau ; ses mains crevassées, ses poignets noueux et son vieux cou piqué de tannes lui donnaient un air mal lavé de vieille gibecienne, (Egyptienne, bohémienne, en patois normand), et son œil rond de volaille hypnotisée, semblait envoûter le pays.

La mère Camus en était l'effroi. Levée avant l'aube, acharnée à la besogne, elle courait, elle-même, tirer les servantes hors du lit, vacarmait à l'écurie comme à l'étable, hélant les valets de ferme endormis dans la soupente et, ouragan déchaîné par la ferme, à coup de gueule et de retenues sur les gages y avait établi une discipline de bâtiment de l'Etat. Elle présidait aux semailles, savait conduire les chevaux à l'abreu-

voir et la charrue dans les labours ; binait avec les tâcherons, sarclait avec les sarcleuses, brassait le cidre comme feu Camus et veillait au poulailler comme aux grains. La soupe pour toute la maisonnée, c'est elle qui la trempait elle-même. La pâtée pour les porcs, c'est elle qui la cuisinait plus appétissante, ma foi, que celle des gens ; ce qui ne l'empêchait pas de faucher comme un homme, de manier la fourche et le fouet, de grimper aux échelles, de mettre le blé en meule ; experte, avec cela, aux choses de la terre à en remontrer au plus matois fermier pour battre à la machine, engranger le seigle et rentrer les foins.

Avare et dure au pauvre monde, elle embauchait, à des prix dérisoires, tous les chemineaux, tous les va-nu-pieds et autres gueux de route échoués dans le pays, imposait leur tarif aux journaliers du village sans s'inquiéter des bouches à nourrir au logis; ne voyait que son intérêt et jamais le bien des autres ; empiffrait son monde à l'économie de platées de pommes de terre et de soupe de maïs et, forte comme un chêne, faisait la nargue au médecin comme au vétérinaire. Elle saignait elle-même les chevaux et, quand une vache allait vêler, savait aller chercher le veau d'un tour de main : juste bien

avec son curé, (car elle ne se ruinait ni en messes ni en aumônes,) la Camus rendait une fois par an le pain bénit.

Bref, une maîtresse femme qui avait l'œil à tout, chicanière, avec cela, comme feu son homme, cherchant pouille à ses voisins et vous traînant dare-dare en justice pour un épi foulé ou un carré d'herbe tondu, la place d'un mouchoir de soie. Voilà pour la mère.

Pour la fille, à la différence qu'elle avait vingt-cinq ans de moins, c'était tout le portrait de sa mère. Anatolie Camus était une grande chabraque bâtie comme un charretier, mais bien découplée. Des grands traits dans une face claire, les seins libres dans un tricot de laine grise été comme hiver et les pieds nus dans des sabots ; pas un brin de coquetterie, mais travaillante, tôt levée et rompue à toutes les besognes et ne répugnant à aucune ; comme la mère, ayant l'œil et la main à tout ; la terreur des servantes et des vieux journaliers, mais assez douce aux jeunes, surtout s'ils étaient beaux gars.

Anatolie Camus tenait ça de son père, qui était le plus grand coureur du pays, qu'elle n'avait pas froid aux yeux et savait regarder un homme en face.

Le dimanche, dans les cabarets, quand les gars étaient un peu partis, ils disaient entre eux, histoire de rire, que la fille Camus *ne trayait pas que les vaques,* mais comme depuis sept ans qu'elle courait les champs à surveiller ses gens et à peiner avec eux, on ne lui avait jamais vu élargir sa ceinture, qu'elle gardait sa taille droite et son ventre ravalé de garçon, et que les grossesses de filles abondent au village, il avait bien fallu en conclure que tout ce qu'on insinuait était menteries d'hommes saouls et qu'Anatolie Camus n'avait pas fauté.

— C'est une fille précautionneuse, disait d'elle la mère Tauvel, une vieille cardeuse de matelas, qui, à tort ou à raison, passait, dans le pays, pour vendre aux femelles dans l'embarras des drogues de délivrance; mais la Tauvel nourrissait une solide rancune contre les Camus, depuis le jour où le défunt fermier, maître Isidore, le père même d'Anatolie, l'avait fait jeter dehors par ses gars, pour avoir donné la clavelée à ses moutons ; et des propos de la vieille brigande on ne se souciait mie au village. En réponse à ses clabaudages la mère et la fille se contentaient de répondre par le dicton populaire: « Allez, allez, on n'est sali que par la boue. »

N'empêche que malgré ses écus sonnant, le bon rendement des terres et le gros revenu de la ferme, Anatolie Camus ne trouvait pas d'épouseur. Cette forte tête effrayait les maris; autant entrer en tutelle que d'engager son existence entre deux pareilles femmes. Il n'aurait pas beau jeu, le prétendu assez godiche pour se laisser empaumer par la mère et la fille ; sûr qu'il ne porterait pas la culotte! Il n'aurait qu'à filer la quenouille, à écumer la marmite et à garder les marmots, bien heureux si Anatolie ne le forçait pas à faire les couches... et la vingt-sixième année allait sonner pour la jeune fille, quand un fermier de Sotteville, — il fallait être de ce village pour risquer le paquet — s'enhardissait et faisait la demande.

Il était aussitôt agréé.

Anatolie ne se souciait pas de coiffer sainte Catherine et la Camus commençait à s'inquiéter du placement de son *éfant*. Cette mère experte menait rondement les choses, le gars pouvait se dédire. Un mois après les accordailles, c'était le contrat chez Me Anthois, notaire, le mariage à la mairie, la cérémonie à l'église et les noces.

François Lemire, le fiancé, était un grand et gros garçon, haut en couleur, blond comme miel et joufflu comme un cul d'ange : Ses petits yeux

bleus ne pétillaient pas de malice. La dot et les terres l'avaient tenté.

La mère Camus rengorgée d'orgueil priait aux noces tout le village. Anatolie se mariait en blanc et couronnée de fleurs d'orangers comme une demoiselle de la ville et, après la messe, l'offertoire, le sermon du curé et tout le tralala religieux, ce fut à la ferme une ripaille, une bamboche, un vrai repas normand, le long de quatre longues tables, de vingt couverts chacune, dressées dehors sous les pommiers du verger.

Veaux et godiveaux, poulets rôtis, volailles en daube, boudins, jambons, andouillettes et andouilles, trous normands, rincettes et pousse-café, toasts grivois et chansons gaillardes, rien ne manqua à la fête.

A la fin du repas la mère Camus, le bonnet un peu de travers et l'œil émérillonné, prenait le bras de son gendre et, en veine de confidences, l'emmenait faire un tour du côté du petit bois, à l'autre bout du verger. Le marié, empêtré dans une belle blouse neuve passée toute raide sur sa redingote, la congestion aux joues, l'écoutait d'un air vague.

La fermière entamait pour la centième fois l'éloge de sa fille : « Un vrai trésor, une perle que je vous donnions là, not' gendre, all n'a pas

sa pareille dans l' département, povez la prendre les yeux fermés... comme la communion », et c'était la nomenclature une par une de qualités déjà ressassées. « Enfin, un cadeau royal qu'on vous fait : économe, l'œil à tout, entendue, travaillante et pis, entre nous, François, c'est pas un de ces corps à éfants, comme un tas de fumelles, car des éfants, si al avait dù n'avouère, y a longtemps qu'an n'eùt ! »

L'OPÉRA DES MICHU

La baronne de Romancey, qui, jusqu'alors, s'était contentée de sourire, et, de toute la soirée n'avait encore rien dit, relevait d'un revers de main une ondulation de ses cheveux d'un blond chaud presque marron, d'une nuance indéfinissable et, ayant du même geste assuré l'équilibre de son énorme gainsborough :

— La Normandie et ses clos de pommiers et ses collines trop rondes et la monotonie de ses gras pâturages, la Normandie verdoyante et riante, le pays des poncifs, a écrit quelque part l'un des frères de Goncourt... Je ne suis pas Normande, Dieu merci ! je suis trop fière de la goutte de sang provençal qui m'a mis dans les

yeux un peu du bleu de la Méditerranée et dans les hanches un peu du roulis de ses vagues.

— Continuez donc, ma chère, interrompait la marquise de Cadignan-Vimeuse, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

Mais la baronne, sans se démonter ;

— Toute Méridionale que je suis, je n'en passais pas moins mes vacances de jeune fille en Normandie. Ma grand'mère y avait un château, et, tous les ans, nous devions, mes sœurs et moi, deux mois de notre été à madame de Boutterville. Cela ne nous amusait guère, car ma grand'mère, atrocement trompée par deux maris successifs, en avait gardé dans toutes ses manières une irritation de femme frustrée, elle avait reçu de la nature un tempérament d'inquisiteur. Jalouse comme une Espagnole, elle en avait le physique, le teint de citron vert, les yeux d'un émail bleuâtre aux larges prunelles noires, et, sur les tempes et le front, des cheveux en casque d'ébène, que l'âge même n'altérait pas.

Notre grand'mère était Flamande, mais une de ses aïeules avait, à coup sûr, subi la domination du duc d'Albe : d'où ces regards de braise et cette carnation assombrie de sang maure. Mes sœurs et moi la trouvions laide. Petite et menue avec des gestes vifs et inquiétants de

guenon, ratatinée et recuite à toutes les flammes de la jalousie et de la dévotion, cette laideur de vieux tison mal éteint avait été, paraît-il, autrefois de la joliesse. Mademoiselle Anforti avait été charmante, mais cette joliesse n'avait pas su retenir ses deux maris : Gudule Anforti avait pasionnément aimé le premier et le second, si passionnément que le colonel Villers, comme M. de Boutterville, étaient morts à la peine. C'étaient deux blonds superbes, de carnation rose, grands chasseurs et grands trousseurs de cottes, vigoureux et membrus, car notre grand'mère de Boutterville aimait les géants.

Tout solides qu'ils fussent, le colonel et le gentilhomme n'en avaient pas moins fondu comme cire au brasier de ses ardeurs. Il est vrai que ces deux époux adorés ne se brûlaient pas qu'aux flammes du foyer conjugal. Villers et Boutterville avaient abominablement trompé ma grand'mère; Boutterville surtout, et ce bon châtelain ne prenait pas le train de Paris pour lacérer son contrat, il n'allait même pas à la ville voisine, et la commune, à entendre les domestiques, était peuplée de nos petits cousins.

Il y avait, à dix lieues à la ronde, des petits Boutterville dans tous les villages et dans toutes

les fermes ; mon grand-père de Boutterville était de la race des coucous, qui aiment à pondre dans le nid des autres oiseaux. Le colonel de Villers, lui, préférait les filles et n'avait laissé que des dettes, comme un brave militaire épris de poupées de luxe.

Madame de Boutterville n'en avait pas moins abondamment pleurés es deux maris ; ses larmes n'avaient pas éteint son ardeur, puisqu'elle avait remplacé le colonel par le châtelain, et, si mon grand-père de Boutterville n'avait pas eu de successeur, c'est qu'il était mort un peu plus tard et sa veuve avait craint, en cas de remariage, des complications avec ses gendres.

Elle s'était donc résignée à se confiner dans ses regrets, et, pour mieux pleurer le mort, s'était fixée à Boutterville. Elle y demeurait toute l'année, plus près, alléguait-elle, du cimetière où reposait son cher défunt, mais l'opinion de la famille est qu'elle se plaisait dans cette atmosphère de village toute vibrante encore des frasques de son mari et qu'elle y trouvait peut-être, au hasard des rencontres, des ressemblances impressionnantes.

Le sang est très beau dans cette région de la Manche, et, si les dentitions y sont défectueuses, comme dans toute la Normandie où l'abus

du cidre et l'humidité des habitacles en attaquent l'émail, la race y est robuste, hardiment plantée avec des faces claires, colorées et même un peu luisantes : cet éclat de carnation trop fraîche qui, sous les pluies continuelles chassées par les vents d'ouest, a fait comparer la Normandie à une belle fille aux joues mouillées de larmes, par M. Jules Barbey d'Aurévilly... et, quand dans nos monotones promenades par les vallons trop verts, ou dans nos haltes sous les pommiers défleuris des vergers, nous avisions, mes sœurs et moi, quelque belle fille de ferme aux pommettes éclatantes ou quelque vigoureux bouvier, nous ne pouvions nous empêcher de sourire en échangeant un clignement d'yeux complices. « C'en est peut-être encore un de la famille, » pouffait invariablement ma plus jeune sœur Suzanne, car nous n'ignorions rien du passé du grand-père de Boutterville.

Ah ! nous n'étions guère innocentes, mais le moyen aussi de ne pas savoir le train des choses dans cette Normandie rustique et animale où le paysan, préoccupé avant tout des gains de la terre, ne songe qu'à faire reproduire le bétail. Le mystère amoureux de l'étable ou de l'écurie s'y accomplit quotidiennement, en plein jour,

dans le préau des fermes, en présence de toute la marmaille accourue. Combien de fois notre bonne éperdue ne nous avait-elle pas entraînées précipitamment, mais trop tard, devant la frénésie d'un étalon ou d'un taureau mené en justes noces par le fermier ou la fermière.

Ce coin de Boutterville ! On y entendait et on y voyait même à l'église des choses surprenantes et le dimanche, à la grand'messe, une vieille coutume locale s'y aggravait de détails vraiment déconcertants, étant donné le caractère du lieu.

Le dimanche, à la grand'messe, comme dans tous les pays du monde, après le sermon, le curé lisait en chaire les promesses de mariage : ce que l'on appelle partout la publication des bans et presque immédiatement, après le prêtre à peine redescendu à l'autel, le bedeau se frayait un chemin à travers les chaises, précédant la quêteuse du jour ; mais après la quêteuse pour les pauvres, les dimanches de publication de mariage, c'était le défilé de grosses filles endimanchées, qui, rougissant sous leurs atours, vous tendaient successivement le plat en balbutiant d'un air sournois : « Pour mon dégourdissement, s'il vous plaît. »

Pour mon dégourdissement ! A Boutterville

les filles pauvres ont le droit de quêter pour leur messe de mariage.

Pour mon dégourdissement est déjà assez joli, mais derrière chaque quêteuse s'avançait, en se dandinant, un gros pataud de village, bien pommadé, rasé de frais, qui, se redressant dans sa blouse neuve, souriait tout faraud : C'est mé le dégourdissou ! » Et toute l'église jouissait ainsi de la vue des promis.

Dégourdissement et dégourdissou nous avaient, mes sœurs et moi, un peu dégourdies à la longue.

Quelques visites dans les chaumières en compagnie de notre grand'mère avaient achevé notre instruction. Madame de Boutterville aimait assez à se tenir au courant des faits et gestes du village. Sous prétexte de charité, d'aumônes et même de simple intêret porté aux gens, elle envahissait assez volontiers les fermes et les masures. Si elle n'y exerçait pas le droit de jambage, comme feu son époux, elle s'y livrait à de véritables enquêtes.

Tracassière et tâtillonne, dévorée du besoin de tout savoir, c'était une âme de l'Inquisition. « Hé ! mère Une Telle par ci. Hé ! mère Une Telle par là, comment ça va-t-il ? Comment va le père ? et la récolte ? et vos rentrées ? et votre

blé ? et votre betterave ? et votre vache ? et votre cochon ? » Toute une fausse sollicitude attendrie, dont s'effaraient les paysans.

Madame de Boutterville nous associait à ses enquêtes. Il fallait voir les humbles chez eux, cela nous apprendrait la vie.

Ce genre de visites nous réservait quelques surprises et un réel enseignement.

C'était d'abord, un jour que nous nous étions aventurées sous les pommiers d'un enclos, la rencontre d'une paysanne déformée par une finissante grossesse, ventre familial ceint d'un tablier auquel se pendait déjà une trôlée d'enfants. Ce ventre offusquait ma grand'mère. Venue pour plaindre et s'apitoyer, elle s'érupait, se cabrait dans une reculade, et d'un ton bref :

« — Comment ! mère Michu, encore enceinte ! mais combien ça va-t-il vous en faire ? Dix au moins ?

» — Pardon, excuse, notre brave dame, c'est le treizième, si vous le vôlez bien.

» — Treize ! Mais c'est indécent ! Treize, vous avez treize enfants !

» — N'en a que huit de vivants ; j'en avons perdu quatre. Y en a deux qui vont à l'école, un qui travaille avec le pé, avec les cinq autres après mes jupes, n'en reste huit.

» — Et vous allez encore en avoir un! mais ça n'a pas de bon sens, votre mari est un misérable.

» — C'est vrai qu'sommes pas riches, mais ça l'amuse, c't'homme. »

Madame de Boutterville suffoquait.

« — Et vous, ça vous amuse de crever de misère? ça vous amuse d'accoucher et de traîner toute cette marmaille affamée après vous? Comment le nourrirez-vous, ce treizième enfant? Vous n'en pouvez déjà plus. »

Madame de Boutterville était emballée, nous ne la reconnaissions plus.

« — Alors, tous les ans, jusqu'à la fin de votre vie, vous aurez un enfant! Votre mari est pire qu'un animal; comment les élèverez-vous, ces enfants-là? Ils mourront de faim; on ne peut pas s'intéresser à vous, vous découragez la pitié. Voyons, mère Michu, promettez-moi de ne plus en avoir. Ça sera le dernier, n'est-ce pas? »

La paysanne ne soufflait mot. Elle tortillait du doigt le coin de son tablier; les marmots, effarouchés du ton de la châtelaine, s'étaient réfugiés derrière leur mère.

« — Eh bien! quoi, vous ne répondez pas? » s'impatientait madame de Boutterville.

Alors la mère Michu :

« — C'est q'vraiment, notre bonne dame, j'pouvions pas vous l'promettre, not' homme n'y consentira point. Nous autres, pauvr' gens, nous n'avons pas grand agrément dans nos campagnes. Les soirées sont ben longues à passer en hiver, faut bien s'occuper à quéq'chose, et pour nous autres gens du village faire des éfants, c'est comme qui dirait notre grand Opéra. »

Leur grand Opéra ! l'Opéra des Michu !

Madame de Boutterville recevait la riposte en plein visage, tournait brusquement les talons et ne revit plus jamais la paysanne.

Cette maternité infatigable indignait, exaspérait peut-être les regrets solitaires de madame de Boutterville.

LE DIVERTISSOIRE

Toute la table éclatait de rire. On faisait fête au récit de madame de Romancey. L'histoire des Michu, faisant des enfants comme on va à l'Opéra, pour occuper les longues soirées d'hiver au village, dilatait d'aise toute cette compagnie de viveurs, allumée par la bonne chère et les grands crus.

Encouragée par son succès, la petite baronne reprenait :

— Ma grand'mère de Bouterville, dans sa manie de visites et de questions aux paysans, s'en attira bien d'autres. Ce besoin de tout savoir, de tout contrôler, et sa plus déplorable habitude de conseiller et de morigéner les gens, la mirent dans quelques mauvais cas. L'innocente répli-

que de la femme Michu, défendant mordicus le droit de son homme au plaisir conjugal, ne fut pas la seule riposte dont eut à s'alarmer sa pudeur; nous en riions sous cape, car, toute dévouée qu'elle nous fût, madame de Bouterville était bien la plus insupportable grand'mère dont ait jamais pâti famille de province.

Son obstination à nous emmener dans les taudis, qu'elle révolutionnait de sa présence, avait fini par nous faire prendre le pays en horreur.

Il faut avoir respiré l'odeur sûrie de ces logis de misère, ce relent de crasse et de linges douteux spécial aux masures peuplées de marmaille, pour comprendre les mines rechignées de mes sœurs et mon véritable désespoir, quand madame de Bouterville nous emmenait dans ces fastidieuses tournées.

Cette éducation de charité par l'exemple était devenue pour nous la pire des corvées.

Il ne faudrait pourtant pas en conclure que mes sœurs et moi étions des pimbêches, des petites mijaurées de sous-préfecture incapables de pitié et ne voyant dans les pauvres que des êtres maupiteux et mal odorants.

Au cours des terribles enquêtes de madame de Bouterville chez ses paysans, nous souffrions bien moins de l'atmosphère raréfiée de leurs

logis, aggravée pourtant, en Normandie, d'aigreurs de mauvais cidre et de laitages sûris, que de leur embarras et de leurs mines contrites. Tous opposaient aux questions insidieuses de notre grand'mère des mines dolentes de crucifiés ; sa curiosité tracassière les mettait à la torture, et notre approche, à peine signalée, avait pour immédiat effet de leur faire gagner les champs : ils s'envolaient tous comme moineaux devant le vol en cercle de l'émouchet, ce faucon des plateaux normands. Aussi, fut-ce pour nous une véritable joie, le jour où madame de Bouterville s'attirait la verte riposte que voici.

Cet été-là, notre grand'mère avait dû aller aux eaux. La Faculté l'avait envoyée à Vichy. La bile de son foie une fois purgée, madame de Bouterville avait regagné son château après une halte de quelques jours à Paris.

Madame de Bouterville avait en horreur la capitale. Elle ne reconnaissait plus le Paris de sa jeunesse dans cette grande ville yankée, encombrée de halles et de bâtisses monumentales, qui sont des hôtels et parfois des musées, aux rues bruissantes d'une foule affairée, et tout assourdie du fracas des tramways, des fiacres et des autos, dans un tohu-bohu de téléphones et de phonogra-

phes. Madame de Bouterville s'éberluait et s'effaraitau milieu des prodiges de la science moderne, comme une lampe Carcel devant l'électricité.

A Paris, elle vivait dans la terreur des ascenseurs, des plots, des courts-circuits, des cochers et des rats d'hôtel ; elle descendait dans un hôtel du quartier Saint-Germain, uniquement fréquenté par les prêtres, et encore, depuis les expulsions, n'accordait-elle qu'une demi confiance aux membres du clergé.

Si Paris l'horripilait à ce point, vous me demanderez peut-être ce qu'elle allait y faire ?... Mais se renseigner ! Madame de Bouterville avait conservé à Paris quelques rares amies, épaves de deux générations disparues vieillissant doucement à l'écart du siècle, dans l'ombre et le silence de vieux hôtels du faubourg, entre les quatre murs de grands jardins à l'abandon.

Il fallait bien que madame de Bouterville allât troubler ces existences. Pendant cinq jours, elle se multipliait en visites, battait les rues de Lille, de Verneuil, de Babylone et de l'Université, se pendait à des sonnettes rouillées, s'acharnait sur des boutons de cuivre fichés et résistants, on eût dit scellés dans le mur, traversait des cours moisies, ascensionnait et descendait

des escaliers. Là, elle pénétrait en coup de vent dans les intérieurs nets et froids aux parquets méticuleusement cirés, et dérangeait des vieilles dames assoupies, les pieds sur des chaufferettes, dans la tiédeur de profondes bergères et, sans souci du chat ou du roquet chéri tout à coup réveillé, secouait frénétiquement de pauvres mains gourdes emmaillotées de mitaines et contraignait toute cette torpeur à parler.

— Que devenait la duchesse? Avait-elle marié sa dernière fille? Cette pauvre Yolande était si laide! Et sa petite-fille, était-il vrai qu'elle eût mal tourné? Et cette pauvre baronne? Son gendre avait, paraît-il, sauté! On l'avait exécuté à la Bourse. Cela devait finir ainsi. De combien, le pouf? Aussi, cette idée de marier sa fille à un financier! L'autre gendre ne valait guère mieux : il faisait courir aux courses. Autant épouser un jockey! Et le comte, qui vivait aux crochets de sa belle-fille, cette Américaine divorcée? Mais, chez lui, on se mésalliait de père en fils. C'était une tradition chez les D'Ostry. Etait-il vrai que la petite de Gerneuil se fût fait enlever?

Et, quand elle avait bien remué tous les scandales et tous les désastres, quand elle avait bien rouvert toutes les plaies, gratté toutes les

tares et fait suer toutes les hontes, madame de Bouterville rentrait dans son château, contente. Elle était renseignée sur les décès, sur les mariages, sur les divorces, sur les faillites et sur les naissances, et madame de Bouterville dormait tranquille pendant un an. Pendant douze mois, elle avait des conclusions religieuses et morales à tirer des catastrophes qu'elle avait apprises en cinq jours. Madame de Bouterville était documentée.

Cette année-là, madame de Bouterville ne rapportait pas de Paris que des potins : elle ramenait avec elle la marquise de Varandeuil. Cette chère Ermeline ! Notre grand'mère nous en avait-elle assez rebattu les oreilles ! L'intelligence d'Ermeline, son esprit de repartie, ses espiègleries au couvent, sa beauté, l'empire de sa séduction et de sa grâce, ses succès aux Tuileries, son prestige à la cour et son mariage inespéré avec le marquis de Varandeuil, chambellan de l'empereur ! Madame de Bouterville ne tarissait pas sur les qualités de son amie : Ermeline à Compiègne, Ermeline à Biarritz, Ermeline à Pierrefonds ; madame de Varandeuil aurait pu écrire les mémoires de Napoléon III. Les deux femmes se connaissaient depuis bien tôt cinquante ans ; elles avaient été élevées ensemble aux Oiseaux.

Madame de Varandeuil était ruinée. Un fils et deux gendres s'étaient chargés de dilapider la plus belle fortune. Elle vivait, maintenant, retirée dans un pavillon où voulait bien la loger la duchesse de Lédina Monti, au fond du jardin de son magnifique hôtel du faubourg du Roule. On l'hébergeait par charité. Celle qui était une des femmes les plus admirées de l'Empire végétait là, réduite à quatre mille francs de rente, et vendait tous les ans une ou deux pièces de l'écrin qu'elle avait pu sauver. Cette année-là, la marquise était si à court qu'elle n'avait pu quitter Paris et s'installer à Thoune, dans la pension à six francs par jour où elle passait tous ses étés.

Madame de Bouterville l'avait décidée à la suivre en Normandie. Voilà déjà trois ans qu'elle la priait d'y venir passer l'été. Jusqu'ici, la marquise avait décliné l'offre. Toute liée qu'elle fût avec notre grand'mère, Ermeline semblait se défier de son hospitalité.

Cette année, la marquise l'avait acceptée.

Les deux amies arrivaient un soir à Bouterville. C'était vers le 10 août, et toute la famille y était déjà installée. Madame de Varandeuil était une grande personne, dont les soixante ans sonnés supportaient très bien un embonpoint

venu sur le tard, et qui gardait dans ses traits les restes d'une magnifique beauté. La figure était encore très fraîche ; les yeux seuls, éraillés et ternis dans des paupières gonflées, témoignaient qu'Ermeline avait beaucoup pleuré. Elle poudrait à frimas une opulente chevelure et ressemblait à une ci-devant de 93, qu'eût oubliée Monsieur de Robespierre. Elle accablait de sa fraîcheur et de sa haute taille notre grand'mère de Bouterville, qui sèche, noire et ratatinée à côté de ce beau restant de femme blonde, nous fit à tous l'effet d'une puce.

Arrivée le soir du 10 août, dès le lendemain matin madame de Bouterville entraînait son amie à travers le parc, les communs, les fermes et le village, et lui faisait les honneurs du pays. Nous étions naturellement, mes sœurs et moi, de la partie ; madame de Bouterville tenait à s'escorter de sa progéniture.

Les fermes expédiées, nous nous arrêtions aux premières maisons du hameau. Madame de Bouterville y commençait son antienne ordinaire ; questions et jérémiades, visites domiciliaires, enquêtes judiciaires et sollicitudes apitoyées. Madame de Varandeuil y bâillait ostensiblement et n'épargnait pas les haussements d'épaules. On arrêtait une quatrième paysanne

et, après les questions d'usage, notre grand'mère s'informait d'une femme Maclou, dont la chaumine était fermée. — *Alle n'est plus ichite,* répondait l'interpellée, *alle est à la ville, monchieur le curé l'a fait entrer à l'hospice.* — Elle est donc malade, s'enquérait madame de Bouterville. — *Faut le craire, l'a une ben vilaine maladie. C'est y possible que Dieu permette des malicandes comme cha.* Madame de Bouterville s'impatientait. — Mais, qu'a-t-elle donc, enfin, parlez! — *Mais, not' dame, ch'étions des maladies qu'on ne peut point dire, j'avions vergogne de vous l'expliquer.* — Mais où a-t-elle mal? — *Cha lui est venu après ses couches et, pisque vous le volez, pardon, excuse, not' dame, mais all a mal à son divertissouère.* — Divertissoire! vous êtes une impertinente, et ces jeunes filles qui sont là! » Et madame de Bouterville s'étranglait et menaçait presque de son ombrelle la paysanne interloquée.

Chatouillées d'un fou rire, mes sœurs et moi, souffrions mille morts; madame de Bouterville avait tourné casaque et regagnait à grands pas le château. Alors madame de Varandeuil : « Voyons, ma chère, la chose n'est pas si mal nommée. Rassemblez vos souvenirs. Pourquoi

vous montriez-vous si inquiète de la santé du colonel Villers le lendemain de vos noces. Ne regrettiez-vous pas votre plaisir. » Madame de Bouterville foudroyait la marquise d'un regard torxe, et nous rentrions au château sans mot dire.

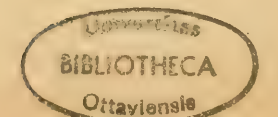
Nous n'eûmes le fin mot de l'énigme, mes sœurs et moi, que beaucoup plus tard, après notre mariage. Il nous fut alors révélé que notre ardente et passionnée grand'mère, Gudule Anforti de son nom de jeune fille, avait eu, lors de son premier mariage avec le colonel Villers, une orageuse nuit de noce dont les suites avaient dû faire appeler le médecin auprès du marié. Désespoir de la jeune épouse dans l'inquiétude et dans l'angoisse du sort de son conjoint. Le colonel était fort beau et notre grand'mère tout à fait éprise. Le médecin vient, s'enferme avec le blessé; le colonel était au lit comme il sied à un héros ramassé sur un champ de bataille, et la colonelle dans les transes attendait dans la chambre à côté. Le médecin sort, se heurte à la belle éplorée et calme de son mieux cette inquiétude. — Eh! bien, docteur, la chose est grave? — Ce ne sera rien. Un peu de repos. Nous le tirerons de là, jeune madame. » Et la jeune femme tamponne ses yeux, sourit à tra-

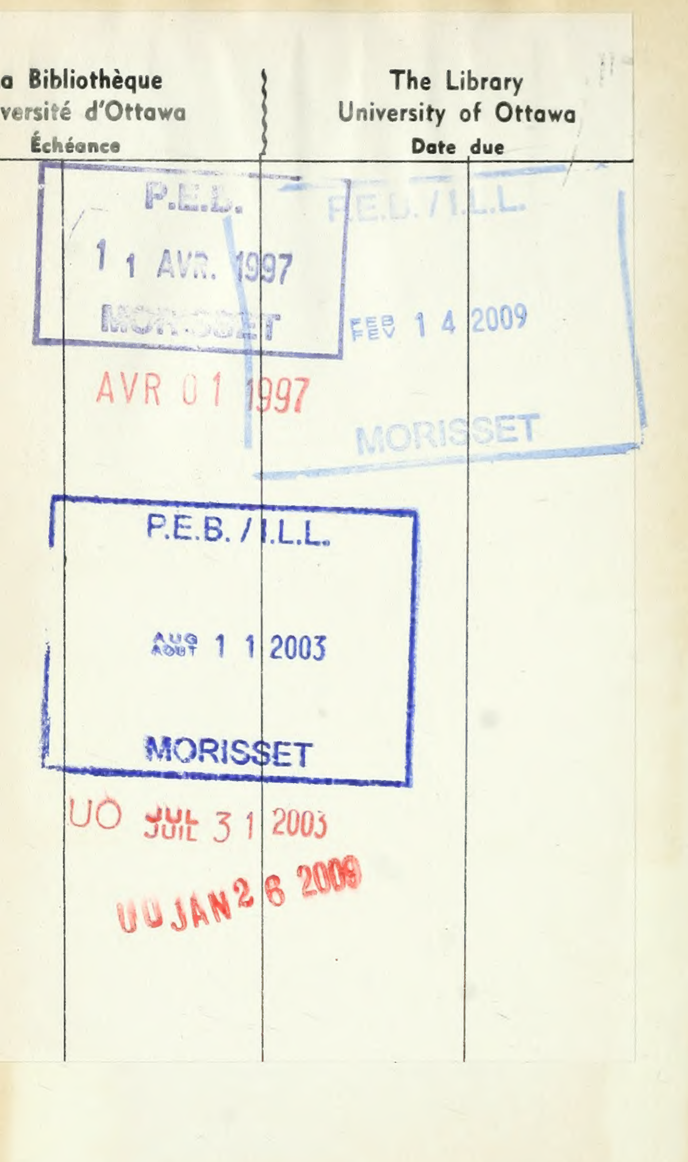
vers ses larmes, hésite, rougit et, tout à coup, saisissant les deux mains du praticien : — Docteur, docteur, (et d'une voix balbutiante), pourra-t-il s'en resservir ?

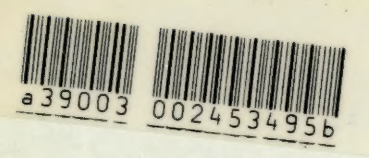
FIN

TABLE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.




a Bibliothèque
versité d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
P.E.B.
1 1 AVR. 1997
MORISSET
P.E.B. / I.L.L.
FEB FEV 1 4 2009
MORISSET
AVR 0 1 1997
P.E.B. / I.L.L.
AUG AOUT 1 1 2003
MORISSET
UO JUL JUIL 3 1 2003
UO JAN 2 6 2009


a39003 002453495b